

G

Galice

Gael Gaelique

GAUCHE

Côté Interdits

Charles De Gaulle

1837-1880 Philologue

Gavrinis

Dépliant

Géant

Gargantua Références

Générosité

Généalogie

G. des rois d'Irlande
Balor Belios Brenos etc...

Geis

Mise en garde

Génévrier

Géographie

Géographie sacrée

des termes Vx Celtiqu dans le rituel d'initiation Mapiniacos
Mapiniacos

Glossaire

Gestuelle

Gundestrup Book Kells

Gobaniu Goibniu

Gouvernement

Gorgos Gorgon

Grannos

Grianan Ailleach

voir fortin

Grue

Gué

René GUENON

Bio Biblio

Guerrier

GUI Olloiaccos

Gutuair

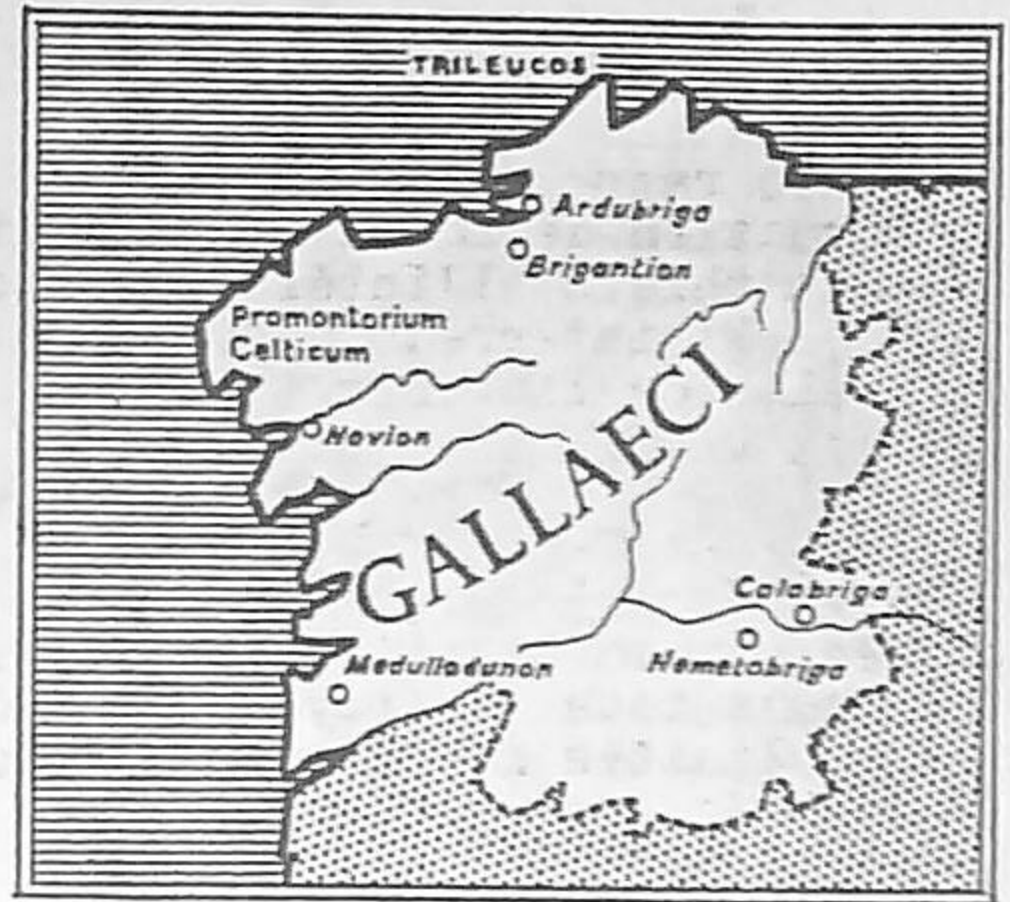
GUNDESTRUP

Gwyddon

GUYONVARCH'H Christian

Article Goulven Pennaod 1966

Article Elements 2012



GALICE TERRE CELTIQUE

Excentrée des zones privilégiées de la Communauté économique Européenne par le simple fait de sa position géographique particulière, condamnée par la politique continentale de Paris à l'isolement économique, la Bretagne sait, que la position négligeable qu'elle représente aux yeux de ceux qui construisent l'axe de développement Rhône-Rhin, sera demain l'objet d'envie de ces mêmes Européens, lorsqu'il leur faudra s'ouvrir aux relations économiques entre l'Europe, les Pays Atlantiques et outre-Atlantique.

De "Bretagne croupion de l'Europe", notre pays risque fort de devenir demain, la plate-forme d'échange idéale, la véritable "tête de ligne du continent".

Parce que cette "vieille terre" porte une race jeune qui n'a jamais mésusé de la vie, et qu'elle ne peut attendre résignée, que l'heure de son avenir sonne au cadran de l'Europe des Six, la Bretagne, il y a maintenant plus d'un an, jetait les bases futuristes d'une stratégie Atlantique, faisant appel à tous les "liens spéciaux" qui l'unissent à la Grande Bretagne, à l'Espagne et aux Etats-Unis. C'est ainsi que les responsables bretons du C.E.L.I.B. après avoir créé à Londres, "l'ambassade" du Breton Centre, lançait en octobre 1966, une "tête de pont" en Galice espagnole, renouant de la sorte des liens multi-séculaires, que l'éloignement géographique, mais surtout les fluctuations et la dépendance politique de ces deux nations avaient forcé au relâchement.

Ces liens, constitués par le sentiment de communauté ethnique dont la source principale est le Celtisme, ont été largement

et à juste titre évoqués, au cours des échanges, qui ont contribué à la création du Comité Bretagne-Galice.

Quelques rappels historiques de ce phénomène et de ses influences sur la formation de la nation Galicienne, ne manqueront pas d'éveiller la sympathie et l'intérêt de nos compatriotes qui, aujourd'hui du Finistère à Finisterre, évoquant la fraternité des temps passés, appellent à celle de l'avenir.

présentement

vvvvvvvvvvvvvvvvvvvvvv

Bordée sur la moitié de son périmètre par l'Océan, la Galice pagnole comme tous les pays de Fin de Terre, n'a cessé de tendre à rompre les limites naturelles que lui imposait la mer.

célestes.

C'est ainsi, que dès le second millénaire avant notre ère, de dacieux marins et prospecteurs de métaux précieux, montés à bord de barques de peaux, comparables aux currachs irlandais, tirant par des vents et des courants marins, établissaient des contacts avec d'autres contrées du domaine atlantique: Armorique, Irlande et Grande Bretagne.

Britannique

Ces premiers contacts, commandés par la recherche de l'étain et les gisements les plus importants et les mieux connus étaient situés en Cornouailles et en Armorique (notamment en Loire-Atlantique), seront rapidement le simple stade des relations commerciales pour ouvrir largement aux goûts, modes et idées des civilisations étrangères. Une certaine unité, ou communauté culturelle, constamment entretenue par le va-et-vient des navigateurs septentrionaux et galiciens règne alors entre les diverses contrées échelonnées sur la façade atlantique.

Atlantique.

hedonistes

En plein âge du bronze, cette communauté et les échanges qui découlent, ne cessent de s'affirmer. Les pointes de flèches à perçoirs et ailettes retrouvées en Bretagne, l'argent, les haches et la hache-poignard de la Corbeille de Saint-Fiacre (Morbihan) sont originaires de la péninsule ibérique. Les objets de parure: diadèmes, colliers, bracelets d'or à bandes découpées en leur milieu, trophées de Kerhué-Braz (Finistère), développent le même style que ceux de l'Armorique et de Golada en Galice, et par l'intermédiaire de l'Irlande, les objets industriels, de même que la hache-poignard galicienne parviennent jusqu'en Ecosse.

Parallèlement aux échanges commerciaux, l'art et la culture de cette communauté atlantique s'interpénètrent à tel point, qu'il est souvent difficile de déterminer avec précision, ce qui revient à la Galice, d'autre part à l'Irlande, à l'Armorique ou à la Bretagne. Le dessin de Mogor (Galice) représentant un labyrinthe se retrouve sur les roches d'Hollywood et de Sess Kilgreen en Irlande. Les dolmens bretons et irlandais présentent les mêmes gravures géométriques que ceux de Galice, et la ressemblance s'impose entre les gravures INSCULTURAS (I) du Nord-Ouest Ibérique et les gravures Ecossaises.

I- Gravures sur dalles granitiques, particulièrement importantes dans la région maritime de la Galice.

Sans pouvoir affirmer que cet ensemble de rapports industriels et culturels représente de simples relations commerciales, ou rend compte d'une unité ethnique qui resterait à préciser, il nous faut constater que dès le début de l'âge du bronze et avant l'apparition des Celtes dans l'histoire, nonobstant les difficultés que représentait pour cette époque la navigation sur l'Atlantique, un courant continu d'échanges et de contacts s'est établi, tendant à unifier des contrées aussi éloignées de la Galice, que l'Irlande, la Grande Bretagne ou l'Armorique.

Le début de l'âge du fer, que l'on peut approximativement situer aux environs de 900 - 800 av. J. C. ouvre pour l'Espagne, l'ère de sa véritable indo-européanisation. Avec les premières migrations celtiques, la civilisation indigène des populations espagnoles de l'ancien âge du bronze, continuera à subir de profondes modifications qui marqueront d'une façon indélébile, non seulement les industries, mais aussi les institutions et la mentalité des contrées, où les celtes s'établiront à demeure.

Répondant depuis les pays danubiens, en plusieurs directions, les premières vagues celtiques pénétrant sur le sol péninsulaire par les Pyrénées Orientales, occuperont rapidement le Nord, une grande partie du Plateau Central, l'Ouest, ainsi que le littoral atlantique de l'Espagne, où les navigateurs grecs vers 500., noteront l'importance de leurs établissements.

Au VII^e siècle, une seconde vague celtique, descendue au Sud de la péninsule, exercera son action sur l'ensemble du pays Tartessien, annexant pour un temps, le détroit de Gibraltar, une grande partie de la Sierra Morena, la province d'Algarve et toute la côte Sud-Ouest du Portugal.

Enfin vers 600 et jusqu'au cours de la première moitié du IV^e siècle, avec l'arrivée des Belges, l'afflux celtique ne cessera de se manifester à travers toute l'Espagne, apportant avec lui tous les éléments archéologiques dont dispose la péninsule.

Malgré une succession d'invasions continue et foudroyante, s'échelonnant sur plus de trois siècles, la colonisation très étendue, reste malgré tout peu dense. Si les armes, les poteries, les objets de parure des envahisseurs sont à la mode et utilisés par presque tous les indigènes espagnoles, si les Celtes réussissent même à asseoir leur domination sur le royaume fortement ibérisé de Tartessos, ce ne fut que pour un temps, les indigènes renforcés par l'épreuve, mettant à profit les techniques nouvelles apportées par les Celtes, les débordèrent rapidement.

Sous la poussée encore mal connue qui se serait exercée par le Sud et à laquelle ne serait pas étrangère le développement de la civilisation ibérique, soutenue militairement par des mercenaires ayant servi en Grande Grèce et même à travers Carthage, les Ibères pénétrèrent à l'intérieur des positions celtiques, forçant un grand nombre de Celtes, soit à s'assimiler tant bien que mal dans un complexe Celtibérique, soit à chercher des positions de replis mieux assurées.

Cédant progressivement les contrées du Sud et de l'Est de l'Espagne à l'avancée des forces ibériques, les populations celtiques afflueront sur les positions anciennement celtisées de l'Ouest et du Nord.

C'est ainsi que pour son compte, la Galice recueillera un important contingent d'émigrés qui se concentreront non seulement dans la province actuelle, mais sur tout son ancien territoire qui comprenait alors, une partie du Portugal jusqu'au Duero, les Asturies, la Biscaye, ainsi qu'une partie des provinces de Léon et de Castille.

A cet ensemble territorial, les Celtes donneront le nom générique de GALLAICI, réservé aujourd'hui à la seule province de Galice.

Les sources écrites renseignent sur les noms et la position géographique des peuples installés vers 500 avant notre ère dans cette contrée. Hécatée de Millet nous y fait connaître les ARTABRI qui habitaient la région comprise entre la Coruna et El Ferrol et dont le golfe ARTABRUS SINUS, se situait en l'actuelle baie d'El Ferrol et d'Ortiguera. Ce nom qui a pris également la forme AROTREBA chez Pline et Méla, est à rapprocher de l'irlandais ARTAIGE. A ce peuple, peut être attribuée la création de trois établissements celtiques: ARDU-BRIGA "Haute forteresse irlandais ARD, gallois ARDD "endroit élevé" + BRIGA, irlandais BRIGH, gallois BRI "force", citadelle située près de Puentevedue. ARCO-BRIGA ^{est} aujourd'hui Ferrol et BRIGANTION aujourd'hui Betanzos, dont le nom avec une finale différente, est identique à celui de la déesse Irlandaise BRIGANTIA ainsi qu'au nom des BRIGANTII, peuple de Grande Bretagne.

A leur tour, Pomponius Méla et Pline, signalent ^{sur} autour du Cap Finistère et à cheval sur le Tambre, un groupe de CELTICI qui précédemment tenait avec le détroit de Gibraltar, une grande partie de la Sierra Morena et la province d'Algarve. On peut attribuer à ce peuple la fondation bien celtique de NOVION "nouveau", irlandais NUAE, gallois NEW-YDD, breton NEVEZ, aujourd'hui Noy (Galice).

En suivant la côte et sur le territoire du district de Vigo, Florus et Orose nous font connaître le nom d'une forteresse celtique: MEDULLO-DUNON aujourd'hui Monte San Julian, dont le premier terme rappelle celui du peuple des MEDULLI de la Vallée de l'Arc dans les Alpes et qui correspond à l'irlandais MID, au gallois MED et breton MEZ "hydromel", auquel est joint le nom celtique de la forteresse, irlandais DUN, gallois DIN.

Au Sud des CELTICI et aujourd'hui en Portugal, Strabon mentionne les BRACARI, peuple dépendant de la nation Galicienne, avec la ville de CALA-DUNON actuellement Cala près de Montalègre, dans le district de Vila Real, ~~et~~ dont la capitale était BRACARA aujourd'hui Braga. Le nom de ce peuple pourrait s'expliquer par le celtique BRACA "pantalon, braies", lui même emprunté comme le vêtement qu'il désigne aux Germains, et que les Celtes ne tardèrent pas à préférer à la simple mais inconfortable tunique de leurs ancêtres.

Gaëls et gaélique *cf. DRUIDE.*

Groupe celtique ou paraceltique, implanté en Irlande* et dont la langue, le gaélique, a survécu jusqu'à nos jours, pour devenir la langue nationale de la république d'Eire en 1948.

ORIGINES MAL CONNUES

Les origines des Gaëls, tout comme les origines des Celtes*, sont mal connues. L'abondante littérature mythologique de ce peuple, si elle donne quelques pistes historiques intéressantes, induit souvent en erreur; c'est le cas du *Leabhar Gala*, ou Livre des conquêtes, vaste compilation rédigée du IX^e au XII^e siècle.

Comme pour l'histoire des Celtes, les historiens hésitent entre une chronologie longue et une chronologie courte.

Si l'on adopte la chronologie longue, les Goidels ou Gaëls sont venus d'Asie (ils sont indo-européens), pour s'installer quelque temps

en Allemagne du Nord; de là, ils passent dans les îles Britanniques au cours du second millénaire. Ils précèdent le gros du peuple celtique.

Si l'on adopte la chronologie courte - et nous avons adopté ce parti pour tout ce qui concerne l'histoire celtique -, les Gaëls représentent un peuple du deuxième Âge du fer (la période de La Tène : 450-100 av. J.-C.), venu en Irlande vers le III^e siècle avant notre ère. Ils dominent les peuples déjà installés : descendants du peuple qui édifia les mégalithes, et aussi divers Celtes venus, semble-t-il, dès le V^e siècle av. J.-C.

Entre les Gaëls et les autres Celtes, existe une différence linguistique fondamentale : le gaélique a gutturalisé les labiovélares, q^h et g^h, ce qui donne q et k, alors que le dialecte des autres Celtes, le brittonique (gallois, gaulois), les a labialisées, ce qui donne p et b; cinq se dit *boic* en gaélique, *pempe* en gaulois.

été intégrés par les Gaëls : la place éminente de la femme, concrétisée par la succession utérine et par la pratique du *fosterage*, en est le signe.

Les clans composent la tribu, dont le roi est élu parmi les membres d'une famille royale, ce qui provoque inévitablement des conflits. Il ne jouit d'ailleurs que d'une autorité morale; bienfaiteur de la tribu, il se doit d'accorder un don à qui le lui demande. La royauté s'est cependant maintenue chez les Gaëls, alors qu'elle a disparu chez les autres Celtes; au cours des premiers siècles de notre ère, au moment où les tribus gaéliques s'ordonnent en cinq royaumes (Ulster, Connaught, Munster, Leinster Nord et Sud), une royauté suprême apparaît, presque aussi honorifique que les autres.

LE DRUIDE

Au niveau du roi, parfois supérieur à lui, se

situe le druide : prophète, magicien, maître des sortilèges, mais aussi ambassadeur et parfois chef de guerre, le druide irlandais ne doit pas être confondu avec son homologue gaulois, et la religion des Gaëls n'est pas assimilable au druidisme* de la fin de l'indépendance gauloise. D'ailleurs, le succès du christianisme au V^e siècle n'entraîne aucune poursuite contre les druides : au contraire, saint Colomban élabore en 575 un statut qui fond dans une même catégorie les druides et les bardes. Ceux-ci vont être les propagateurs des magnifiques épopées nationales des Gaëls compilées à partir du VI^e siècle. Ils sont sans doute responsables de la propagation du dialecte gaélique en Écosse*, au XIII^e siècle, et dans l'île de Man. Après que la conquête anglaise, commencée au XII^e siècle, eut mis fin à l'indépendance des Gaëls, les bardes ont sauvé leur langue et leur héritage. ■

FOSTERAGE

Coutume qui consiste à confier l'éducation de l'enfant à un père adoptif, d'une maison amie ou parente. Souvent ce père adoptif est le frère de la mère; l'enfant reste donc dans la famille de celle-ci. Cette pratique s'est prolongée en Irlande jusqu'au XVIII^e siècle.

ILS IMPOSENT LEUR ORGANISATION

Peu nombreux, les Gaëls ont imposé leur langue, leurs coutumes et leur organisation socio-politique aux populations soumises. Ils tirent leur puissance de l'agriculture et de l'élevage surtout, pratiqués à leur profit par les populations vaincues. La famille gaélique, le clan, s'étend sur quatre générations; des usages pré-indo-européens ont

Gauche

GAUCHE : (contraire de droite).

Chez les Romains, on sacrifiait aux divinités des enfers de la main gauche.

Dans le rituel magique indien, cette main est utilisée pour conjurer le mal : c'est la main utilisée pour nettoyer le corps, et en particulier après la défécation, tandis qu'il est interdit de l'utiliser pour prendre les aliments et les porter à sa bouche (Ils sont en effet matière de symbole de vie, d'énergie).

Si nous tournons autour d'un objet en lui présentant le côté gauche nous allons à rebours de la direction du soleil, nous mettant sous l'influence des puissances démoniaques. (Santarckangel, Le Livre des Labyrinthes, p.22).

Le côté gauche, comme l'indique le mot Senestre, est le côté « Sinistre » et sombre.

C'est avec la main gauche, que l'on cueille en Gaule le SAMOLUS.

Dans le Dindshenchas de Rennes (Ed. WH. Stokes, (Revue Celtique XVI, P.50/51) il existe trois interdits à l'assemblée de Taitiu : y venir fidèlement, mais sans se hâter ; **regarder par-dessus son épaule gauche en la quittant** ; y arriver après le coucher du soleil.

Les Celtes s'orientaient la face au soleil levant, le nord était à gauche : (cf. gallois GOGLEDD « à gauche – Nord »)

Nous avons relevé dans la Tain Bo Cualngé, les passages principaux :

Il est question du « tour à droite » pour détourner le mauvais sort.

Dans l'Enlèvement du taureau de Cùalngé, la Reine Medb instigatrice de l'expédition après avoir attendu le signe magique des Druides qui signale le départ, adresse la parole à son cocher : « *chacun aujourd'hui s'est séparé de la beauté qu'il aime et chacun jette des malédictions sur moi qui suis la cause de cette expédition* » Son cocher lui propose alors de faire tourner son char à droite ce qui était considéré comme de bon augure : « *Ce sera* » dit-il, « *une manière d'attirer à nous les effets du signe puissant qu'ont obtenus les Druides* ». (D'Arbois de Jubainville).

L'un des combattants envoyé par la Reine Medb, pour livrer bataille à Cūchulainn présente avec son cocher, le côté gauche de leurs têtes en face de leurs deux adversaires. Le cocher de Cūchulainn le remarque et signale que l'adversaire a tourné le côté gauche de sa tête en direction du gué où se trouve Cūchulainn et Loeg le cocher « c'est Etarmocol répartit alors Cūchulainn « **Il cherche la bataille contre moi** ». (Geste de Cūchulainn – Enlèvement du taureau divin (d'Arbois de Jubainville - r-c. vol. XXX – p. 175-176).

Gaëls et gaélique *cf. DRUIDE.*

Groupe celtique ou paraceltique, implanté en Irlande* et dont la langue, le gaélique, a survécu jusqu'à nos jours, pour devenir la langue nationale de la république d'Eire en 1948.

ORIGINES MAL CONNUES

Les origines des Gaëls, tout comme les origines des Celtes*, sont mal connues. L'abondante littérature mythologique de ce peuple, si elle donne quelques pistes historiques intéressantes, induit souvent en erreur; c'est le cas du *Leabhar Gala*, ou Livre des conquêtes, vaste compilation rédigée du IX^e au XII^e siècle.

Comme pour l'histoire des Celtes, les historiens hésitent entre une chronologie longue et une chronologie courte.

Si l'on adopte la chronologie longue, les Goidels ou Gaëls sont venus d'Asie (ils sont indo-européens), pour s'installer quelque temps

en Allemagne du Nord; de là, ils passent dans les îles Britanniques au cours du second millénaire. Ils précèdent le gros du peuple celtique.

Si l'on adopte la chronologie courte - et nous avons adopté ce parti pour tout ce qui concerne l'histoire celtique -, les Gaëls représentent un peuple du deuxième Âge du fer (la période de La Tène : 450-100 av. J.-C.), venu en Irlande vers le III^e siècle avant notre ère. Ils dominent les peuples déjà installés : descendants du peuple qui édifia les mégalithes, et aussi divers Celtes venus, semble-t-il, dès le V^e siècle av. J.-C.

Entre les Gaëls et les autres Celtes, existe une différence linguistique fondamentale : la gaélique a gutturalisé les labiovélares, q^h et g^h, ce qui donne q et k, alors que le dialecte des autres Celtes, le brittonique (gallois, gaulois), les a labialisées, ce qui donne p et b; cinq se dit *coic* en gaélique, *pempe* en gaulois.

situé le druide : prophète, magicien, maître des sortilèges, mais aussi ambassadeur et parfois chef de guerre, le druide irlandais ne doit pas être confondu avec son homologue gaulois, et la religion des Gaëls n'est pas assimilable au druidisme* de la fin de l'indépendance gauloise. D'ailleurs, le succès du christianisme au V^e siècle n'entraîne aucune poursuite contre les druides : au contraire, saint Colomban élabore en 575 un statut qui fond dans une même catégorie les druides et les bardes. Ceux-ci vont être les propagateurs des magnifiques épopées nationales des Gaëls compilées à partir du VI^e siècle. Ils sont sans doute responsables de la propagation du dialecte gaélique en Écosse*, au XIII^e siècle, et dans l'île de Man. Après que la conquête anglaise, commencée au XII^e siècle, eut mis fin à l'indépendance des Gaëls, les bardes ont sauvé leur langue et leur héritage. ■

été intégrés par les Gaëls : la place éminente de la femme, concrétisée par la succession utérine et par la pratique du *fosterage*, en est le signe.

Les clans composent la tribu, dont le roi est élu parmi les membres d'une famille royale, ce qui provoque inévitablement des conflits. Il ne jouit d'ailleurs que d'une autorité morale; bienfaiteur de la tribu, il se doit d'accorder un don à qui le lui demande. La royauté s'est cependant maintenue chez les Gaëls, alors qu'elle a disparu chez les autres Celtes; au cours des premiers siècles de notre ère, au moment où les tribus gaéliques s'ordonnent en cinq royaumes (Ulster, Connaught, Munster, Leinster Nord et Sud), une royauté suprême apparaît, presque aussi honorifique que les autres.

LE DRUIDE

Au niveau du roi, parfois supérieur à lui, se

FOSTERAGE

Coutume qui consiste à confier l'éducation de l'enfant à un père adoptif, d'une maison amie ou parente. Souvent ce père adoptif est le frère de la mère; l'enfant reste donc dans la famille de celle-ci. Cette pratique s'est prolongée en Irlande jusqu'au XVIII^e siècle.

ILS IMPOSENT LEUR ORGANISATION

Peu nombreux, les Gaëls ont imposé leur langue, leurs coutumes et leur organisation socio-politique aux populations soumises. Ils tirent leur puissance de l'agriculture et de l'élevage surtout, pratiqués à leur profit par les populations vaincues. La famille gaélique, le clan, s'étend sur quatre générations; des usages pré-indo-européens ont

Tùath a non seulement le sens de à gauche, Nord, mais encore celui de **Magique, Magicien**. (Revue Celtique XII, p. 113 (The second battle of Moytura) : BAN-TUATH (18) « sorcière, magicienne ». TUATHACH « magicienne ». (Rennes Dishenchas (Revue celtique 1895 – 10) tùuathach : (Revue Celtique 1895 – p.31 ...

(P.255) Les Vies des Saints du Livre de Lismore (Whitley Stokes : The Lives of the saints) nous donnent les termes très intéressants de TUAITH-CHERD, (« l'art magique » p.402, 2975 : cf Tùaith-chleas P.O.C.)

Vendrye – cours de la Sorbonne (extrait de la Revue Celtique 10112 – vol/ XXXIII – p. 255 – 257).

Cela ne veut pas dire que la gauche soit le côté favorable, cela veut même dire le contraire.

Tandis que pour la droite on possède un mot indo-européen bien attesté, maintenu sans changement ou avec une simple alternance de suffixes (*DEKS – IO-, * DEKS – IVO- , DEKS – ITERO -) **dans toutes les langues de la famille, « il n'y a pas au contraire de mot indo-européen pour « gauche »**. L'idée de « gauche » est exprimée par des mots variés qui s'étendent rarement à plus de deux ou trois langues. Cela justifie l'hypothèse **que la gauche était le côté qu'il ne fallait pas nommer**. On a dû pour la désigner recourir à des synonymes à des équivalents, ou plus souvent encore, afin d'écartier tout mauvais présage, à des antiphrases. (cf. Maillet – Quelques hypothèses sur de interdictions de vocabulaire - p. 18).

Toustos - le Nord = Gauche :

| | |
|--------------------|--|
| Irl. ANTUAID | =« la gauche et le nord » * ANDETOUTOS |
| Irl. BAN-TUATH | = « sorcière, magicienne » * TOUTOBENA |
| Irl.TUAITHBIL | « à rebours » (litt. Tourné à gauche) * IC ATLUGADH TUAITHBIL «se remerciant à rebours, c'est-à-dire se maltraitant mutuellement », « rendant le mal pour le mal ». |
| Irl.TUAITH-CHRED. | = « l'art magique » * TOUTOCERDA |
| Irl. TUAITH-CHLEAS | = « prouesse magique, sinistre, défavorable, Méchant » |
| Irl. TUAITHEAL | = « la gauche, le mauvais côté, le Nord » |
| Irl TUAT-, TUAIT | = « ancien, maladroit, magique » * TOUSTO |
| Irl.TUATHAC | = « sorcier » |

| | |
|-----------------|---|
| Irl .TUATHBET | * TOUTACOS = « Tour de la droite vers la gauche » (considéré comme néfaste) |
| Irl .TUATT-LIOS | = Side » (fort magique) * TOUTOLISSOS |
| Irl. TUATHAN | = « nom d'un druide irlandais » |

GAUCHE

KLEIZ

1. # dehou : sell. fi. DEHOU

2. Gauche et droite dans le temple et dans les circumambulations:
J.B. SM/III

*"La geste de la Branche Rouge" par R. Chauviré
p. 60 : en manière de défi, Cuchulain montra la gauche du char.
à Emain Macha.*

Nom celtique: CLIVO- bret.kleiz,-gall.cledd,-corn.clêth
ir.clí,-écos.cli,-manx
en manx: "my-hwoaie"= vers le Nord et à gauche

RC, XXI, 1900,p.97:"l'Orientation celtique à l'île de Sein" par
J. Loth : à Sein, la mer vers le Nord est couramment appelée :
"ar mor glei".

R.C., XXXIX, 1922:la Bataille de Leitir Ruibhe (Cath Leitreach
Ruibhe),p.13: ils s'avancèrent jusqu'aux limites du camp en tour-
nant le côté gauche de leurs boucliers vers l'armée.

"La Geste de la Branche Rouge" par Chauviré:

- p.146: Cû-chulainn à son écuyer: "Attelle, garçon, pique les
bêtes et montre à l'ennemi ta roue gauche en signe de haine et
malheur".

- p.249: comme il (Loeg) avait accoutumé, il secoua les brides
pour faire venir les chevaux; mais eux l'esquivèrent; et le Gris
de Macha lui échappant lui tourna le flanc gauche: - "En vérité
je le vois; dit Loeg," c'est là présage d'un grand malheur".

- p.250: Cûchulainn lui-même se leva pour le saisir, et lui pas
davantage, le cheval ne l'attendit, mais il lui tourna le flanc
gauche

- p.254: Il (Cûchulainn) poussa ses bêtes en montrant le côté
gauche du char, et il allait passer, car il savait que les trois
vieilles n'étaient pas là pour son bien.

Roger Vaillant - Catarnos

CHARLES DE GAULLE

né le 31 janvier 1837

filz de Julien-Philippe de Gaulle (1801-

et de Joséphine-Marie-Anne Maillot (1806-

frappé de paralysie à 20 ans, il doit garder la chambre
apprend le breton et l'écrit couramment dans un style
agréable. ne mit jamais les pieds en Bretagne

s'occupe de philologie bretonne et galloise.

publie "Les Celtes au XIX^e siècle" (1865, in-8^o)

secrétaire de la "Breuz Breiz" (fraternité bretonne)

organisateur du congrès interceltique de Saint-Brieuc
en 1867.

à l'origine de la fondation de la "Revue Celtique" (1870)

Il meurt à Paris le 1^{er} janvier 1880.

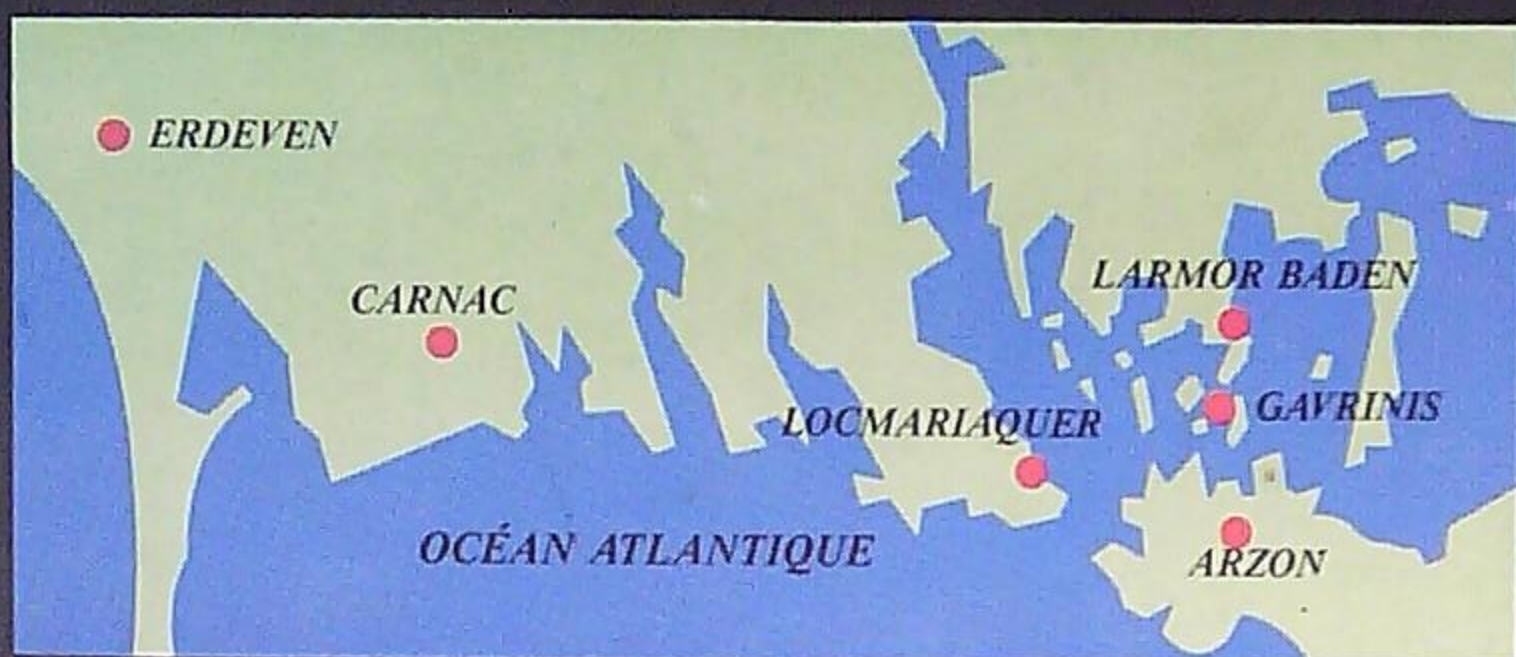
(cf. "Rev. Celtiq.", IV, 1879-1880, p. 313)

Roger Vaillant - Catarnos

Gavrinnis

CAIRN
3600 ANS AVANT J.-C.
ART ET ARCHITECTURE
NEOLITHIQUE

LARMOR-BADEN MORBIHAN
BRETAGNE - FRANCE



De la presqu'île de Rhuy à la rivière d'Étel, le Morbihan possède un ensemble de mégalithes unique en Europe.

AU CŒUR DU PAYS DES GRANDS MEGALITHES

Le cairn de Gavrinis est situé au centre de cette région sur une petite île du Golfe.

Aujourd'hui, les mégalithes nous livrent peu à peu leur histoire. On croyait au 19^e siècle

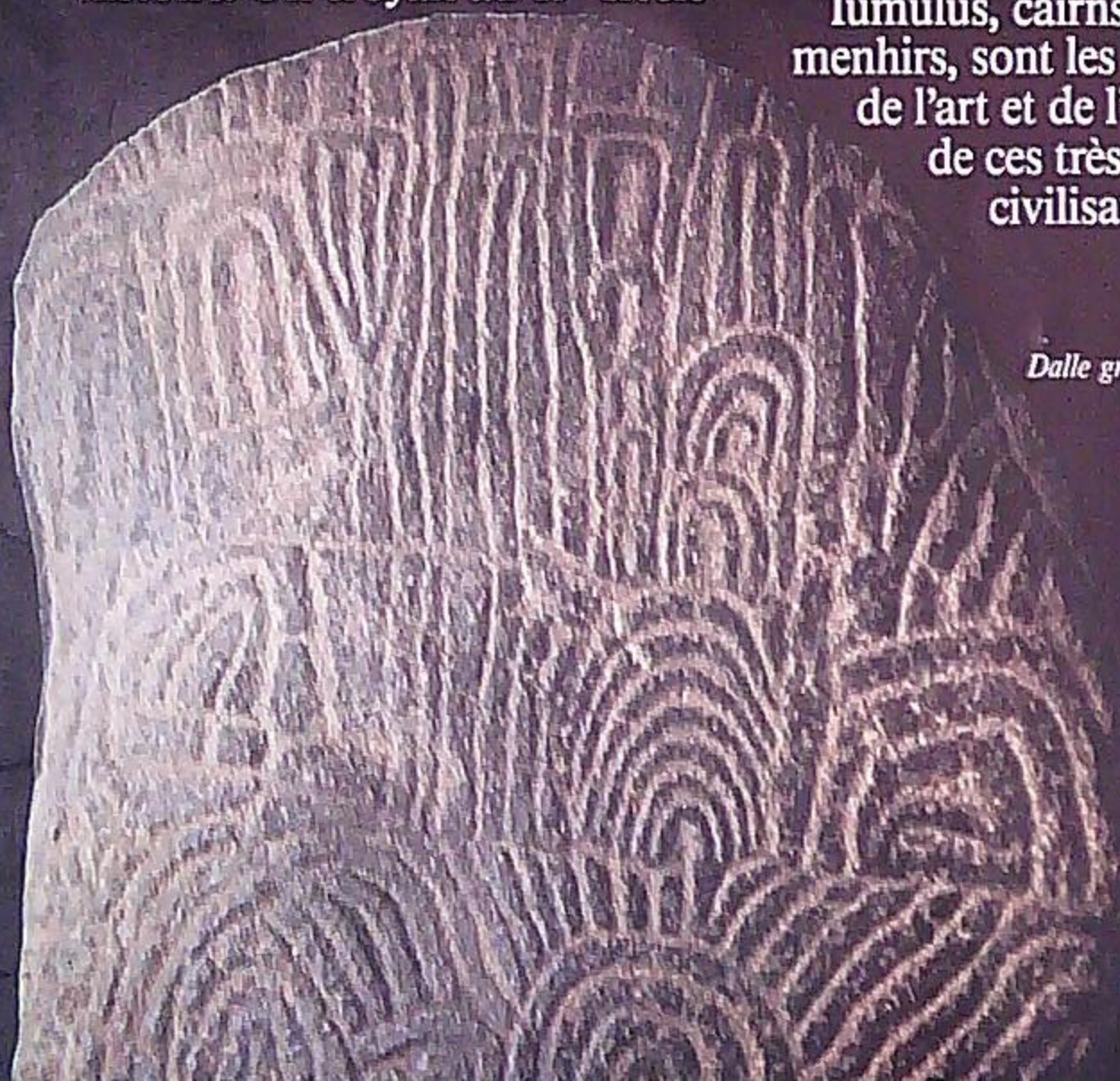
que ces pierres brutes dressées par l'homme étaient l'œuvre des Celtes.

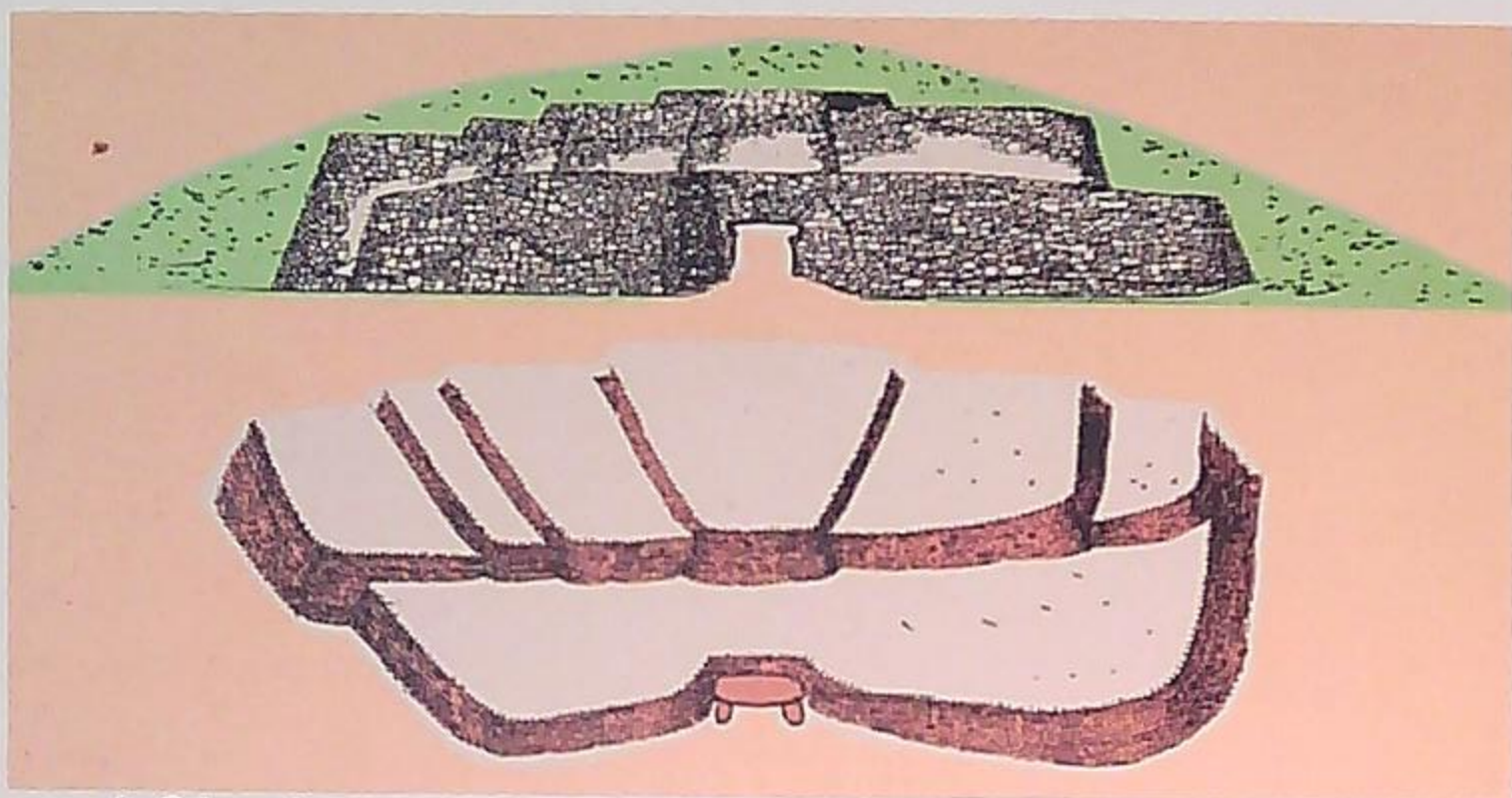
L'archéologie moderne a démontré que ces monuments étaient bien plus anciens. Ils ont été bâtis par les peuples du Néolithique, entre 4500 et 2000 avant J.-C.

Agriculteurs, ils pratiquaient l'élevage des animaux, fabriquaient de la céramique et des outils de pierre dure polie. Ces hommes vivaient en communautés déjà bien organisées, permettant de grandes réalisations collectives.

Tumulus, cairns, dolmens, menhirs, sont les témoins de l'art et de l'architecture de ces très anciennes civilisations.

Dalle gravée n° 8. Détail.





Le Cairn après restauration. Dessin B. Mouton, Architecte en Chef des Monuments Historiques

Le cairn recouvre un grand dolmen : un couloir de 14 mètres de long se termine par une chambre simple, presque carrée, de 2,50 m de côté.

Cette chambre est située sensiblement au centre du cairn.

Le dolmen est constitué par l'assemblage d'une cinquantaine de dalles brutes soigneusement

juxtaposées. La plus importante couvre la chambre : elle pèse près de 17 tonnes.

LE CAIRN RECOUVRE UN DOLMEN

Dalle gravée n° 24 Détail



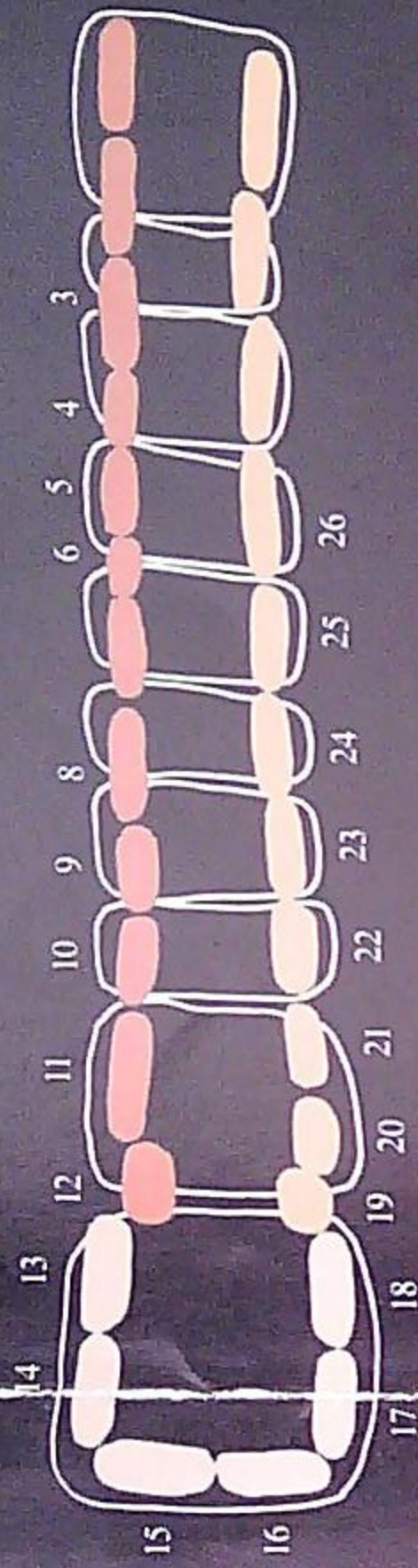
Probablement destiné au culte des morts, le dolmen a une forme classique "dolmen à couloir et chambre simple" très répandue en Bretagne entre 4500 et 3000 avant J.-C.

Vers la même époque, des réalisations comparables sont édifiées en Normandie, dans le Poitou, mais aussi en Irlande, en Angleterre, en Espagne.

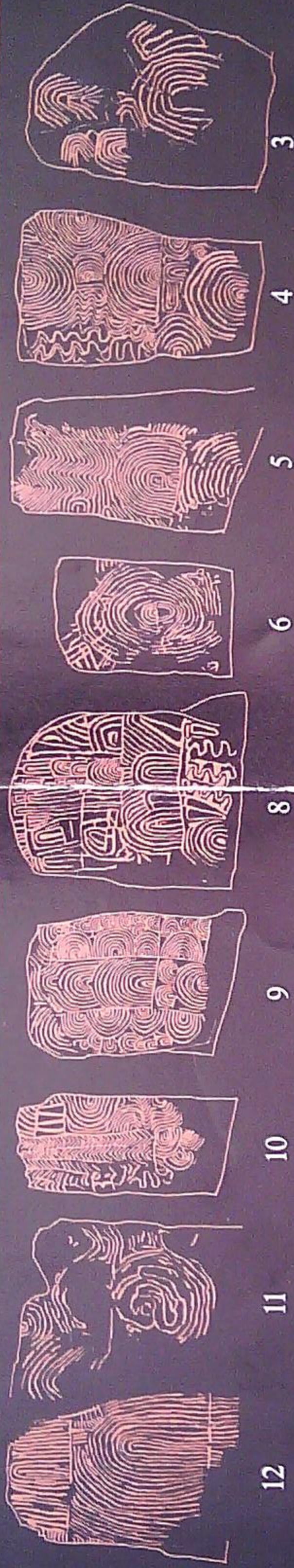
Gavrinis est ainsi l'une des plus remarquables réalisations de la première Architecture d'Occident. Ce monument est l'un des plus beaux et des mieux conservés qui nous soient parvenus. La somptueuse décoration intérieure ajoute encore à sa célébrité.

GAVRINIS, UN CHEF D'ŒUVRE DE L'ART UNIVERSEL

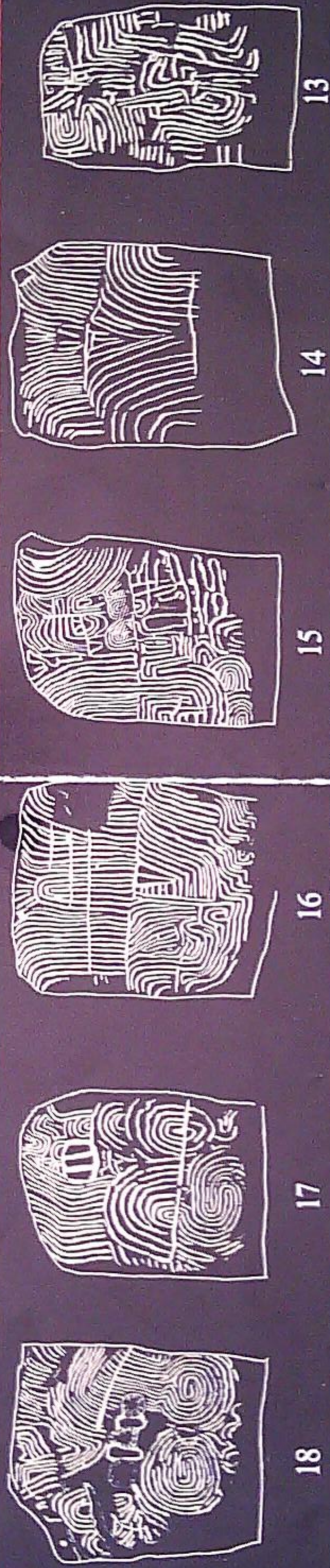
Tombeau réservé à de hauts personnages, sanctuaire de la mort : on peut tout imaginer en entrant dans Gavrinis. L'ornementation exubérante recouvre presque toute la surface des dalles : 23 piliers sont ornés.



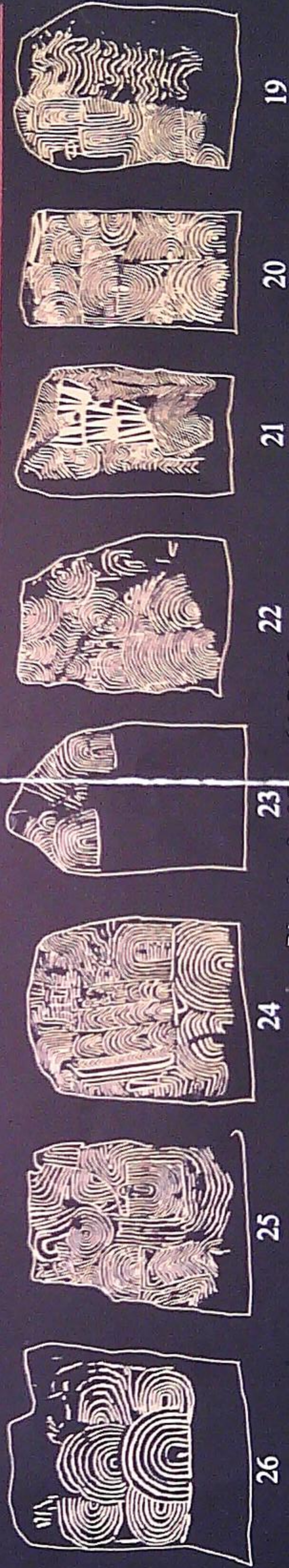
Plan du dolmen



Décoration des dalles couloir Nord-Est



Décoration de la chambre



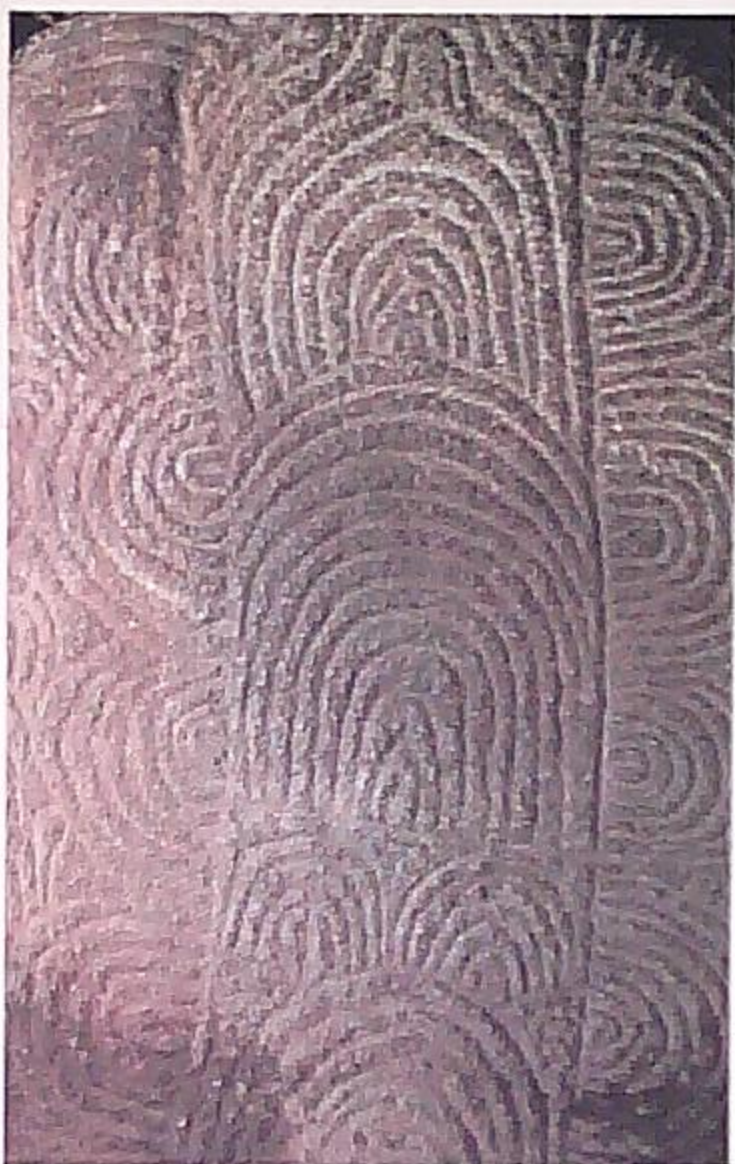
Décoration des dalles couloir Sud-Ouest

21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33

Le décor, exécuté avec de petits galets en quartz retrouvés pendant les fouilles est profondément piqueté sur les dalles dégrossies. L'unité de la conception, l'équilibre de la composition, et la qualité de l'exécution en font un véritable "Chef d'œuvre de l'Art Universel".

UN ART GRAVÉ DANS LA PIERRE

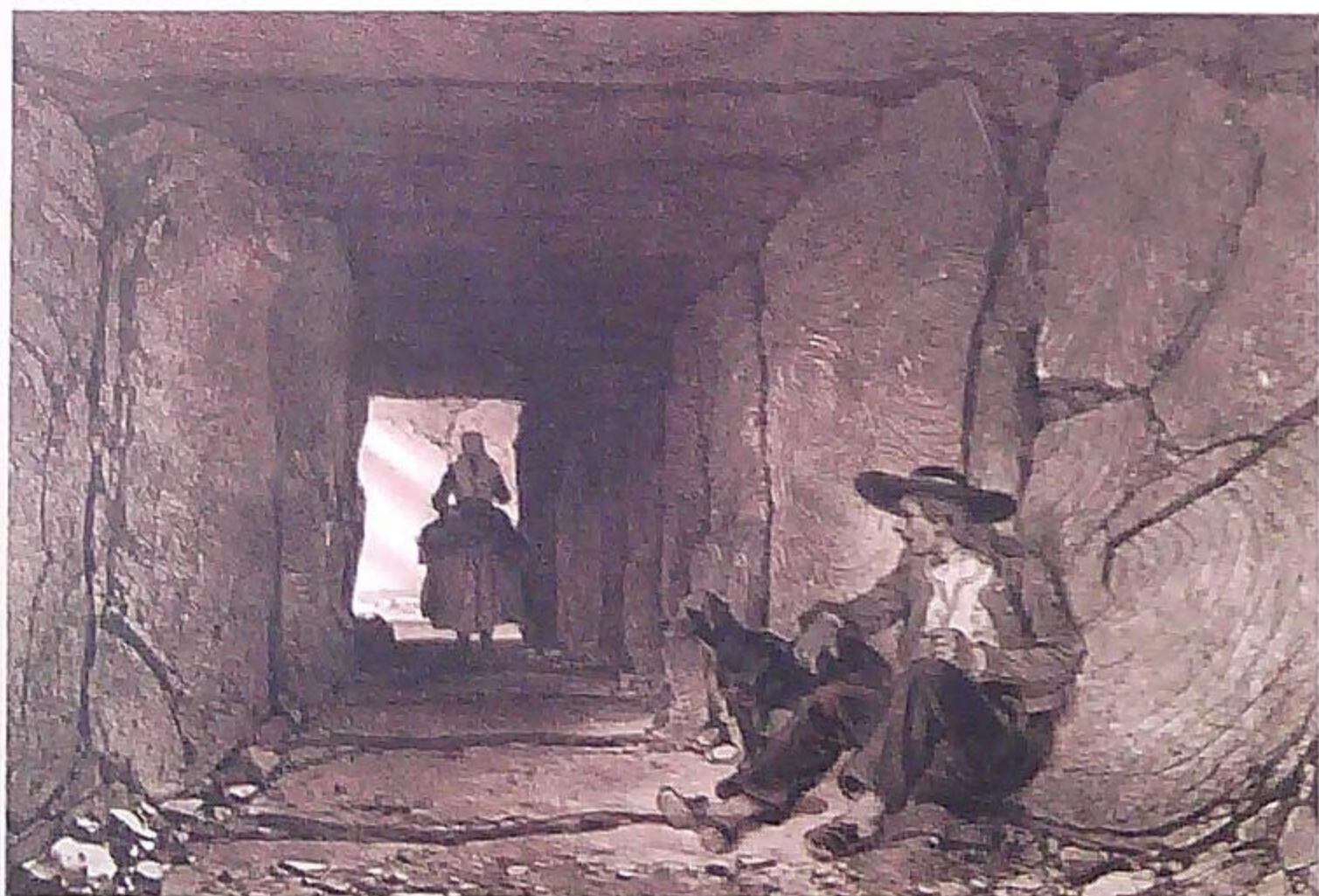
Etudiées par les archéologues depuis un siècle et demi, les sculptures de Gavrinis demeurent encore mystérieuses. Dans le foisonnement des lignes, on reconnaît, par comparaison avec les figures plus simples qui ornent les autres dolmens de la région, les symboles habituels de l'art mégalithique : "écussons" que l'on identifie à des figures humaines très schématisées, signes en U assimilés



Dalte gravée n° 9. Détail

à des cornes de bovins, crosses, zig-zag, serpents, chevrons, haches, arcs et flèches. Ces figures élémentaires s'articulent entre elles et leurs contours démultipliés composent une véritable œuvre d'Art.

Gavrinis Gravure 19^e siècle



Situé à l'extrémité Sud de l'île de Gavrinis, ce monument est un cairn : un dolmen recouvert d'une masse de pierres.

GAVRINIS UN TOMBEAU PRÉHISTORIQUE

C'est un exemple caractéristique d'Architecture Néolithique réalisé en maçonnerie sèche : des murs de parement structurent la masse des pierres disposées en écailles de part et d'autre du dolmen intérieur, dessinant une construction à larges gradins réguliers.

Ce grand cairn est remarquable par ses dimensions : plus de 50 mètres de diamètre et 6 mètres de haut, et par le soin apporté à sa réalisation.

La date de construction reste incertaine : elle est, sans doute, relativement tardive. Son utilisation cessa brutalement vers 3000 avant J.-C.

Les structures légères en bois

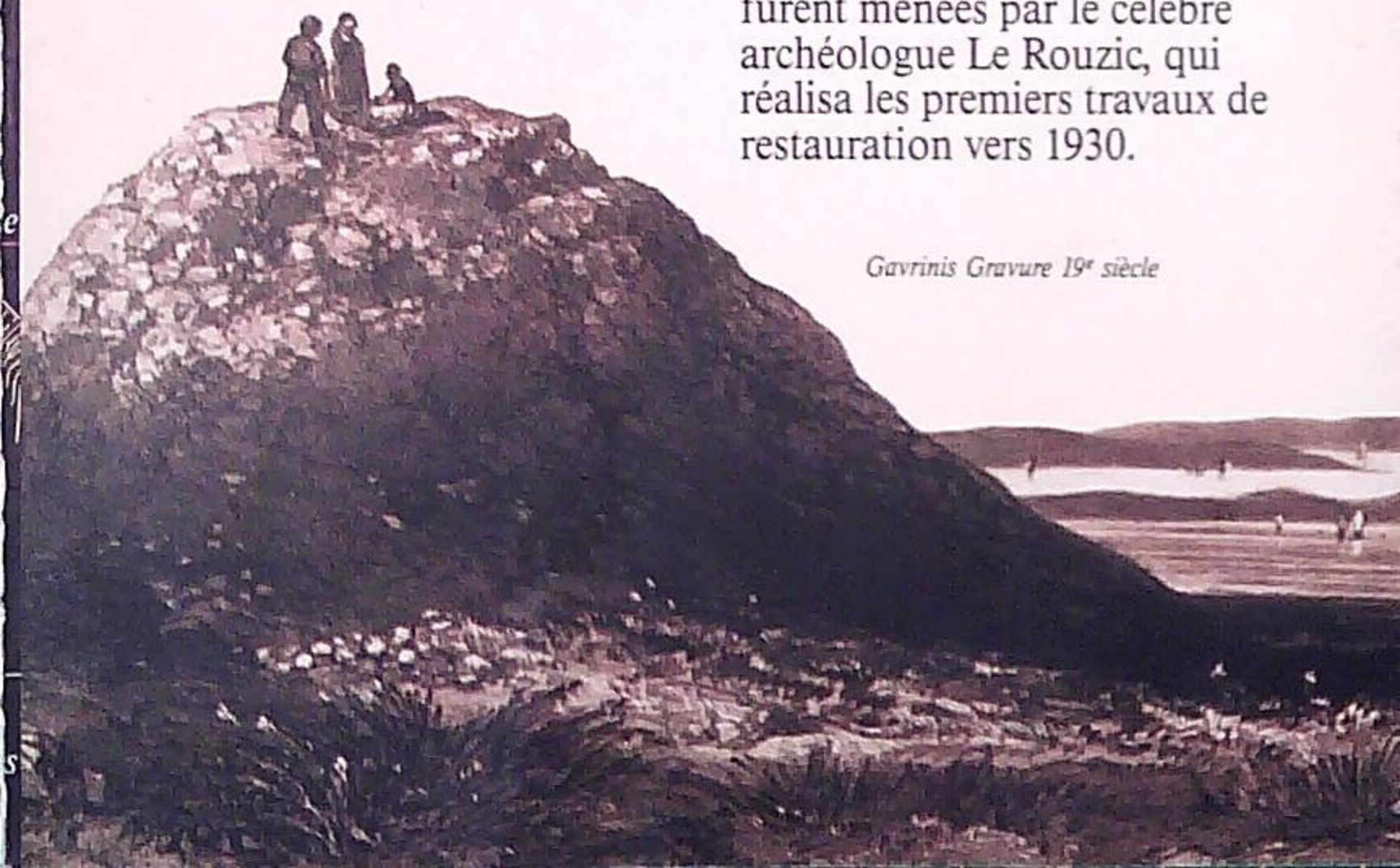


Dalle gravée n° 21 Détail

qui se dressaient devant la façade furent incendiées et immédiatement recouvertes d'une masse de pierres qui condamna l'entrée. Une chape de sable fut même ajoutée pour transformer ce cairn monumental en un monticule aveugle.

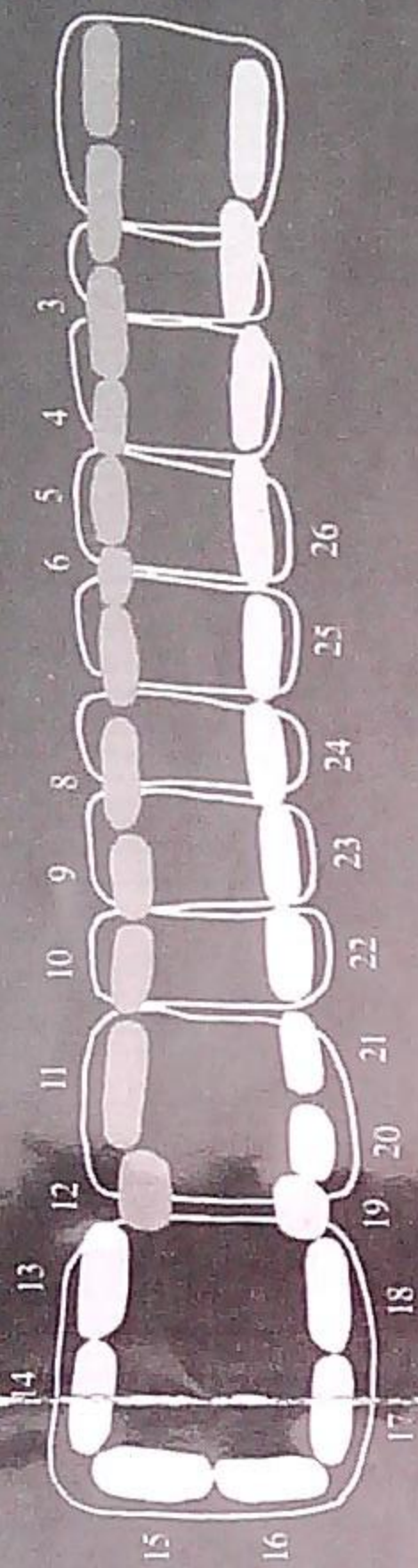
Les premières fouilles connues datent de 1835 avec le dégagement du dolmen intérieur. D'autres recherches furent menées par le célèbre archéologue Le Rouzic, qui réalisa les premiers travaux de restauration vers 1930.

Gavrinis Gravure 19^e siècle



CHEF D'ŒUVRE DE L'ART UNIVERSEL

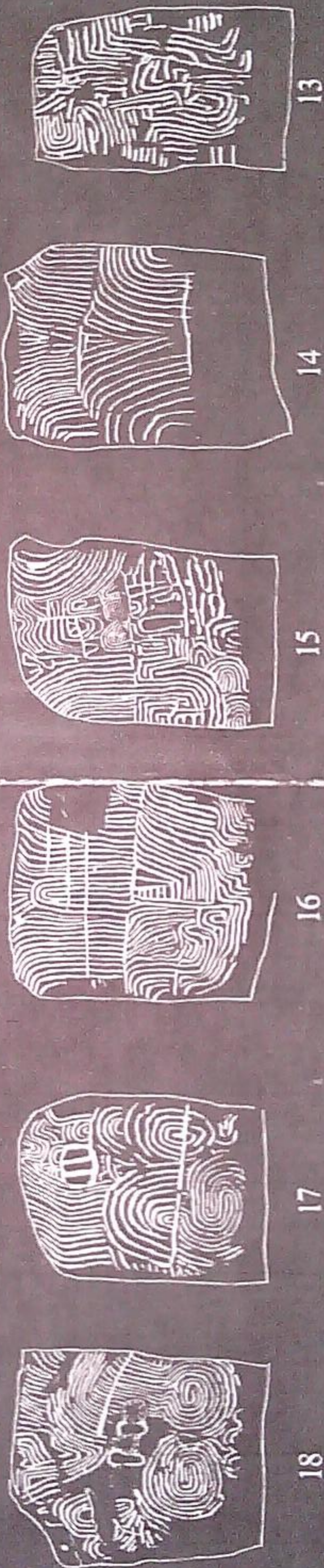
Tombeau réservé à de hauts personnages, sanctuaire de la mort : on peut tout imaginer en entrant dans Gavrinis. L'ornementation exubérante recouvre presque toute la surface des dalles : 23 piliers sont ornés.



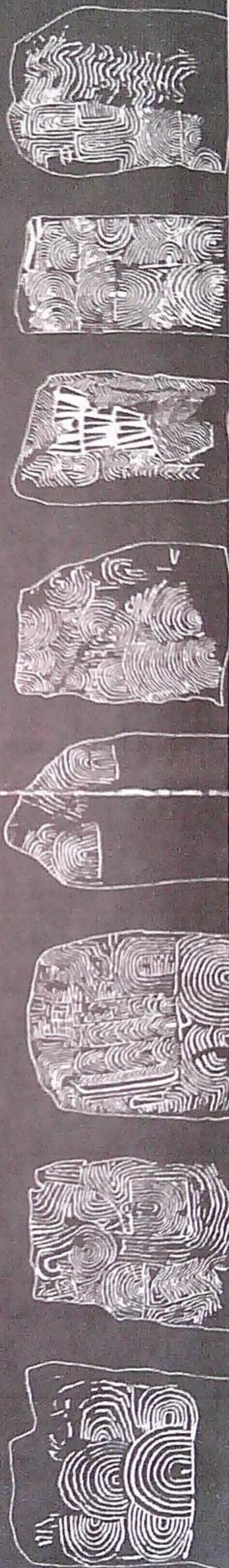
Plan du dolmen



Décoration des dalles couloir Nord-Est



Décoration de la chambre





+
GARGANTUA :

H. Gaidoz « Gargantua, essai de Mythologie Celtique » in Bev. Arch. – 1868/2, p.172-191.

Dans la Topographia Hiberniale - II,8 de Girauld de Cambrie (Giraldi Cambrensis)

« Gurguntius, filius nobilis illius Beleni ».

Revue Celtique – XIV – 1928 – p. 284 :

« Gurguncium, Belini Filium et Britanniae regem (Giraldus)

Cf. CATARNOS et MAPONOS – in Ogam13 – p.114/115
In Ogam 15 – p.156/158

Claude Gaigne Bet « A plus haut sens » - Maisonneuve et Larose – Paris 1986

Générosité

GENEROSITE – (cf. Gratuité – Don – Hospitalité)

L'histoire irlandaise souligne la générosité sans limite de FINN, vertu essentielle de la « troisième fonction ».

COIRE (chaudron) est pris comme un qualificatif pour désigner un prince généreux (3^{ème} fonction qu'englobe la fonction royale) qui donne abondamment à manger (Coire Brechain) – Corm. 323, Coire Salchain – Fingal Ronan, 472, R.C.XLIX – 313 et L. 248)

« *Quand les feuilles rousses que laisse tomber le bois eussent été d'or, quand la blanche houle eut été d'argent, Finn les auraient données toutes* ». (« Contes Ossianiques », p. 252).

La générosité d'Arthur est égale à celle de Finn. Dans le dialogue de Kei et d'Arthur rapporté par le Mabinogion de Kulwch et Olwen (Loth, p.257, t.1) l'affirmation d'Arthur : « *Plus grande sera notre générosité, plus grandes seront notre noblesse, notre gloire et notre considération* ».

Afin de se concilier la faveur du peuple, le prince Luernios, père de Bituitos, traversait en char les campagnes en jetant de l'or et de l'argent à des milliers de Celtes qui le suivaient. Il faisait parfois construire un enclos de douze stades carrés, avec des cuves remplies de boissons de prix et d'une telle quantité de victuailles que pendant plusieurs jours chacun pouvait entrer librement dans l'enceinte pour y consommer les mets préparés, servis sans interruption à tout venant.

*douze stades carrés = 125 pas ou 625 pieds, le huitième du mille.

Stade – mesure de longueur de la Grèce ancienne (environ 180 m., soit environ 2160 mètres carrés).

Gratuité de l'action :

« *Si tu sèmes, tu laboures ; tu laboures, tu ne moissonne pas !* » (Taliesin, p. 54).

« *Tu as droit à l'action, mais seulement à l'action et jamais à ses fruits ; que les fruits de tes actions ne soient ton mobile, et pourtant ne permet en toi, aucun attachement à l'inaction* ».

« *Qu'y a-t-il de plus rouge que le Feu ? La Face d'un homme hospitalier lorsqu'il voit entrer un étranger et qu'il sait sa huche vide* ». (Enigme de Finn).

« *Il ne garde pas une main en arrière* » (Cúchulainn).

Triade :

« *Trois choses que l'on supporte avec profusion : la clarté du soleil, la sagesse, la générosité* ».

Générosité :

« *GWELL CORRAWC NA CHEBYD* » « *Mieux vaut prodigue qu'avare* » (Livre rouge (Skenn F. a B. II, pK 255).

Généalogie

GENEALOGIE : Acca - lignée

Les Brittons et les Gallois tenaient avec le plus grand soin la généalogie de leurs chefs

(Revue Celtique XLVII – 1930 – P. 182)

Très tôt, chez les Celtes, l'arbre a été l'emblème symbolique de la généalogie. Toute sa thématique est liée aux éléments qui constituent l'arbre.

Alors que les généalogies des rois Francs utilisent la chaîne et ses chaînons pour marquer la lignée et sa continuité

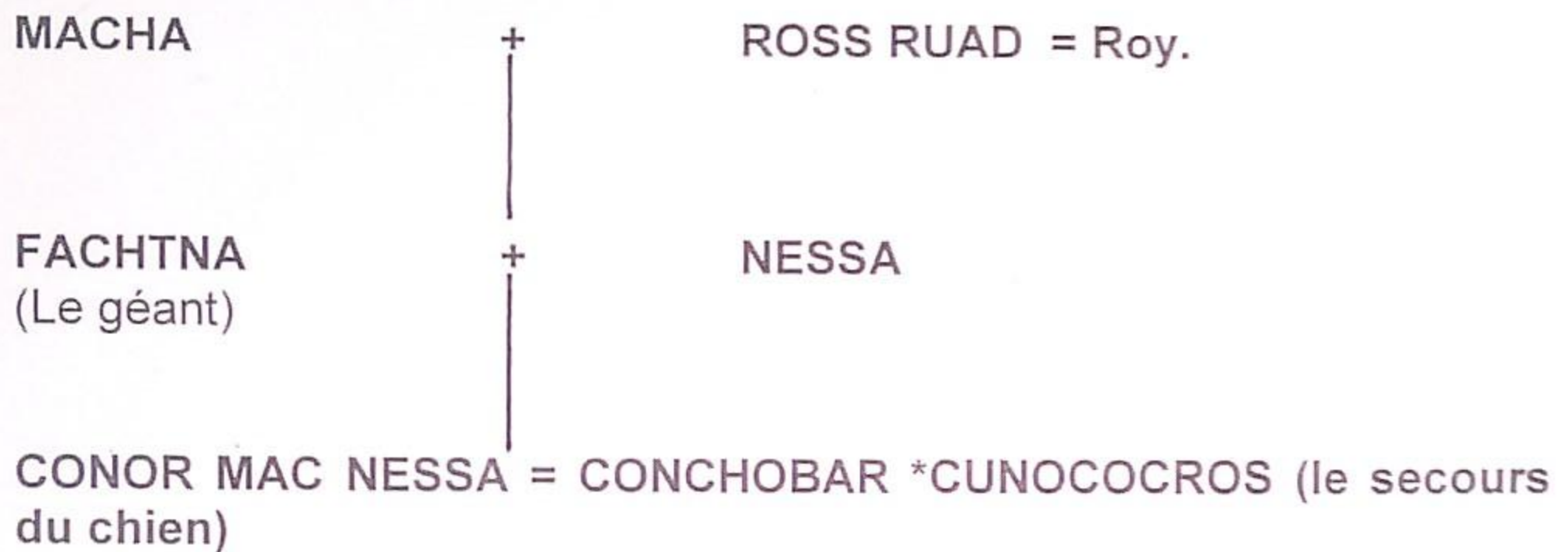
Certaines parties du corps désignaient chez les Celtes, la descendance ou l'ascendance. Le Sein contre lequel on serre l'enfant tenu dans les bras, symbolise la descendance : le giron, au contraire, symbolisait l'ascendance – GLIN le genos et BARLENN (Revue celtique – XLV – p 323)

Gallois ACH, féminin «généalogie, descendance » (pluriel ACHOEDD, plus tard ACHAU et ECHEN) Le vieux gallois a un mot pluriel ACHMONDU, glosé Inguinibus, aujourd'hui ACHFEN « parties génitales » qui paraît contenir le même radical avec un suffixe en – ME/ON-.

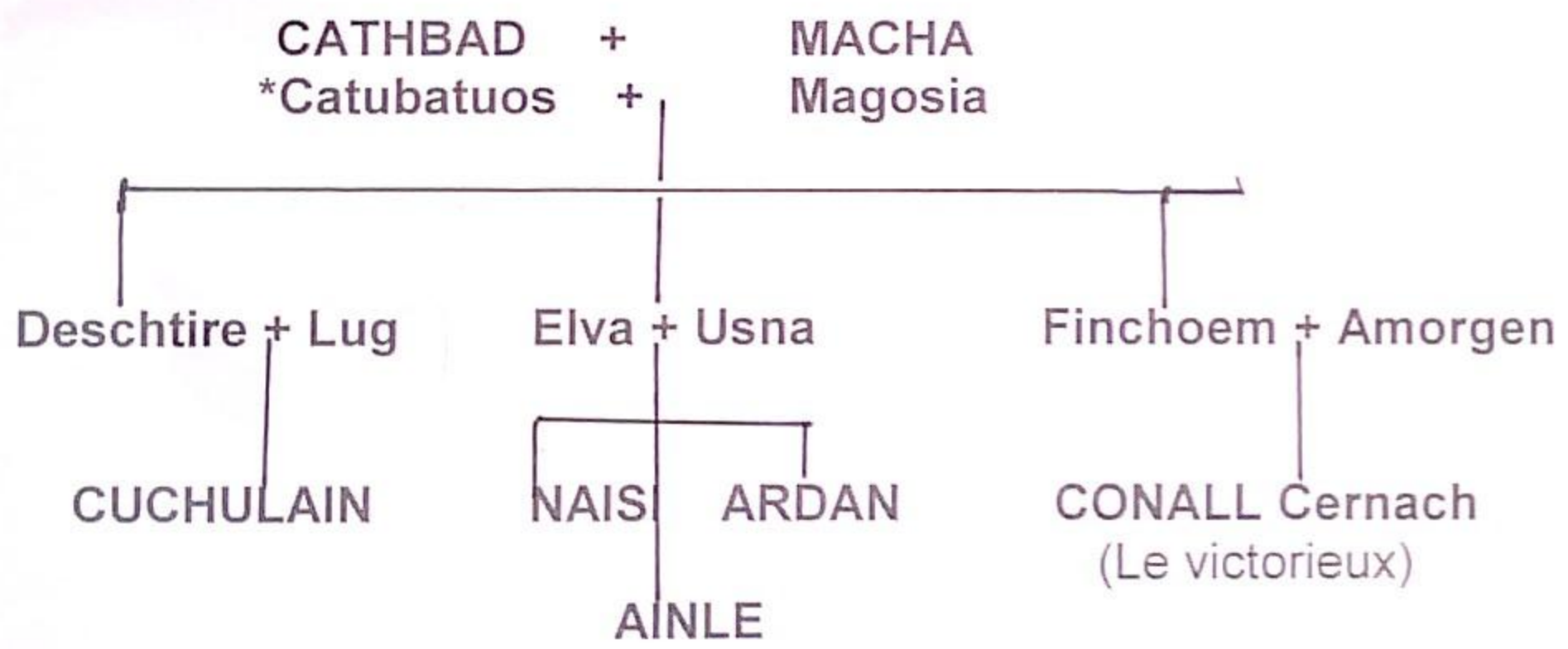
Irlandais BABLACH « branchu » = *GABALACOS est un des termes de la généalogie, se justifiant parce que les rangs sociaux ou familiaux peuvent être considérés comme les branches d'un arbre (Terme à ne pas confondre avec GABALACCOS « javelot »)

Nous serions curieux de connaître l'origine de « l'arbre généalogique » ? Les rois Francs représentant leur descendance par le motif d'anneaux de chaîne.

GENEALOGIE (divine)



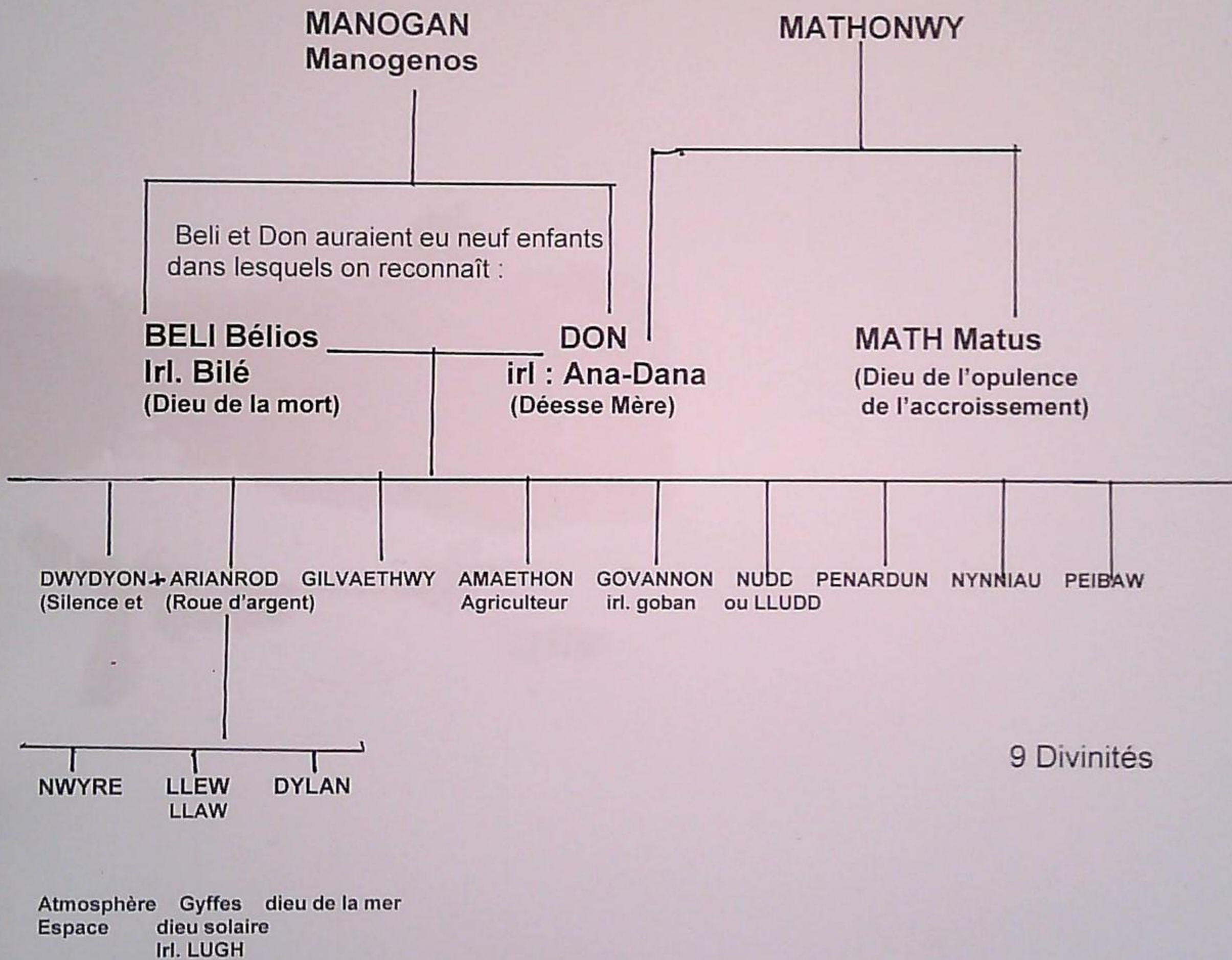
Mais MACHA est aussi l'épouse du druide Cathbad et avec lui elle a trois filles.



Les trois fils d'Usnech

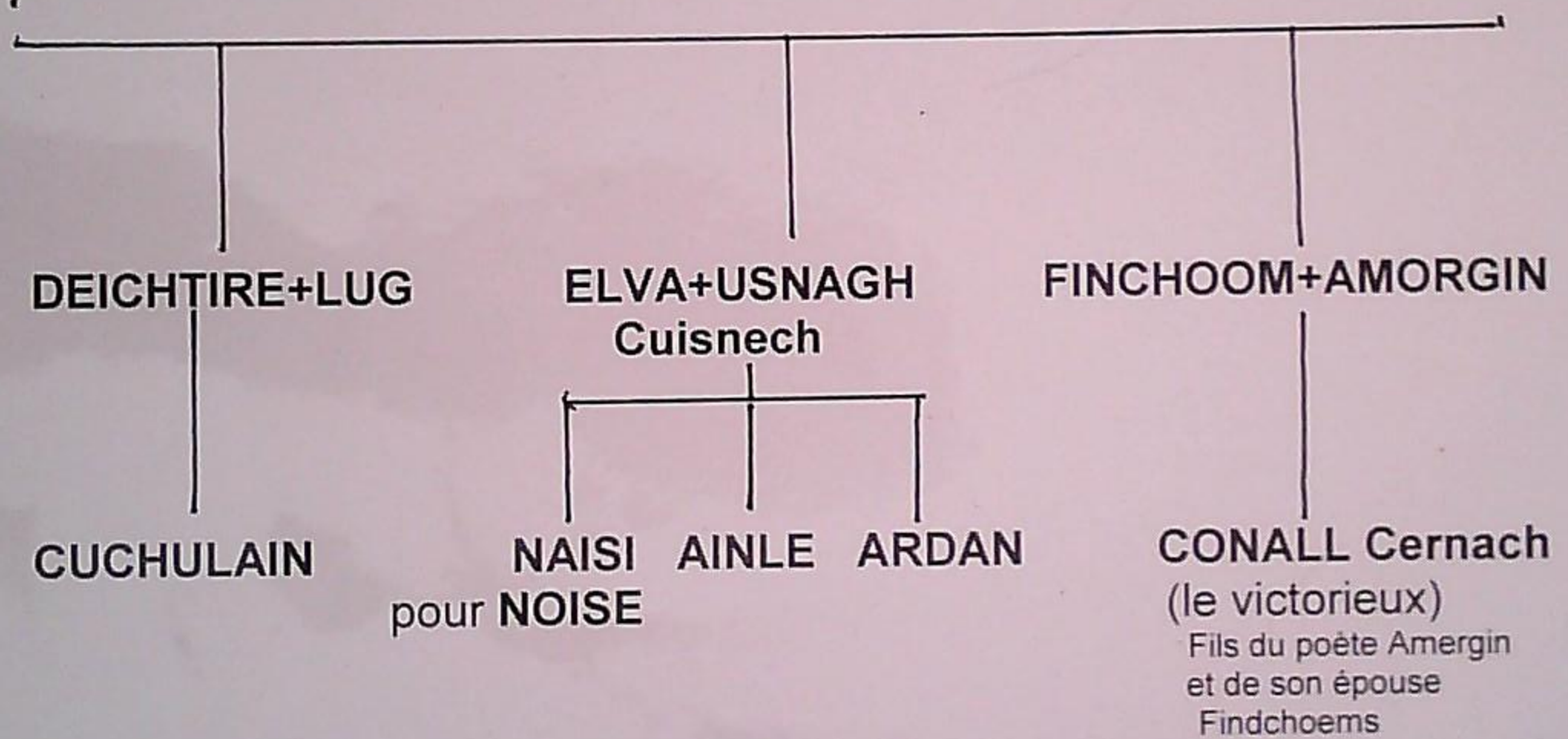
GENEALOGIE

DIEUX DE LA MAISON DE DON (Britannique)



GENEALOGIE

CATHBAD *Catubodua † MACHA *MAGOSIA



GENEALOGIE

ATELINDA = ETHLENN : « très liquide » - « lac, étang »

Mère de Lugh

NET

↓

Fomoire :

↓

DOT

↓

BALOR

↓

ETHNE

+

↓

LUGH

Tuatha dé Dannann

DATUS (?) « don »

DIAN CECHT

↓

CIAN

Netos

Belaros

Atelinda

+

↓

LUGUS

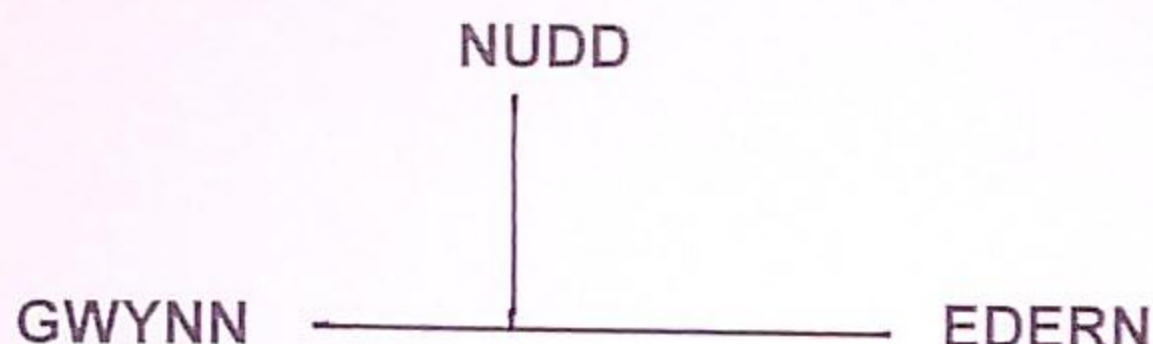
Devano Cecstos

↓

Cenos

GENEALOGIE

GWYNN ab NUDD



Le GWENNVED – GWYNNFA (*Uindomagos) est peut-être bien le domaine de GWYNN (Loth). La chouette est son oiseau. Les habits de ses gens sont rouges (chaleur brûlante) et bleus (froid intense).

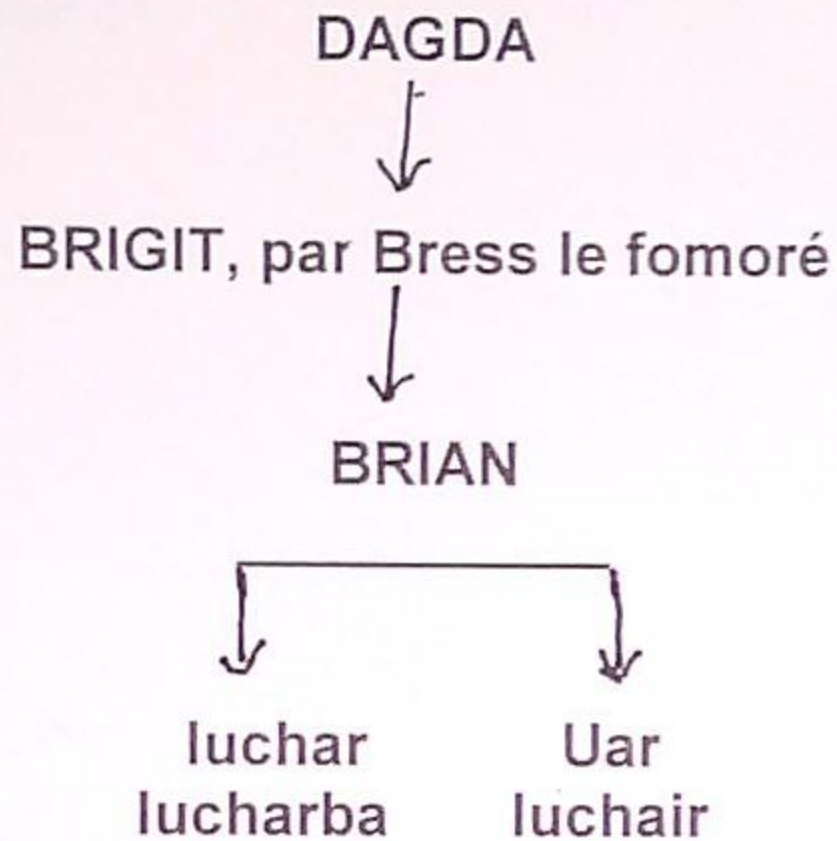
Il a été envoyé en enfer par les prêtres chrétiens : « *que le diable GWYNN ab NUDD m'emporte* » (Dafydd ab GW.)

(Cf. la légende de l'évêque Collen id. Ibid. , Loth, Mabinogion 1/134,) *Gwynn fils de Nudd sans qui on ne peut chasser le Troit, en qui Dieu a mis la force des démons d'Announ pour les empêcher de détruire les gens de ce monde ; il est trop indispensable pour qu'on le laisse partir* ».

(Voir fiche NODONS)

GENEALOGIE :

Brigantia et Dagodévos :



Uar (Ischair) dieux de la science et de l'inspiration.
Brigit déesse des file . . dès Dana.

Les trois Mac (Cuill) voir Mac Cuill
Les trois fils de Clothru, s.v ; = Luguadis, dieux de Dana

Co-meurtriers de Cein ou Cian, père de Lug. Cf. récit du triste sort des enfants de Tuireann.

Ils ont : Des cheveux blonds
Des manteaux verts sur tunique rouge orange, des lances très fortes et pointues
Des épées à poignée d'ivoire pendant sur la cuisse.
Des boucliers rouges.
Des chevaux dont les 3 noms veulent dire vert.

Leurs Trois forteresses « victoire, force protectrice, dignité »
Trois femmes « belle, jolie, charmante »
Trois concubines « paix, plaisir, joie » ;
Trois châteaux « fortune, riche, hospitalité »

Ils ont à eux trois un fils unique « ECNE < Aithgné < Ategnion »
« Science, littérature, poésie ».

GENEALOGIE :

BRENOS
« parole »
irl. BRIAN

Serait le BRENNOS de la conquête gauloise, chef divin de leurs armées.

BRENIN > BREGENTIN

.....

Bress le fomore

DIANCECHT
(d. de Jub ; Cycle Mythique 307)



ETAN

(père de Brian et de ses deux fils par Brigit)



BRES

(a été sept ans roi des T.D.D. à la place de Nuada)

BRITTONS DU STRAT-CLUT.

"Une généalogie des Rois de Strat-Clut" remontant de la fin du IX^e siècle au V^e siècle" par J. Loth (R.C., XLVII, 1930, pp. 176-183):

Run
 map ↑
 Arthgal (assassiné en 872)
 map ↑
 Dumnagual
 map ↑
 Riderch
 map ↑
 Eugein
 map ↑
 Dumnagual (mort en 760)
 ↑
 Teudubr (mort en 750/752)
 ↑
 Beli (mort en 722)
 ↑
 Elfin
 ↑
 Eugein (battit et tua Domnall Brecc, roi des Scots de Dalriada en 642)
 ↑
 Beli
 ↑
 Neithon (livre bataille en 649 à Garnait, roi des Pictes)
 map ↑
 Guidno
 ↑
 Dumnagual Hen (1^e moitié du VI^e siècle)
 ↑
 Cinuit
 ↑
 Ceretic Guletic (2^e moitié du V^e siècle; expulsé d'Elmet par Aedwin, roi de Northumbrie, 613 ?)

: Bruidne fils de Beli détruisit complètement l'armée d'Eagfrid, roi de Northumbrie, le 20 mai 685 à Nectansmere.

: "Persistance des Institutions et de la Langue des Brittons du Nord au XII^e siècle" par J. Loth (R.C., 1930, XLVII, pp. 383 à 400):

: entre le mur d'Adrien construit en 122 (du golfe de Sloway à l'embouchure de la Tyne) et le mur d'Antonin construit en 142 (du golfe de la Clyde au Firth de Forth).

: La Clyde séparait le Strat-Clut de Dalriada.

: Au VII-VIII^e siècle de la Derwent à la Clyde = Cumberland (moins Allerdale), Westmoreland (moins Kendal), et les comtés de Dumfries, Ayr, Renfrew, et Peebles; la forêt d'Ettrick les sépare des Angles; dans leur domaine subsistait un groupe de Pictes: Kircudbryht et Wigton.

: Vers 400, forte immigration vers le pays de Galles. En 750, les Brittons de Strat-Clut détruisent une armée picte à Mocetauc (Mugduck en Stirlingshire). Au IX^e-X^e siècle, ils semblent avoir été submergés par les Norvégiens et les Gaëls scandinavisés. Seconde immigration vers le pays de Galles en 890. Ils se soumettent comme les Scots au roi Aethelstan après sa victoire de Brunansburg (937). En 945, Edmond, roi d'Angle-

terre, ravagea le Cumberland et le céda à Malcolm, roi d'Ecosse. En 997, mort de Malcolm, fils de Domnall (Dyunwal), roi des Brittons du Nord. En 1018, Owin (Eugenius) fils de Dunawal, roi de Strat-Clut, prend part avec le roi d'Ecosse son suzerain, à la bataille de Carham, sur la Tweed, où les Northumbriens furent écrasés. Les us et coutumes des Brittons et des Scots furent définitivement abolis par une ordonnance du roi d'Angleterre Edouard I^{er}, lorsqu'il devint maître de l'Ecosse à la fin du XIII^e siècle.

754: victoire à Mocetane ou Mocetauc (?)

Il y a encore un roi breton de Strat-Clut en 974 (R.C., 1923, p. 9)

GENEALOGIE.

R.C., XLVII, 1930, p.182: les Brittons et les Gallois tenaient avec le plus grand soin la généalogie de leurs chefs.

GENEALOGIE DIVINE

les généalogies divines apparaissent comme des classifications (verticales) de forces et, énergies, et de plans de la manifestation, selon une hiérarchie fonctionnelle du temps de leur émergence dans le temps et l'espace, et le degré de leur puissance... dans le temps et l'espace (d.f.)

TALANTIV

GENEALOGIE = VOIR Rev. Celt. X/...

Mag-Mor x Roi d'Espagne

Tailtiu

x
↓

Eochaid mac Erc, le dernier
roi Fir Bolg.

IVOCATUS FIS

Roger Vaillant - Catarnos

"Monde-âge" → Bith
 père de la
 1^{re} femme →
 avec de la
 le 2^{de}
 fille de BITH

"güle avon"

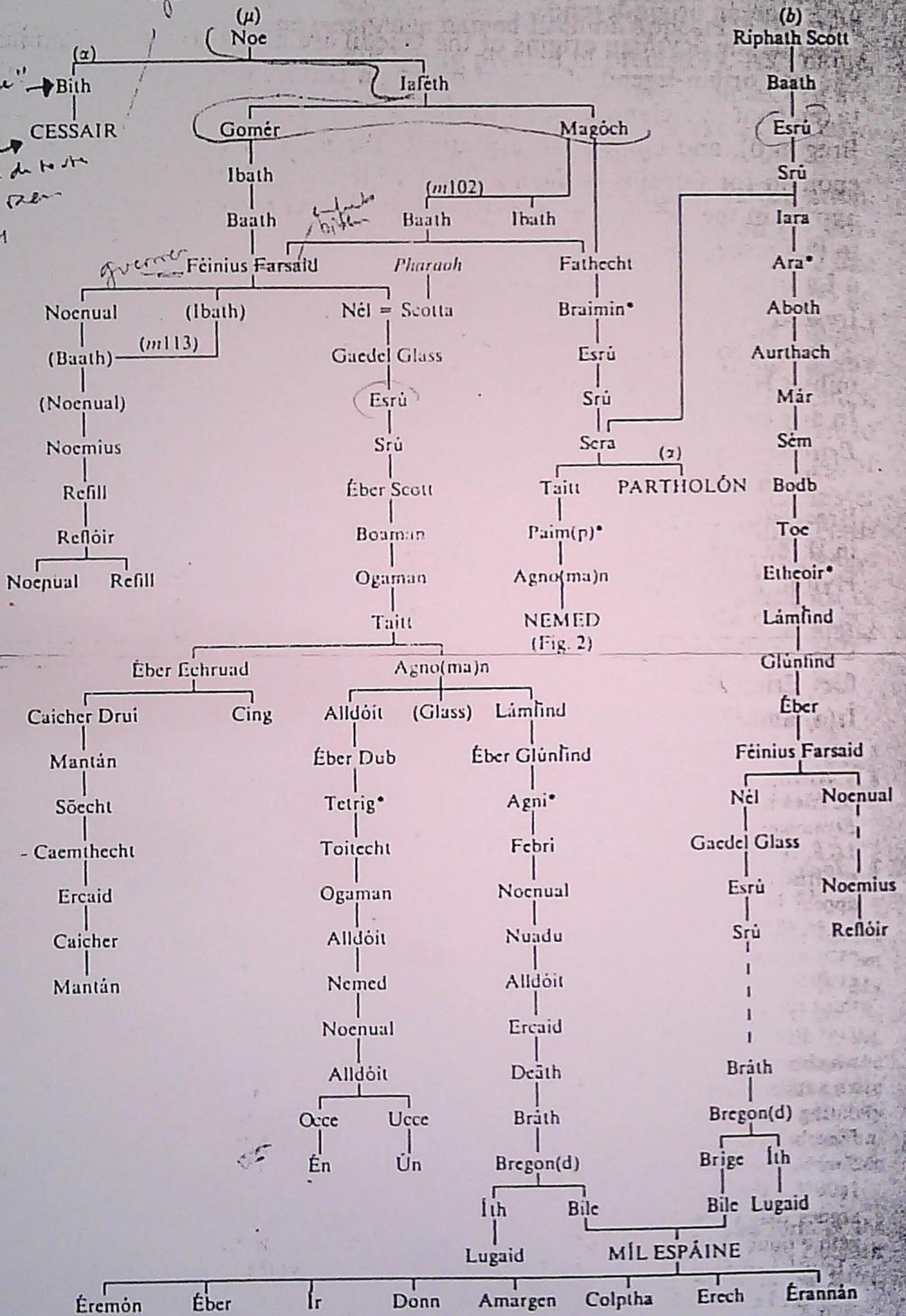


FIG.1 — Pedigree of the invaders of Ireland.

Roger Vaillant - Catoras
 Roger Vaillant - Catoras

III.....IIII

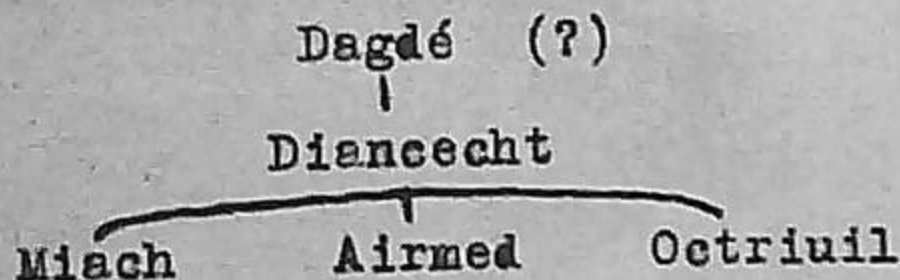
1. Comparable à Yspaddaden Pencawr, Mabinog.I/296.
2. C'est Balor qui construisait les forts de Bress : "Balor mac Buar Aine ~~athair~~ Bressi" (Liv. Leinster, p.50); cf. Poseidon construisant les murs de Troie.
3. Les dieux cornus à cornes de bovins sont $\frac{f}{\equiv}$ des Góberchind (Bélier \curvearrowright ≠ Taureau \cup ≠ Capricorne ζ) comme ≠ des dieux à cornes d'ovins.
4. Grand-père de Lug :

| | |
|---|---|
| | BuarAinech (Bou-enep) |
| | |
| | Balor ou Balor (un des rois Fomérés) |
| | |
| ♀ | Ethne x Cian (Ethne serait-elle à Olwen, fille d' Yspaddaden ?) |
| | |
| | LUG |
5. Balor = la Chimère, Lug est le Bellerophon (phontes).
 Belleros de belle = je lance et belos = trait, javelot.
 Le regard de Balor = le jet de feu de la Chimère : "deinon apopneiousa puros ménos aithoménoio" (Illiade, VI, vers 132)
 Lug tuant Balor = Hermès tuant Argos (la nuit), ou bien l'œil de la tempête (regard de Balor).

Roger Vaillant - Catarnos

AIRMED

- I. Les 3 enfants de Diancecht (cf. article de Natrevisus, in Ogam/3a, s.)



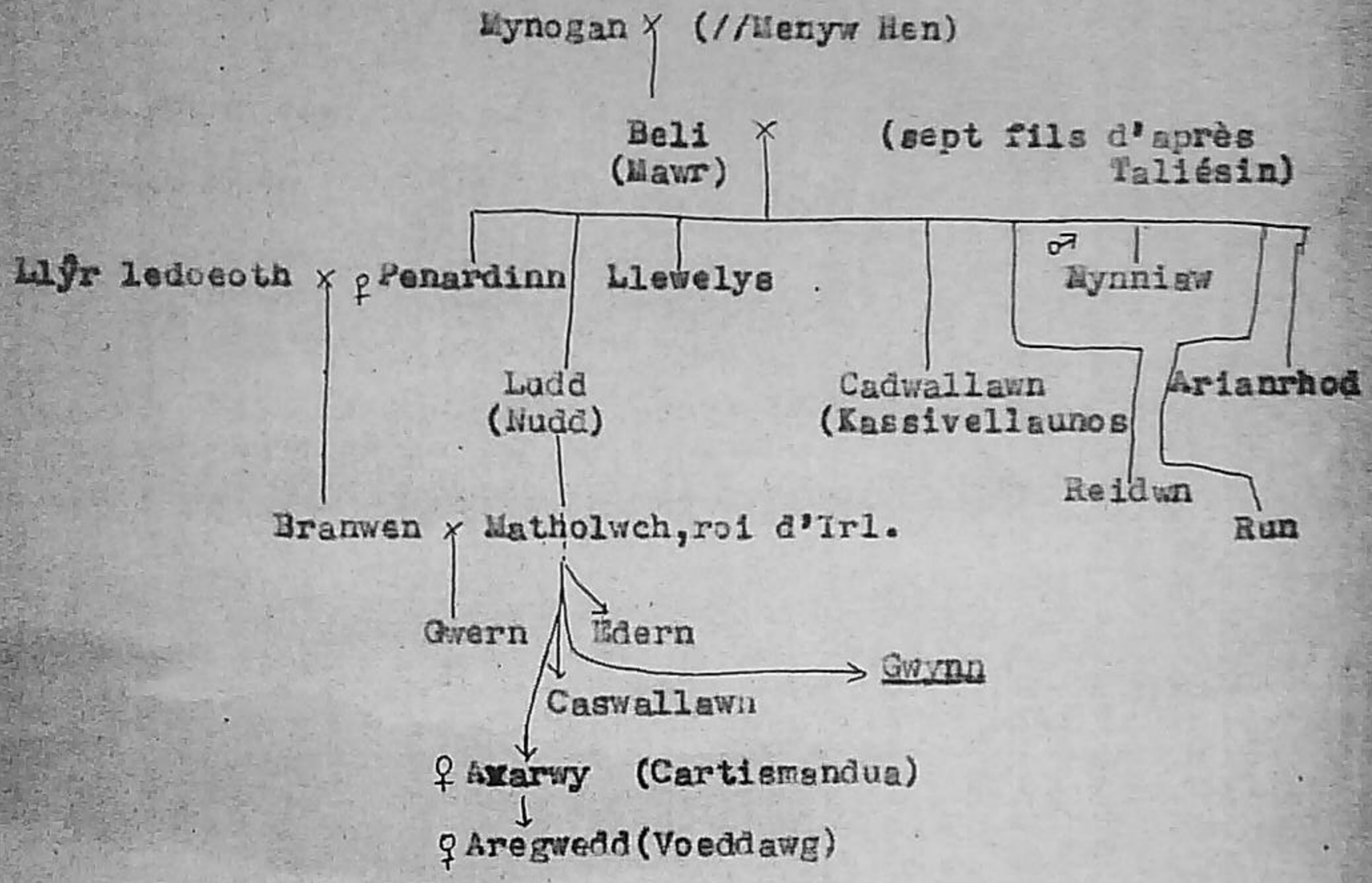
2. Correspondance avec l'Armaiti des Aryas perses; Og.n° .P.

Roger Vaillant - Catarnos

BELIOS
 BELI voir
 Belios

III.....IIII

1. Comme généteur des enfants de Dôn, cf fi. DON
2. Comme père de Ludd et Levelys :



Rhys, C.H./91 : Aetreù ar marv, mad an Ankeù.
 + belios **BEL** = mervel
 iwerzh. bile kb. beli
 db. Bile Mad Mile en Iwerzhon, sell. D'A. de J., Cycle mythol., pp. 224-226.

III IIII

Brigantia = Brigentis = Brigindo (W. Stokes)

Briantez Brigit

Bride

ie. BARGH, sansc. BRH = grandir, élever; partic. passé brhant = grand, élevé.Brigit (= Dana) fille du Dagda
mère de Brian et de ses
deux frères (cf. BRENOS)kv. Iw. brig = supériorité, puissance, autorité; kmb. bri, brez. bri (R. C. V/268)

Fille du chef suprême des dieux du jour, de la lumière et de la vie (adityas, fils d'Aditi), elle est en même temps la mère des 3 dieux du même groupe divin. (Et ce sont ces trois dieux ou l'un d'eux, Brian, qui résume la triade, qui sont les "Dieux de Dana" ou le Dê Danann).

*tri maic Brigit banfhili, idon Brian ocus Tuchar ocus Uar (Tucharba).**Ils ont fils de Bress et de Brigitte.*

Rev. Celt., XIII, 1892, p. 116 :

*a Brigit, bennach ar sét, nachar-táir bét ar ar cuairt.**O Brigitte, béni notre chemin, que le mal ne nous arrive pas pendant notre voyage. (le Boroma)*

d'A. de J., tome I, pp. 282-283 :

DAG-DE
"Ruad Rofhessa"

ELATHA

BRIGIT

BRESS

"ban-file"

BRIAN

IUCHAR

UAR

ou IUCHARBA

les trois dieux des arts

Sagesse

ECNE

Connaissance

ERGNA

Grand-Jugement

ROCHOND

Grande Science

ROFHIS

Haute Instruction

OSMUNTA

Réflexion

IMRADUD

Art

DAN

Haute Instruction

OSMUNTA

Voyant, Poète

FILE

D'A. de J., tome I, pp. 286-287 :

"Leabhar Breacc": il y avait trois soeurs du même nom :
Outre Brigit "ban-file" (= la poétesse), une seconde Brigitte qui
pratiquait la médecine, et une troisième Brigitte qui forgeait le
fer. Toutes trois étaient déesses, toutes trois filles de Dag-Dè ;
et chez les Irlandais, le nom de déesse Brigit les désignait toutes
les trois.

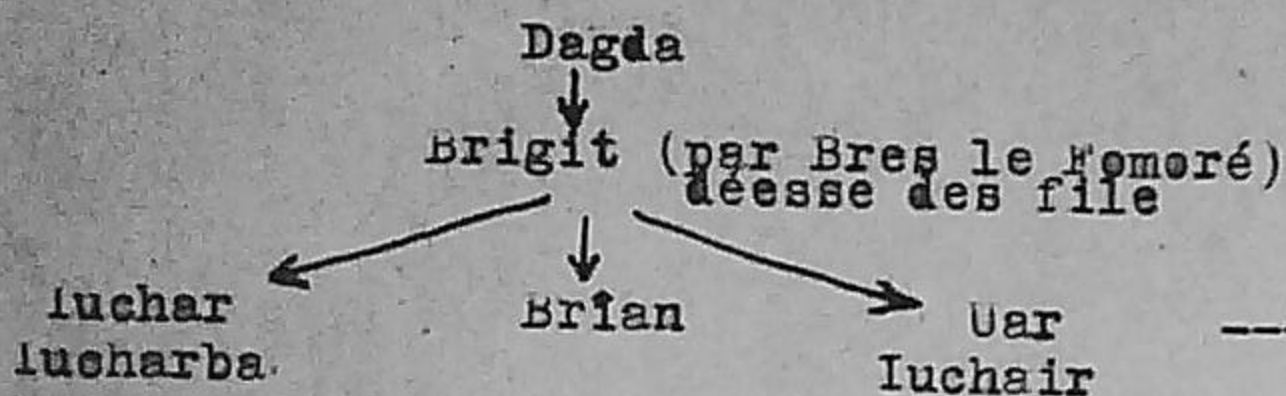
Rev. Celt., XIII, 1992; p. 76 :

"Brigit aca chomét" = que Brigitte le préserve !

"Spiritualité hindoue" par J. Herbert : p. 329 : vers la fin de janvier ou le
début de février a lieu la fête du printemps (vasanta-panchamī) où l'on ho-
nore plus particulièrement Sarasvatī, déesse du savoir, des lettres et des scien-
ces.

III.....IIII

sellit ivez fich. BRIGANTIA, DAGODEVOS.



serait le Brennos des
quêtes gauloises, chef
divin de leurs armées.
≠ brenin bregentin-

--- dieux de la science et
de l'Awen.

kv. les 3 MAC(CUILL), sellit fich. MAC CUILL
les 3 fils de Clothru, s.v. = LUGVADIS
co-meurtriers de Céin ou Cian, père de Lug, cf. Le Sort des En-
fants de Tuireann.

ont des cheveux blonds

manteaux verts sur tunique rouge-orange

lance très forte et très pointue

épée à poignée d'ivoire pendant sur la cuisse

chevaux dont les trois noms signifient "vent"

forteresses " " "

"victoire", "digni-

té" et "force protectrice".

"digni-

3 femmes: "belle", "jolie", "charmante".

3 concubines: "paix", "plaisir", "joie".

3 châteaux: "fortune", "richesse", "hospitalité"

ont à eux trois un fils unique: Ecné Aithgne * ategnien=
science, littérature, poésie.

CONCHOBAR

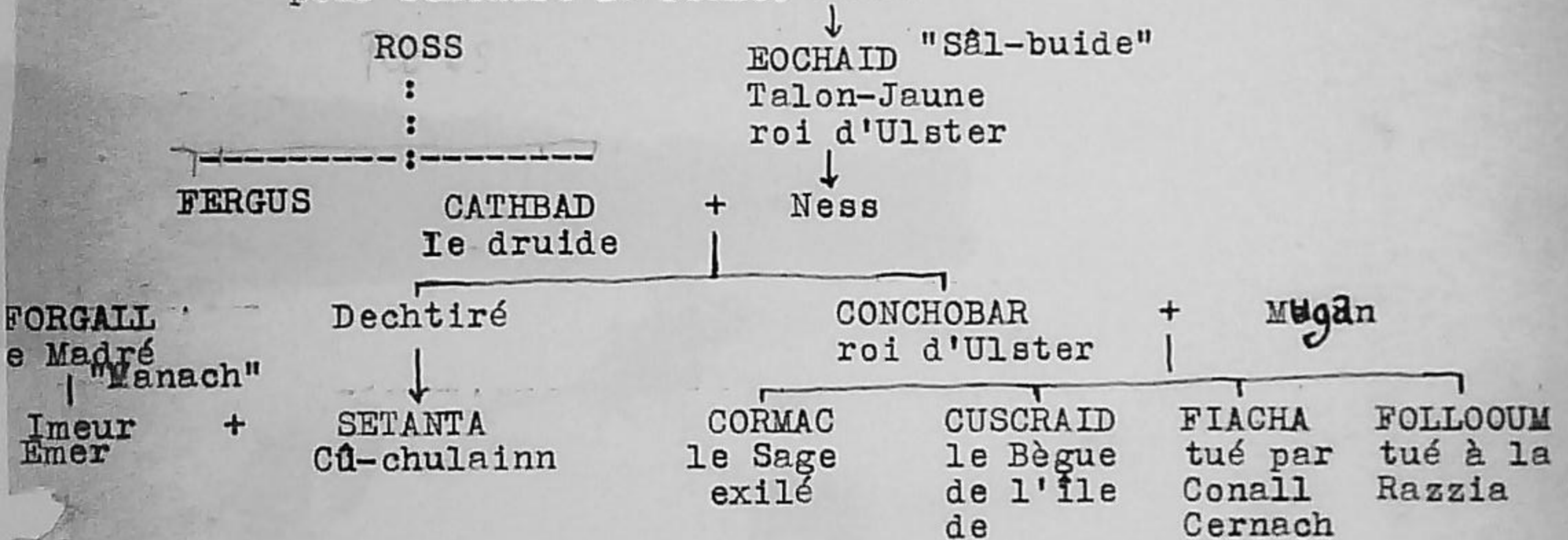
Vx.Celt. "cunecebres", moy.Irl.Conchoabar, Irl.med. Conachar.
 "la Geste de la Branche-Rouge" de Roger Chauviré.
 PP.26-27 : or l'apparence de Conchoabar, fils de Cathbad et de
 Ness, roi d'Ulster, était telle que s'ensuit :

Comparable à la lune, dans la quinzaine où elle est pleine,
 était son visage. Sa barbe blonde était bipartie en deux pointes.
 Ses épais cheveux rouges bouclaient sur les côtés de la tête.
 Un manteau bordé de pourpre, qu'une broche d'or travaillé att-
 chait sur l'épaule, l'enveloppait. Sur l'épaule il mettait une
 chemise de satin, digne d'un roi. A côté de lui était son bou-
 clier, d'un brun pourpre, et cerclé d'or jaune. Il avait une
 épée à gardes d'or, au fourreau repoussé d'or. Dans sa ~~blanche~~
 et forte main droite, il tenait une pique bien dessinée, et
 pourpre clair, qu'accompagnait sa javeline fourchue.

Les hommes d'Ulster lui rendaient un grand honneur: chacun
 dans la province, lui donnait sa fille adulte pour dormir avec
 lui la première nuit, afin qu'il fut son époux.....

Chaque héros lui donnait l'hospitalité une nuit chaque an-
 née, le faisant dormir avec sa femme cette nuit-là.

Conchoabar avait à sa portée une verge d'argent sommée de trois
 pommes d'or, et dont il frappait le poteau de bronze de son lit
 pour semondre la foule. LOEG



"La Geste de la Branche Rouge" par Chauviré, p.II6: Conchoabar à
 son fils Fiacha: "Prends mes armes, Etincelant mon bouclier,
 Victorieuse ma lance et Grise-Bleue mon épée".
 - p.II7: le bouclier de Conchoabar rugissait dans le péril de
 l'homme qu'il couvrait. - p.228: d°.

Rev. Celt., XLIII, 1926p p. 283: LODUN, grand-père maternel de
 Conchoabar.

CONALL CERNACH.

| | | |
|-----------|---|----------|
| | | UTHECHAR |
| | | : |
| | | : |
| AMARGINN | | CELTHAR |
| le: poète | | : |
| : | | : |
| CONALL | + | Niámh |
| "Cernach" | | |

Roger Vaillant - Catarnos

ELATHA (savoir)

DAGDA

| | | | | | | | |
|-------|--------|--------|-----------|----------------|----------|---------|----------|
| : | | | | : | | | |
| : | | | | : | | | |
| BRESS | + | Brigit | OENGUS OG | BODD DERG | CEARMAD | MIDIR | + Fionn |
| : | | | | : | Milbheol | | : chaem |
| ----- | | | ----- | ----- | ----- | ----- | ----- |
| BRIAN | TUCHAR | UAR | AEBH | FERGUS DAIRENN | EATHUR | TEATHUR | CEATHUR: |
| | | | | FERDOMAN | mac | mac | mac |
| | | | | | Cuill | Ceacht | Greine |
| | | | | | | | DONN |

ECNE (sagesse)

ERGNA (savoir)

RO-CHOND (Grand Sens)

RO-FHISS (Grande Science)

IMRADUD (Réflexion)

OSMUNTA (Grande Education)

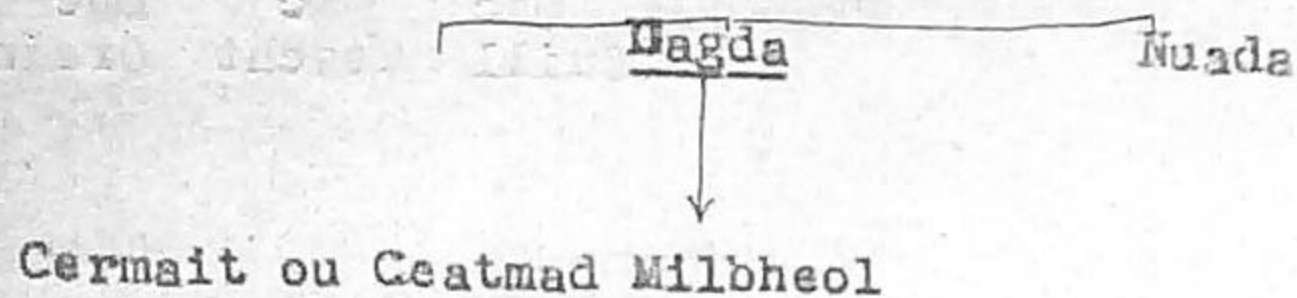
DAN (Art)

FILE (Poète)

Roger Vaillant - Catarnos

1. Son vrai nom est Eochaid Ollathir (=Ivocatus Olloathir)
autres surnoms : Cara et Ruadh Rofhessa

Généalogie :



(Eathur mac Cuill (Kolwez) voir s.v. Mac
(Teathur mac Ceacht (arar) c.f; J.H.Q. 1^{er} Cuill
(Ceathur mac Greine (heol) les 3 Fothad

kv. BRÉNOS et ses 2 frères LUGVADIS-Lugaid

2. Père de Diancecht : voir fi. DIANCECHT
Père de Brigit id. BRIGANTIA

3. Sa femme à 3 noms : Mensonge
Tromperie
Honte

1. Vt-irl. Dana

Danann, -nd / Ana

gen
Danu

Donann, -nd / Anu

gen

Anann, glosé par
imbith (abondance)

2. Rhys = same origin as engl. dwindle, north-eng. dwyne ("to fall into a swoon", a-s dwinnan "tabescere", ssk. dhvan "to be hidden, to be extinguished, to go out", dhvanta "hidden, dark" ? θ < v < τ < σ "dead")

: gallois Dôn ;

: = Brigit :
: s.v. BRIGANTIA :

cf. kmb. dyn (homo, not uir) <
dunio = iw. duine | = donios (w.
{ < dunio }
{ cf. dyneddon }
Stokes) "mortel"

< √ awan or dvan

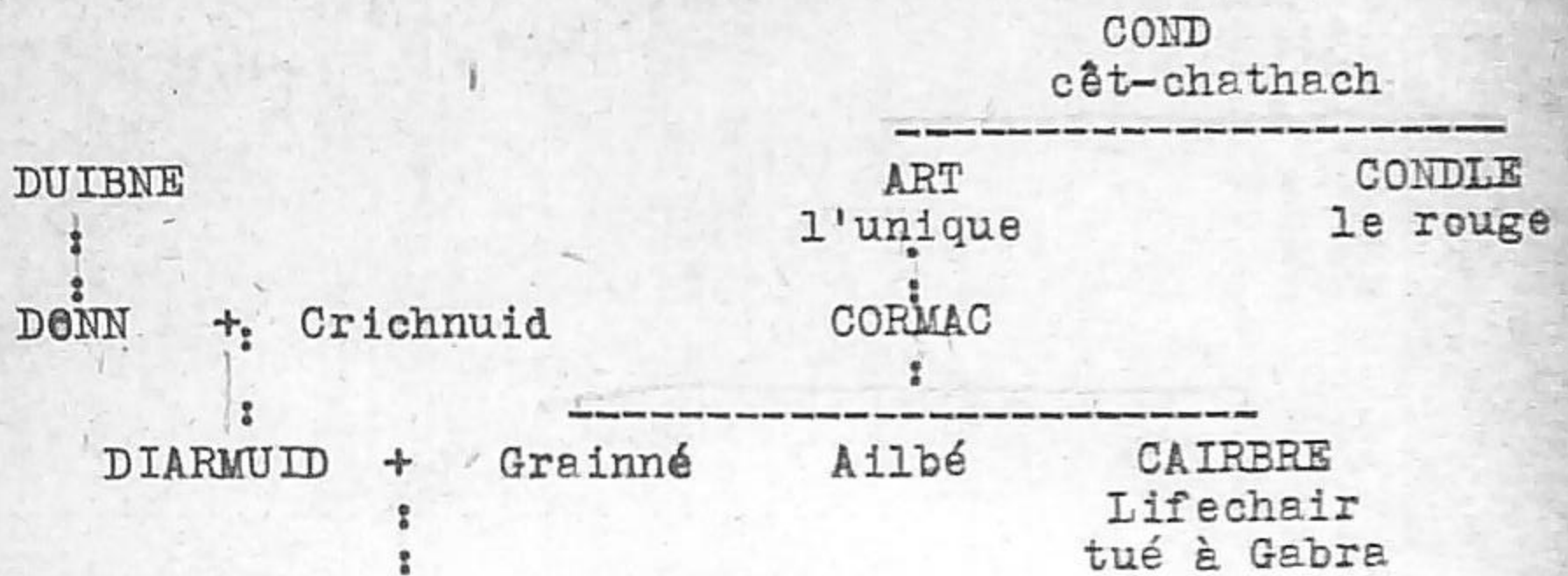
3. Elle est la "déesse par excellence" (Rhys) la dea
La mère des "Tuatha Dé Danann" (Tribus du Dieu (issu) de Dana)
Tuatha Déa | la tribu de la déesse
" Déi)

Fir Déa les Hommes

Rhys (Celt. Heath. /91-2) en fait la parèdre de Kernn os (autel de Sainte)

"Nos Vierges noires" de E. Saillens, p.247: Dana, fêtée le 1^o février en Ecosse et à Man.

DIARMUID.

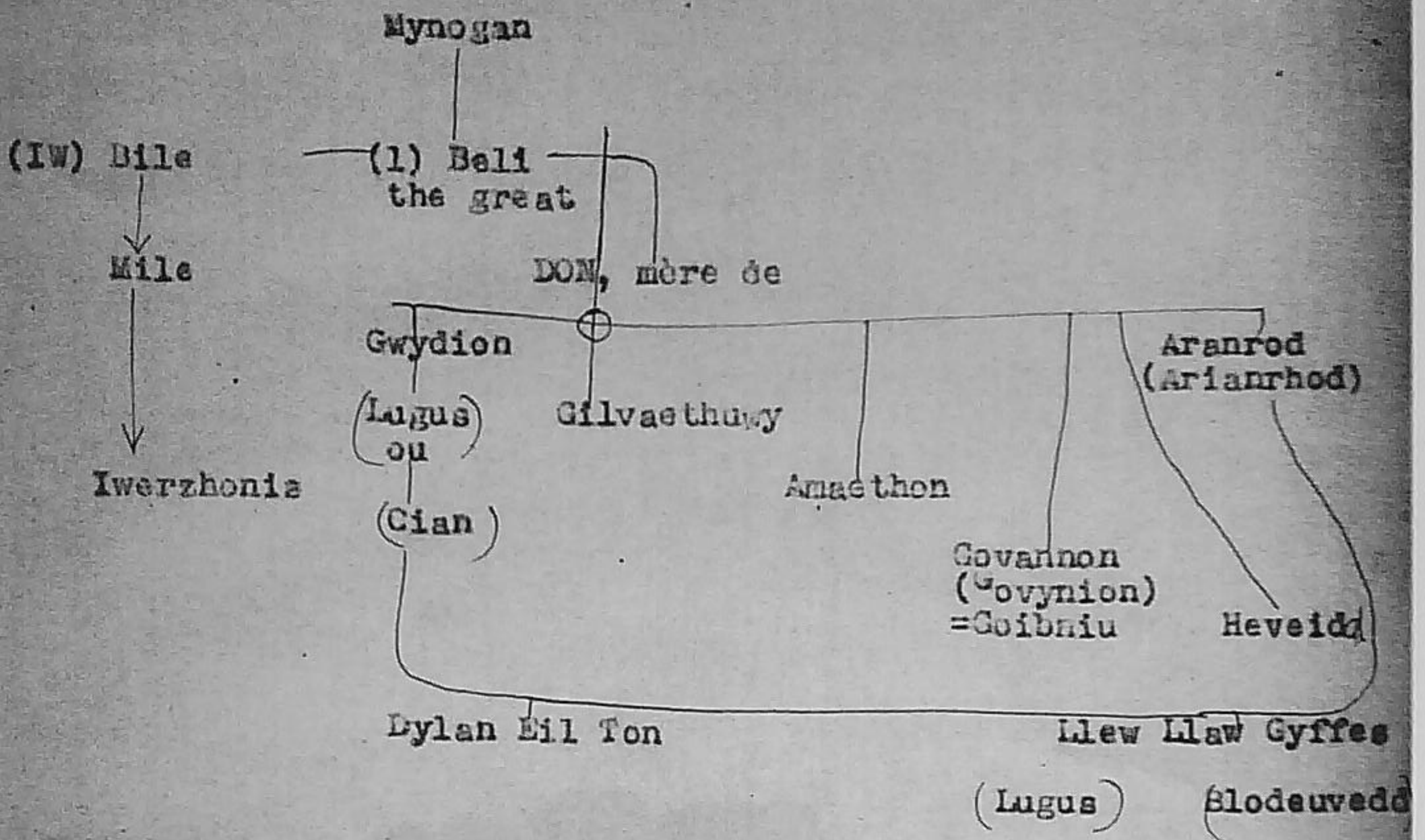


DONNCHAD IORAIDH OLLANN CONNLA
tués tous les quatre à Gabra (+283)

Armes de Diarmuid petit-fils de Duibné:
la "Grande Ardente" (), épée de Manannann.
le "Javelot Rouge"

Son chien: Mac an Chuill (fils du coudrier)

Il est originaire de Corcaguiney, et Iveragh, en Kerry (Munster).



1. bec. Aranrod is called Beli's daughter; cf. Myvyrian vol I p.1-

Vx.Celt. "vergustus" ; vx.Bret. Gourgost

"la Geste de la Branche-Rouge" de Roger Chauviré.

p.131 : et cependant Fergus sortit de la tombe où il gisait caché depuis vingt-cinq vingtaines d'années, et il était beau et en riche arroi comme aux jours anciens. Ses cheveux étaient noirs; sa tunique à capuche entre-tissée de fils d'or rouge, son manteau autour de lui vert comme l'herbe; et il tenait une épée aux gardes d'or, et il portait des souliers ronds tout ornés de bronze.

-p.156: l'épée de Fergus:" c'était ce Calad-Colg, que Lété avait une fois reçu d'une fée et donné à Fergus, ce glaive courbe, brillant comme la flamme d'une cire, et qui tintait plus clair que la voix d'or des cornemuses quand on les sonne le soir dans une maison royale".

- p.146: car ayant été sept ans roi dans Emain-Macha, il avait, après le meurtre des fils d'Usnech, vécu dix ans exilé en Connacht, où il n'était aide, réconfort et largesse qu'il n'eût reçus.

- p.166: Fergus n'avait rien vu, parce que sa coutume était telle que s'ensuit: du premier jour qu'il prit les armes, pour rien au monde il ne regarda jamais plus en arrière, qu'il fut assis ou debout, en voyage ou en marche, qu'il eut bataille, assaut ou combat, de crainte que personne pût dire que c'était frayeur s'il regardait en arrière.

= p.242 - Niámh-fille-de-Gelthair

ROECH = grand cheval

:

:

FERGUS = force virile, époux de Flidais (divinité des bois)

:

BUINNE

ILLANN

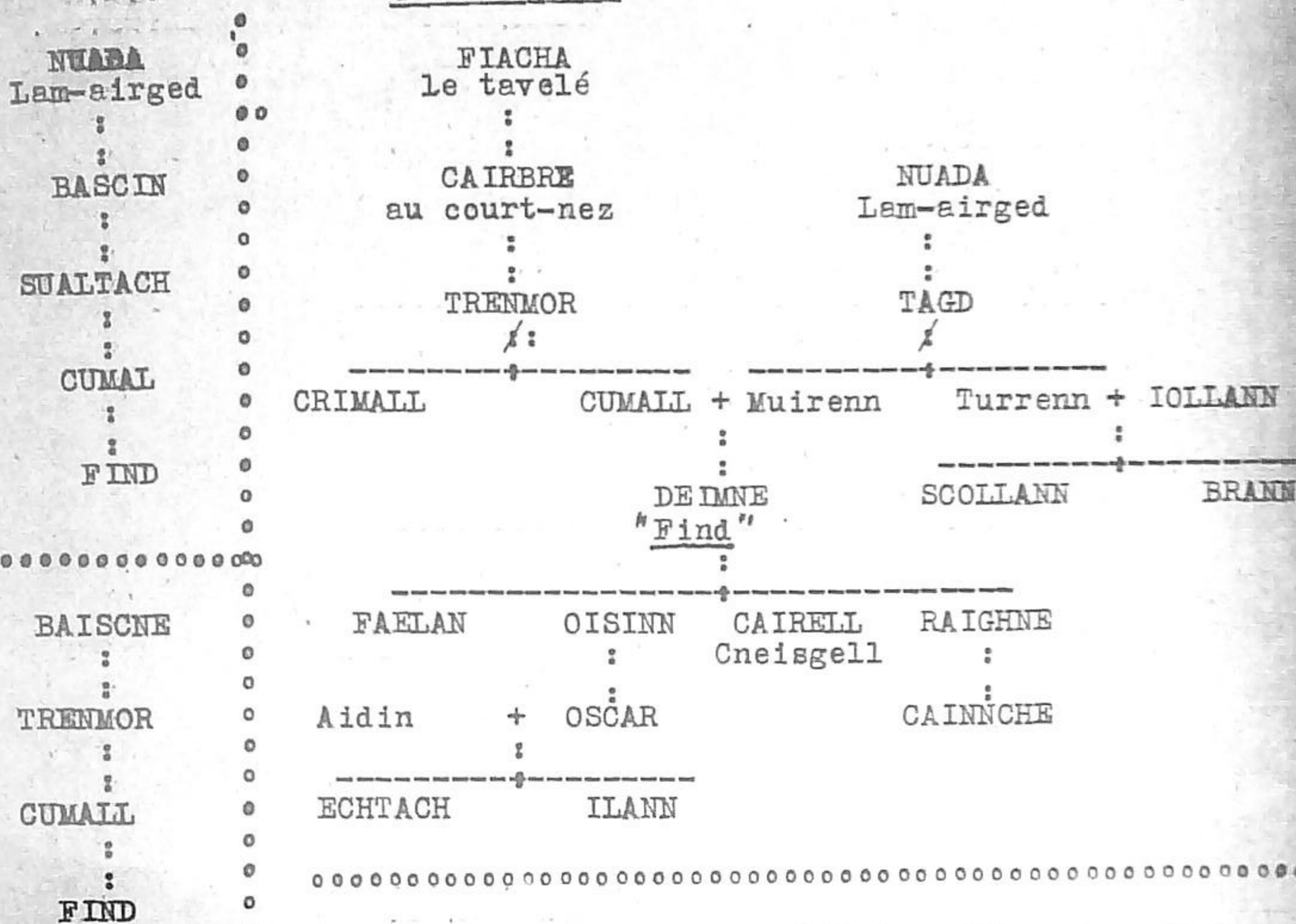
sans-Pitié

le Beau.

tué par Conall Cernach

FIND.

Généalogies.



..... Middlethan (=large pour l'hydromel), corne de Find
 Mac an Loûn épée de Find

A la bataille de Gnuca, (+ 174 ?) entre le clan Bascinn et le clan Môrna, Lugaid éborgne Aedh "Goll" mac Môrna et est tué; Cumail mac Trenmor est blessé par Liath, et tué par Goll mac Môrna. Crimall mac Trenmor se cache avec quelques Fiana en Connacht.

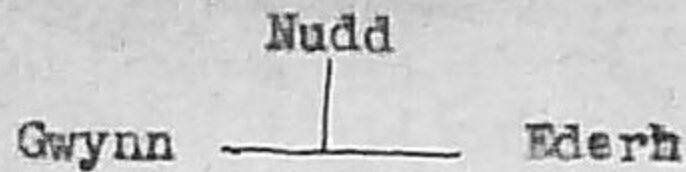
Jeune homme, Find mac Cumail tue Liath et lui reprend le "Sac aux Trésors" que celui-ci avait dérobé à son père.

Find est tué à la Crête de Bré par Aichlech fils de Duibrenn fils d'Uirgenn. (du clan Luaigni de Tara).

l'étendard au Soleil-Levant (C.O.,p.239)

Find a dix ans lorsqu'il tue Aillen mac Midhna qui incendiait Tara tous les ans (= +183 ?)

1. Généalogie



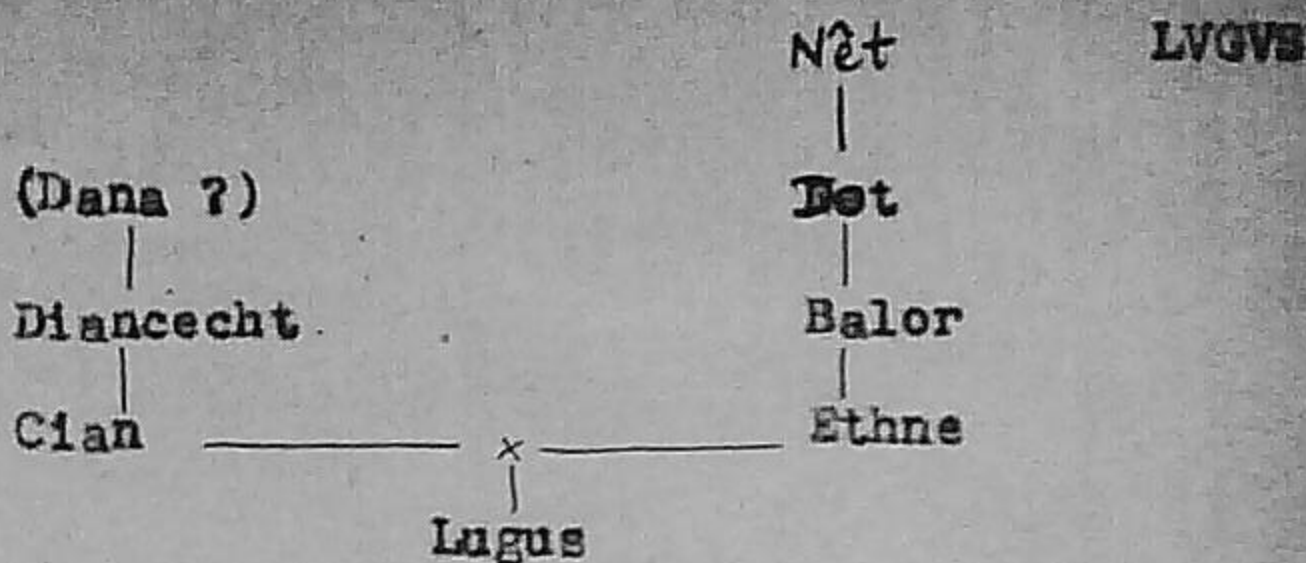
(voir fi. NODON)

2. Le gwennved, gwynnfa (* uindomagos) est peut-être bien le domaine de Gwynn (LOTH). La chouette est son oiseau. Les habits de ses gens sont rouges (chaleur brûlante) et bleus (froid).

3. A été envoyé par les prêtres chrétiens en enfer : "que le diable Gwynn ab Nudd m'emporte ." (Dafydd ab Gw.) Voir légende de l'évêque Collen, LOTH, Mab. 1/314.
id. ibid. "Gwynn fils de Nudd. [sans qui on ne peut chasser le T. Troit] en qui Dieu a mis la force des démons d'Announ pour les empêcher de détruire les gens de ce monde : il est trop indispensable pour qu'on le laisse partir."

généalogie

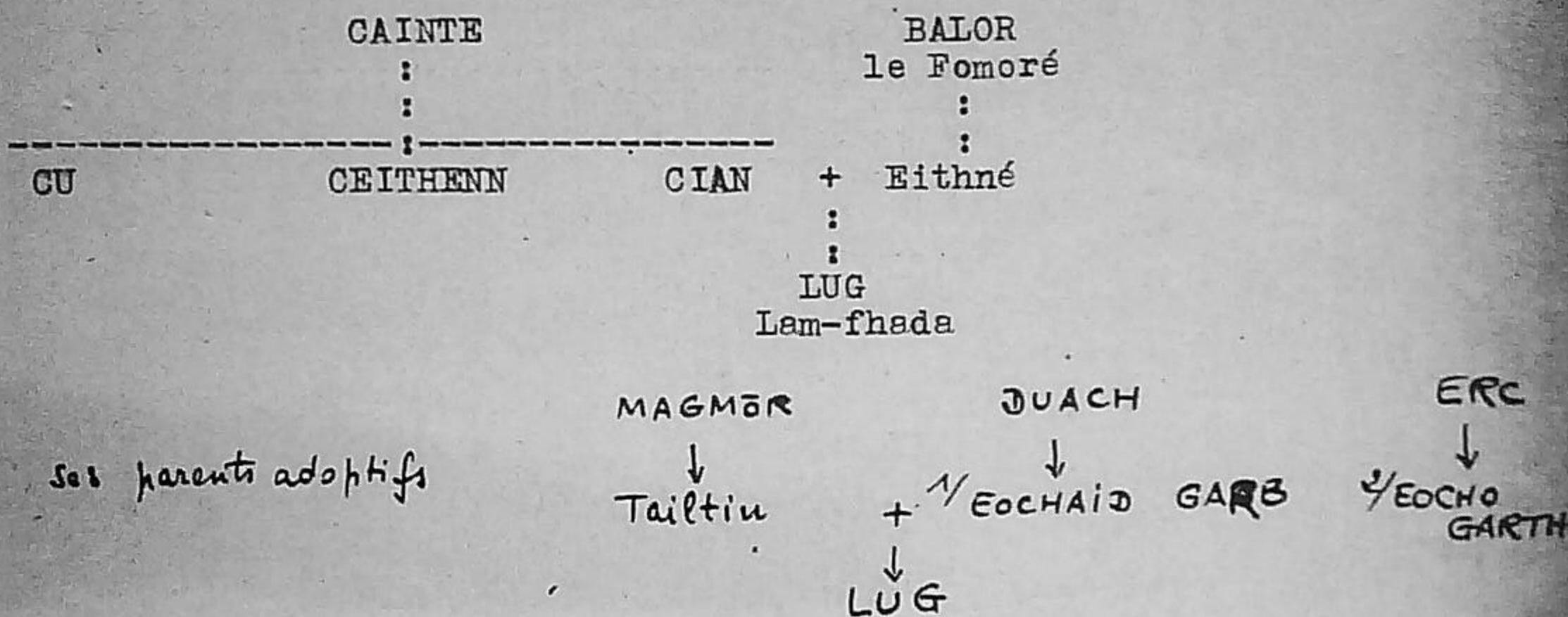
1.



2. Lug = Levelys cf. fi. BELI

3. Lugus = Llew cf. fi. Dôn

"La Mort des Enfants de Tuireann"



ses parents adoptifs

MEDB.

MAGACH
roi de Connacht

FIND

ROSS + Mata
le Rouge : (de Murase)

EOCHAID Feidlech
roi de Tara, mort - 131.

FIND
roi de
Leinster

CAIRPRE
"Nia-fer"
roi de Tara
tué à Ros-na-Righ
par Cúchulainn

AILILL + Medb
: tuée par
: Forbuide
: reine de
: Connacht

Berbra Ethna Ella
femme
de Con-
chobar.

Clothra Mugann
femmes de Con-
chobar.

ERC, roi
de Leinster, tué par
Conall Cernach.

ORLAM
tue par
Cúchulainn

Findabair
morte au
cours de
la Razzia.

les Sept
MAINE

* MEDVA = 140

OENGUS Turloch

ENNA
le rapide

BEOTHA CHT
BIVOTACOS

Viva -
vivant

BLATHA CHT

RIGEN

ROGEN
le rouge

FIND GUIN

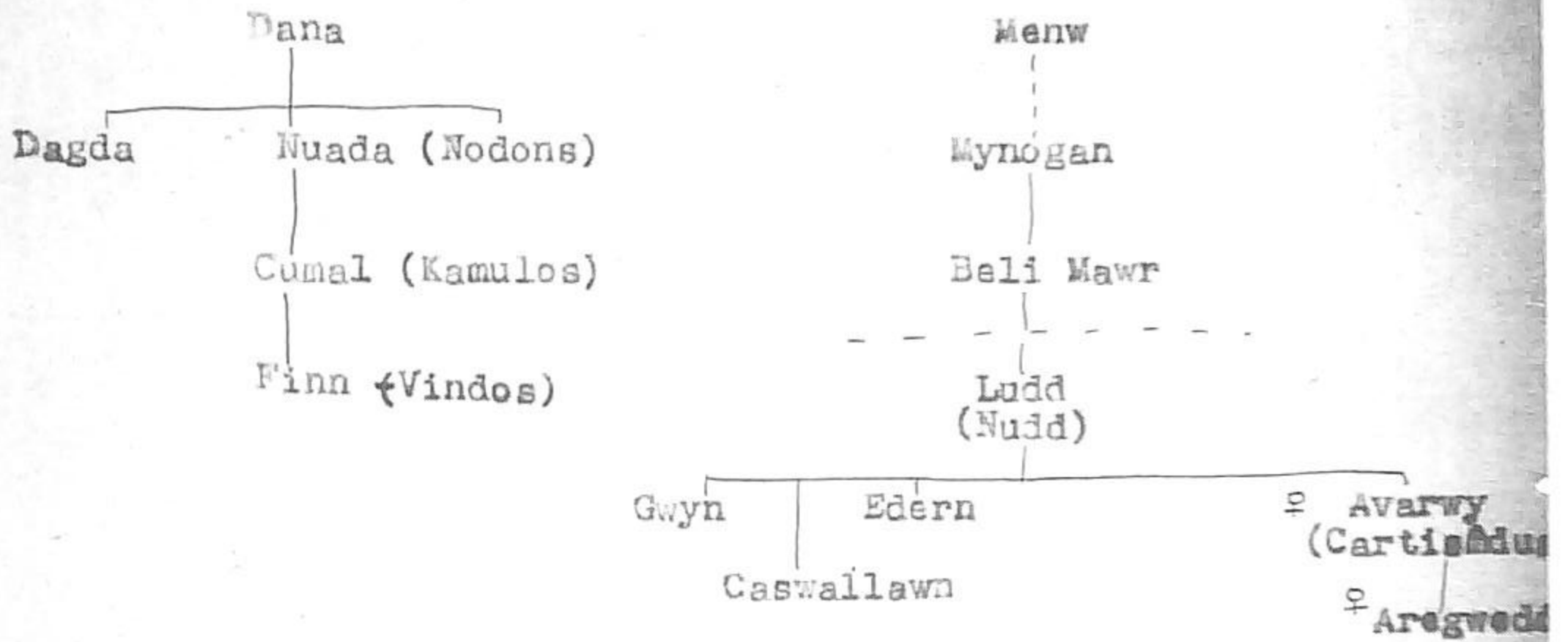
FIND EN

FIND OMAN

FIND

EOCHAID Feidlech

généalogie Nuada



Rev. Celt., XLIX, 1932:
 "Nuada à la main d'Argent" par Alexandre Haggerty Krapke
 pp. 91-95.

Le Cycle mythologique Irlandais (1884), p. 306

"Ogmé ou Ogma, l'Ogmios de Lucien, est le héros qui à la bataille de M.T., s'était emparé de l'épée du roi Fomoré Tethra. Il est surnommé grían-ainech "...". On lui attribuait l'invention de l'écriture ogamique (2) (note : Traité de l'écriture ogamique conservé par le Liv. de Ballymote, ms. du 14es. : O'Donovan, A grammar of the Irish Lang, p. XXVIII) qui a servi aux inscriptions funéraires de l'époque païenne, et dont ni les moines irlandais du IXe s. ni les cribes des temps postérieurs, n'avaient perdu la tradition. On le croyait frère du Dagdé (3) (note : L; de Leinster p. 9&10). On prétendait savoir où était le síd ou palais souterrain que Dagdé avait assigné à Ogmé après la conquête de l'Irlande par les fils de Milé (4) (note : "Ogma is-síd Airceltraí". L. de Leinster, p. 245)

p. 307

"A partir du XIe s. Ogmé cessant d'être considéré comme un dieu prit place parmi les guerriers qui auraient été tués à la 2e bataille de M.T. On raconta qu'il avait été enterré à Brug na Boinné localité située à une distance considérable de M.T."

p. 189

"Ogmé en Irlande est le champion divin, le type par excellence de l'homme qui fait de la guerre sa profession. Nous savons par Lucien qu'il était honoré en Gaule et que les Celtes l'appelaient Ogmios. Au 2e s., époque où écrivait Lucien, on lui avait élevé des statues, qui lui donnent les insignes de l'Héraclès grec : la peau de lion, la massue, le carquois et l'arc; (mais...) elles faisaient du dieu gaulois un vieillard et lui attribuaient le don de l'éloquence, figuré par des chaînes qui, partant du bout de sa langue, traînaient à sa suite des auditeurs ravis (1) (note p.190 Lucien, Héraclès, édition Didot, p. 598/9)

(Des sculpteurs trad. gaulois) auraient mis entre les mains d'Ogmios le gessum ou lance celtique et l'épée de Tethra (2) (note : l'arc n'est pas arme celtique, peau de lion invraisemblable, serait plutôt sanglier).

OGMA

:

:

TUIRE

:

BRIAN IUCARBA IUCHAIR

RIGANTONA

Rhannon

Llyr Lledieith

→
Brân

Manawyddan

Rhannon x Pwyll, pendeig Dyved

—
Pryderi

Géographie sacrée

C'est grâce aux gaulois des Côtes Occidentales, qui commerçaient avec les ports irlandais, que Ptolémée, vers le milieu du II^{ème} siècle de notre ère, put écrire une description détaillée des Côtes de l'Irlande. Non seulement des ports, cités et fleuves orientaux qui regardent la Grande Bretagne, mais aussi des côtes occidentales et méridionales.

Au VII^{ème} siècle de notre ère il y avait deux routes pour se rendre de Gaule en Irlande : L'une consistait à s'embarquer dans un port de la Gaule occidentale, Bordeaux, Nantes, ou tel autre de la même région, et de là gagner un port de l'Irlande méridionale, sans traverser la Grande Bretagne, L'autre passait par Boulogne sur Mer - ICTIOS -, d'où l'on rejoignait la Grande Bretagne, puis l'Irlande.

En 98, Tacite Agricola 24, dit que « l'intérieur de l'Irlande est peu connu, mais que grâce au commerce et aux négociants on en connaît mieux les abords et les ports » – (Livre II).

En 150, Ptolémée dessine une carte du monde connu. Le chiffre mesurant la longitude est très exagéré, et les pays représentés subissent des déformations anormales dans la direction est-ouest. Ces cartes demeurent cependant d'un intérêt primordial, en ce qu'elles nous donnent une situation relativement correcte des aspects géographiques du continent et une foule de noms anciens, révélateurs de l'influence celtique sur la physionomie de l'Europe occidentale qui, sans l'oeuvre de Ptolémée, ne nous seraient jamais parvenus.

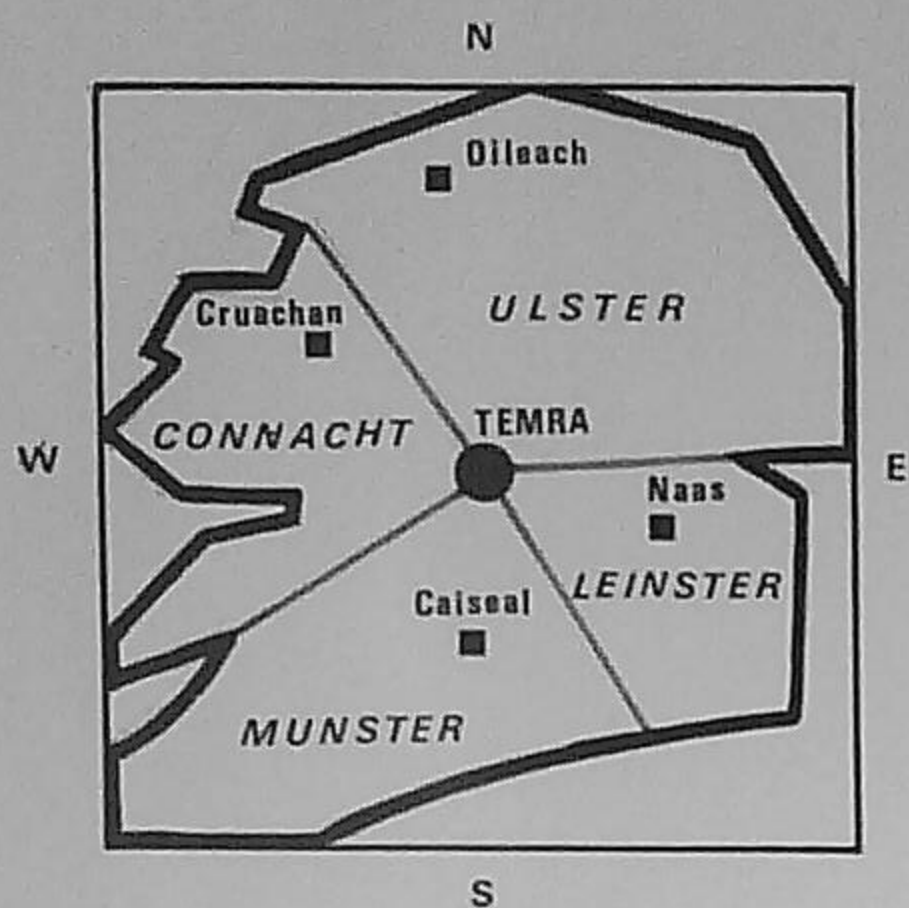
Géographie sacrée :

Les irlandais ont pu se représenter graphiquement leur île comme un carré, partagé par deux diagonales délimitant quatre orientes, localisant les quatre grandes tribus d'Irlande, qui deviendront les provinces actuelles : Ulster, Connacht, Munster, Leinster.

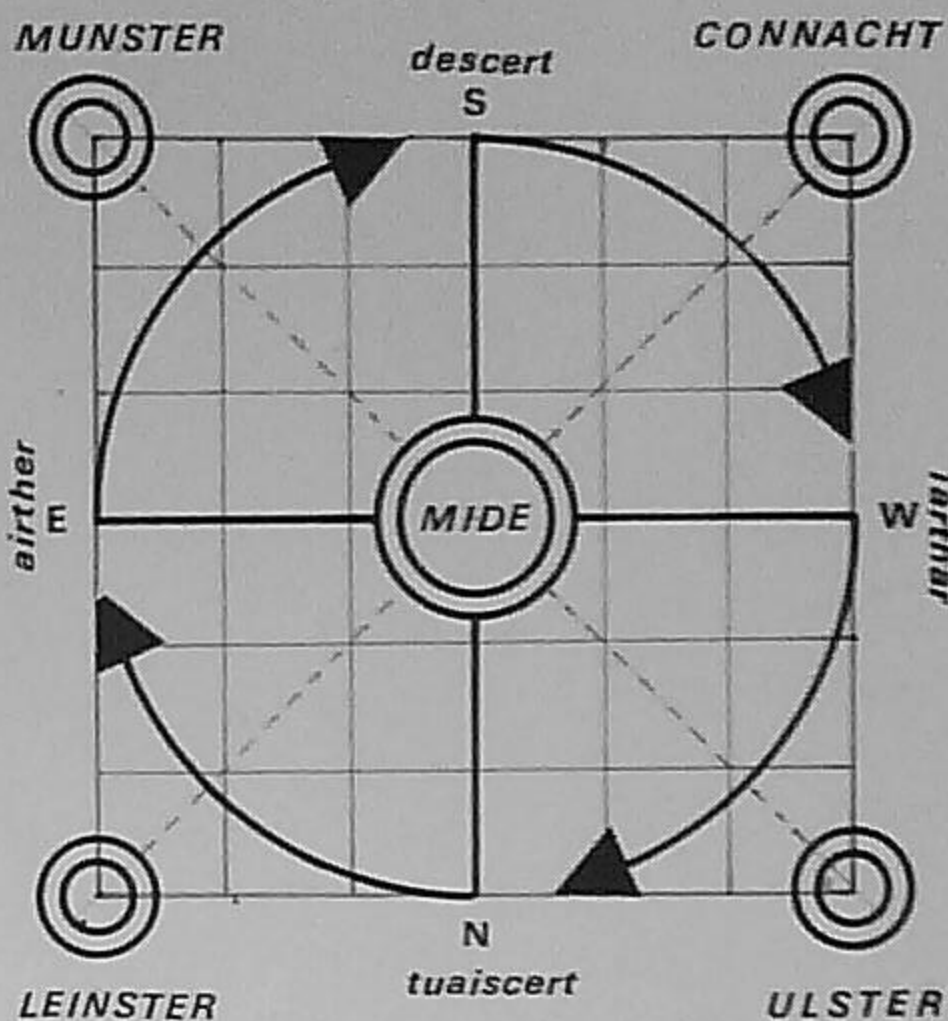
Ptolémée, II^{ème} siècle avant notre ère, divisait le périmètre de l'Irlande en quatre côtés, bornés chacun par quatre promontoires, qu'il nommera : au nord « BOREION », au sud « NOTION », « IERON » (sacré), « ROBOGDION » qui sont les quatre bornes angulaires.

Telle semble avoir été la conception de ce carré traditionnellement lié à l'image de la Terre. Il donnait lui-même naissance à un cinquième territoire, prélevé sur les points de rencontre des deux diagonales, qui était réputé être le centre de l'Irlande, laquelle représentait dans sa globalité l'image symbolique de la Terre. Les Irlandais situaient le centre sur la colline de Uisnech, *OSTINACOS (l'angle), entre Mullingan et Athlone (cté. de Westmeath). Cette colline est un roc naturel de forme pentagonale, LIA CLOICH COIC-DRUIMNEAEN (à cinq dos). Giraldus Cambrenis, dans sa topographie d'Irlande, parle de ce roc comme étant l'ombilic d'Irlande, son centre étant symboliquement le milieu des terres immergées.

Dans l'histoire de la fondation du manoir de Tara, Trefuilngid demande :



Géographie symbolique de l'Irlande et ses lignes de partage.



Le damier selon l'orientation des Celtes.

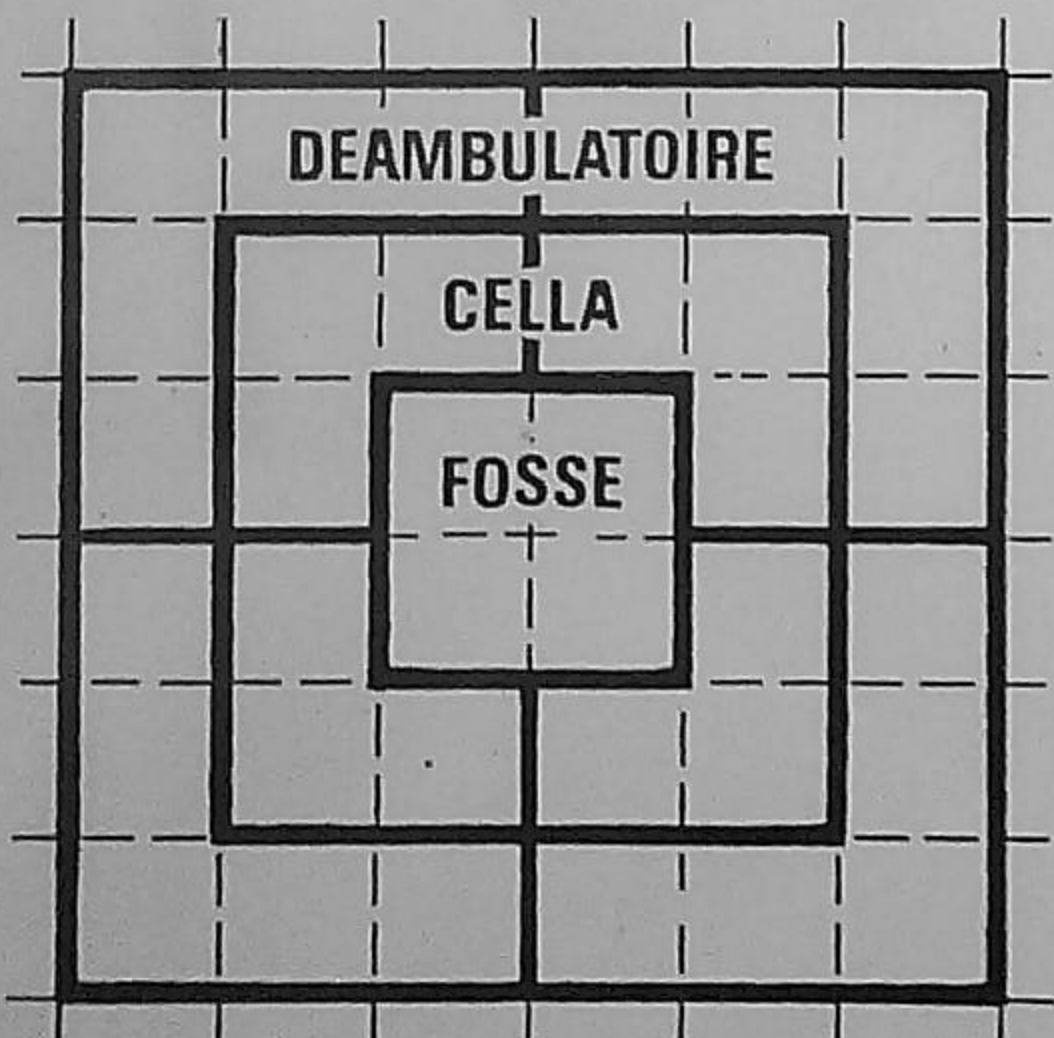


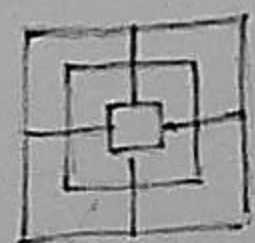
Diagramme de la mérelle juxtaposé au plan carré du temple celtique.



Montesquieu



le Dévoe, (Ardèche)



« O Fintan, et l'Irlande comment est-elle partagée ?

Facile à dire dit Fintan, Connaissance dans l'Ouest, Bataille dans le Nord, Prospérité à l'Est, Musique au Sud, Royauté dans le Centre ».

Il paraît avoir été dans les habitudes des Celtes de se réunir annuellement dans de pareils Centres. En Gaule, ce territoire symbolique semble avoir été les confins du pays des Carnutes, qu'accompagnaient de petits centres annexes « médiolani ».

Cette conception de la géographie sacrée semble avoir perduré chez les Irlandais jusqu'à Giraud de Cambrie. Elle répondait plus à une réflexion philosophique, héritée de la symbolique druidique, qu'à une véritable connaissance de la forme exacte de l'Irlande.

Pour les Celtes, le monde visible : le Ciel et la Terre étaient ressentis comme solidaires. Et la préoccupation de la classe sacerdotale était la connaissance des lois et formes visibles, comme celles, plus mystérieuses encore, qui les régissaient de l'intérieur.

La géographie de l'Irlande et la plupart des accidents remarquables de sa topographie sont intimement liés à l'histoire mythique de cette île. L'Irlande a eu cette volonté et cette chance fabuleuse de voir inscrite son histoire à travers nombre de ses paysages. Les principaux personnages divins et leur histoire des temps païens perdureront dans la mémoire populaire particulièrement fidèle et conservatrice, jusqu'à la déferlante propagation de la foi chrétienne et des influences anglo-normandes qui n'auront de cesse de leur imposer un autre mode de pensée et d'éradiquer, dans la mesure du possible, l'amour de leurs dieux et de leur culture première.

HILL of UISNEACH

C'est sur cette colline haute de près de 200 mètres, d'où l'on peut paraître voir 20 des 32 comtés de l'Irlande tant la vue est étendue, que le grand roi TUATHAL - TECHTMHAR - vainqueur de Fir Bolg construisit son château au 1er ou 2ème siècle de notre ère. (TECTOMAROS « grand voyageur » ou « grande allure »).

A l'époque païenne, cette colline était l'égale de Tara ; sur sa face sud-ouest un énorme rocher, le AILL NA MIREANN (pierre des divisions), marquait le point où les frontières des quatre provinces créées par les Fir Bolgs se rencontraient. TUATHAL en créa une cinquième autour de ce point central, le MEATH (milieu).

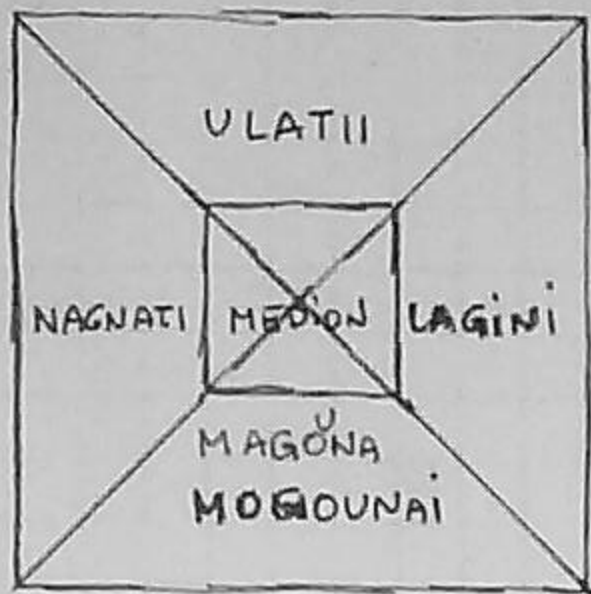
L'Irlande reproduit un graphisme conceptuel plus ancien encore. C'est celui d'une île, (où Terre) mythique du prototype de toutes les divisions géographiques de la terre d'Irlande, où régnaient avant de mettre pied sur cette terre les quatre Maîtres des Thuatha dé Danann, dont les noms relèvent des quatre éléments :

- de FINDIAS vient l'épée = « air, atmosphère »
- de GORIAS vient la lance = « feu »
- de FALIAS vient la pierre de Fal = « Terre »
- de MURIAS vient le chaudron = « eau »

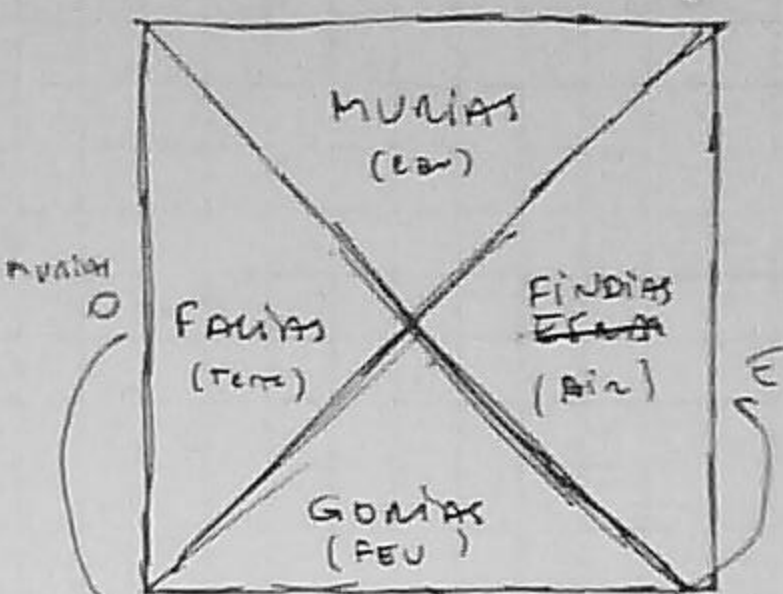
L'Armorique de l'indépendance semble avoir été, elle aussi, divisée en quatre parties. - cf. Le Bétyle de Kermaria, avec le signe de la Swastika et les dessins géométriques. Quatre grands peuples : VENETES, NAMNETES, UXISMII, CORIOSUELITES et les REDONES .
Puis les évêchés = 5

L'IRLANDE MYTHICO-POLITIQUE.

GEOGRAPHIE

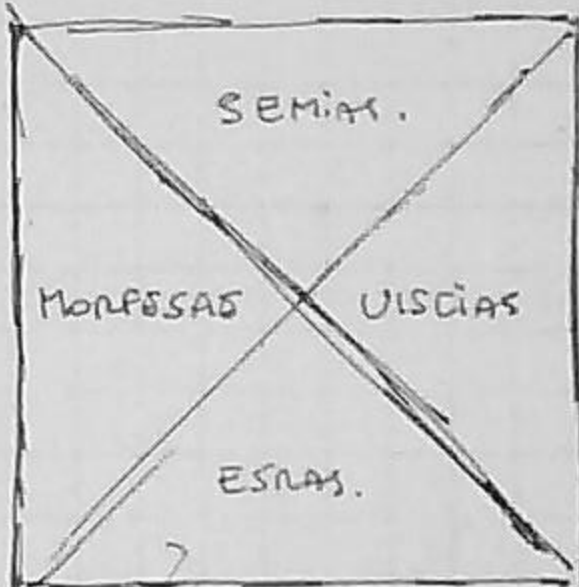
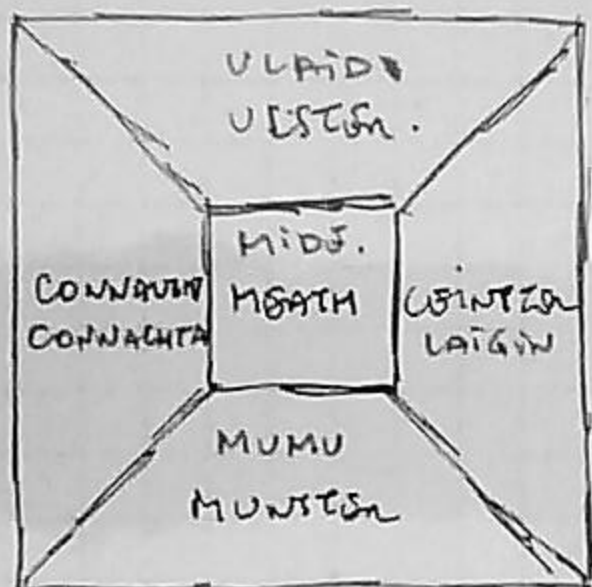


Carte d'Irlande des cinq royaumes
politiques.
MAGUNA

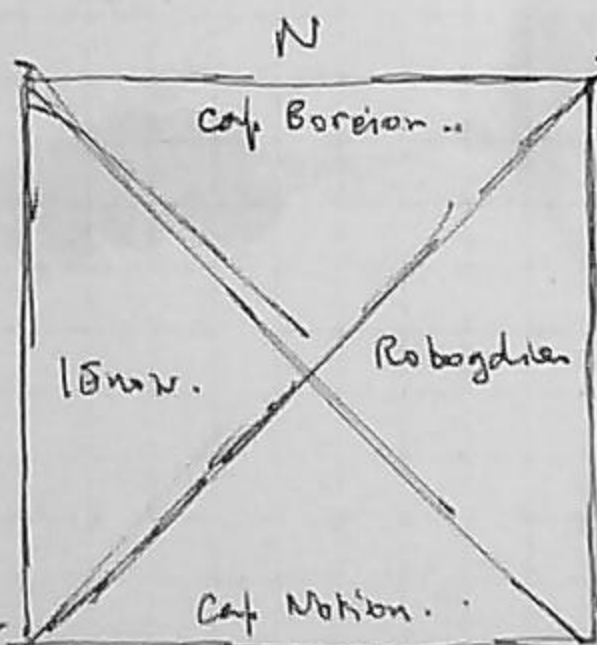


Les 4 villes de T.T.P.

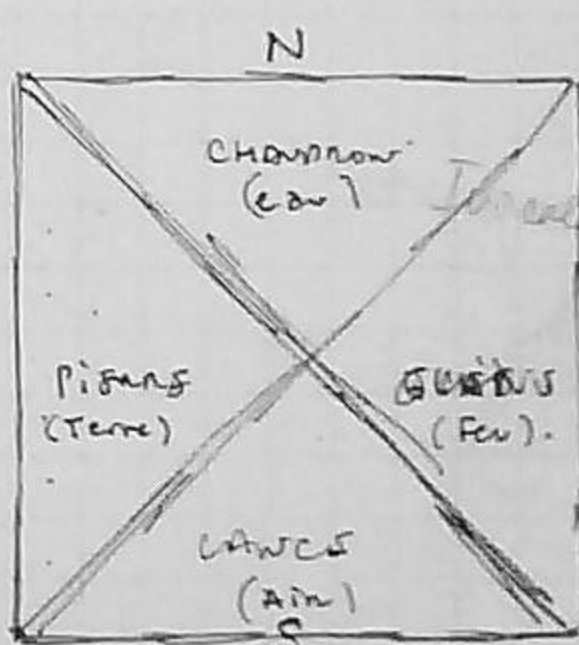
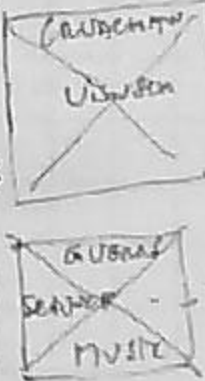
Schema primitif.



Les 4 nations de T.T.D



L'Irlande schematique de
Ptolomee.



Les 4 talismans de T.T.D.
et les 4 elements

.../...

Mérelles :

A Suèvres, en Loir et Cher, a été découvert un symbole gravé sur une pierre vers 1800. Cette pierre a été étudiée par M.E.C. Florance, Président de la Sté d'Histoire Naturelle et d'Anthropologie du Loir et Cher.

Ce même signe se rencontre sur un cachet d'occultiste gallo-romain, trouvé vers 1870 ... Villefranche-sur-mer (Loir et Cher). E.C. Florance émit l'idée qu'il représentait une triple enceinte sacrée.

Ce même symbole est gravé sur une grosse pierre de soubassement d'un contrefort de l'église de Sainte Gemme (Loir et Cher). Cette pierre paraît, d'ailleurs, avoir une provenance antérieure à la construction de l'église.

Platon, parlant de la métropole des Atlantes, décrit le palais de Poseidon comme édifié au centre de trois enceintes concentriques reliées entre elles par des canaux qui forment une figure analogue à celle du pendentif gallo-romain de Le Dévoc (Ardèche) – (cf. René Guénon. Cf. Manuel de Déchelette).

Jeu du moulin : irl. CAISLEAN CAM "château tortueux".

Bray (Wielow) découvert en 187.

Déjà représenté sur une pierre tombale de l'âge du Bronze, mise à jour dans le Comté de Wicklow, en Irlande, le damier du jeu du Moulin a traversé l'histoire sans prendre une ride. Le jeu du Moulin est en fait une "marelle" simple.

11 JEU DU MOULIN

Bray (Wicklow) découvert en 1877

Déjà représenté sur une pierre tombale de l'âge de Bronze, mise à jour dans le Comté de Wicklow, en Irlande, le damier du jeu du Moulin a traversé l'histoire sans prendre une ride. A nous d'y jouer. Et tout d'abord, dans la forme qui a jusqu'ici prévalu en Europe.

MATERIEL : 9 pièces par joueur (coquillages ou cailloux).

JOUEURS : 2.

BUT DU JEU : éliminer une à une les pièces de l'adversaire en créant des alignements de trois pièces, appelées « moulin ». La règle de capture est identique à celle du Wali, mais le terrain de jeu est différent. Dessinez dans le sable trois carrés concentriques, reliés par des lignes perpendiculaires à leurs côtés (voir figure). Les joueurs commencent par poser, tour à tour, chacune de leurs 9 pièces sur les angles et les intersections libres. Ensuite, chaque joueur déplace une de ses pièces, le long d'une ligne, vers une intersection vacante ou un coin. Il effectue ces déplacements dans le but de réaliser un alignement de trois pièces sur des intersections contiguës. On dit qu'il fait un « moulin ». Cette position lui donne le droit de sortir définitivement du jeu une pièce adverse de son choix. Lors des coups suivants, le même joueur tentera « d'ouvrir » son moulin, en déplaçant une des pièces qui le constitue, puis de la faire revenir à sa position initiale. Obtenant ainsi un nouveau gain. A moins bien sûr, qu'entre-temps, l'autre joueur lui détruise son moulin. Le jeu se termine quand l'un des joueurs n'a plus que deux pièces.

Le jeu du Moulin est en fait une « Marelle » simple. Une fois bien entraîné, vous pourrez bien sûr, avec les mêmes règles, jouer sur des terrains plus évolués avec un plus grand nombre de pièces. Essayez d'abord celui-ci, très classique.

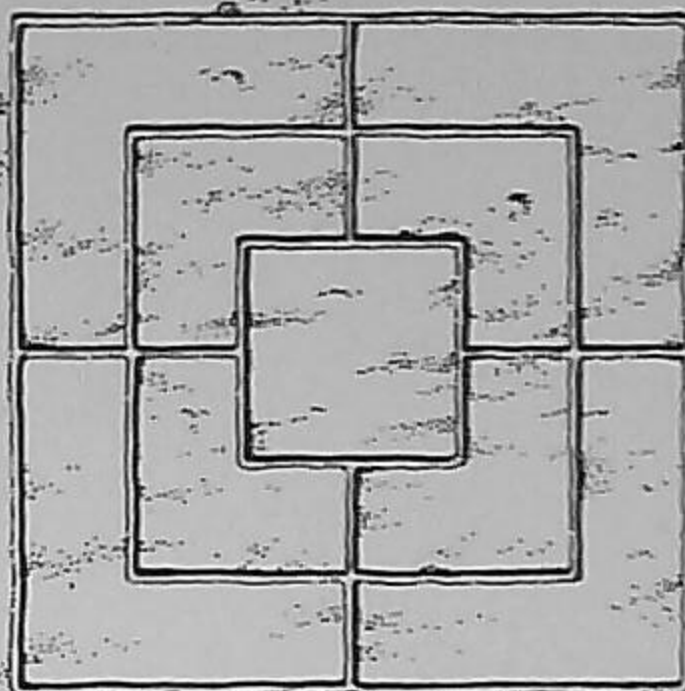


Schéma du damier du « jeu du Moulin ». 24 angles et intersections. 9 pions par joueur.

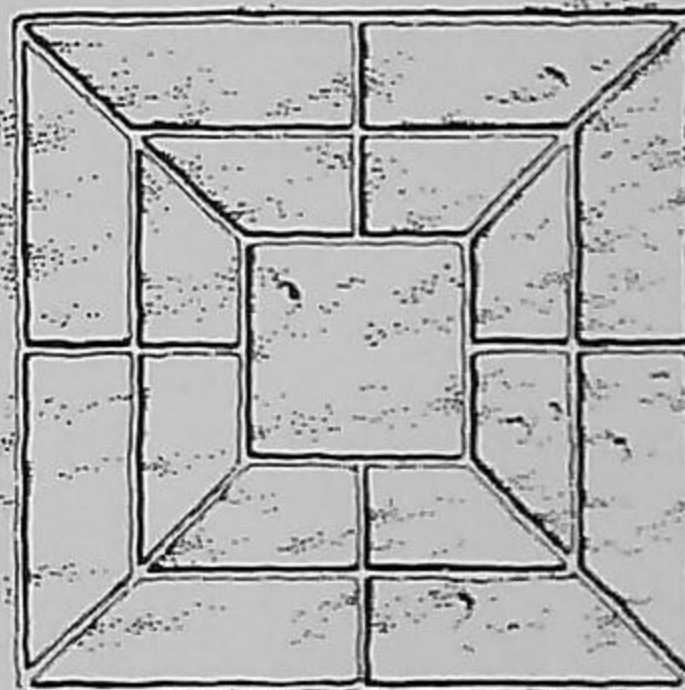
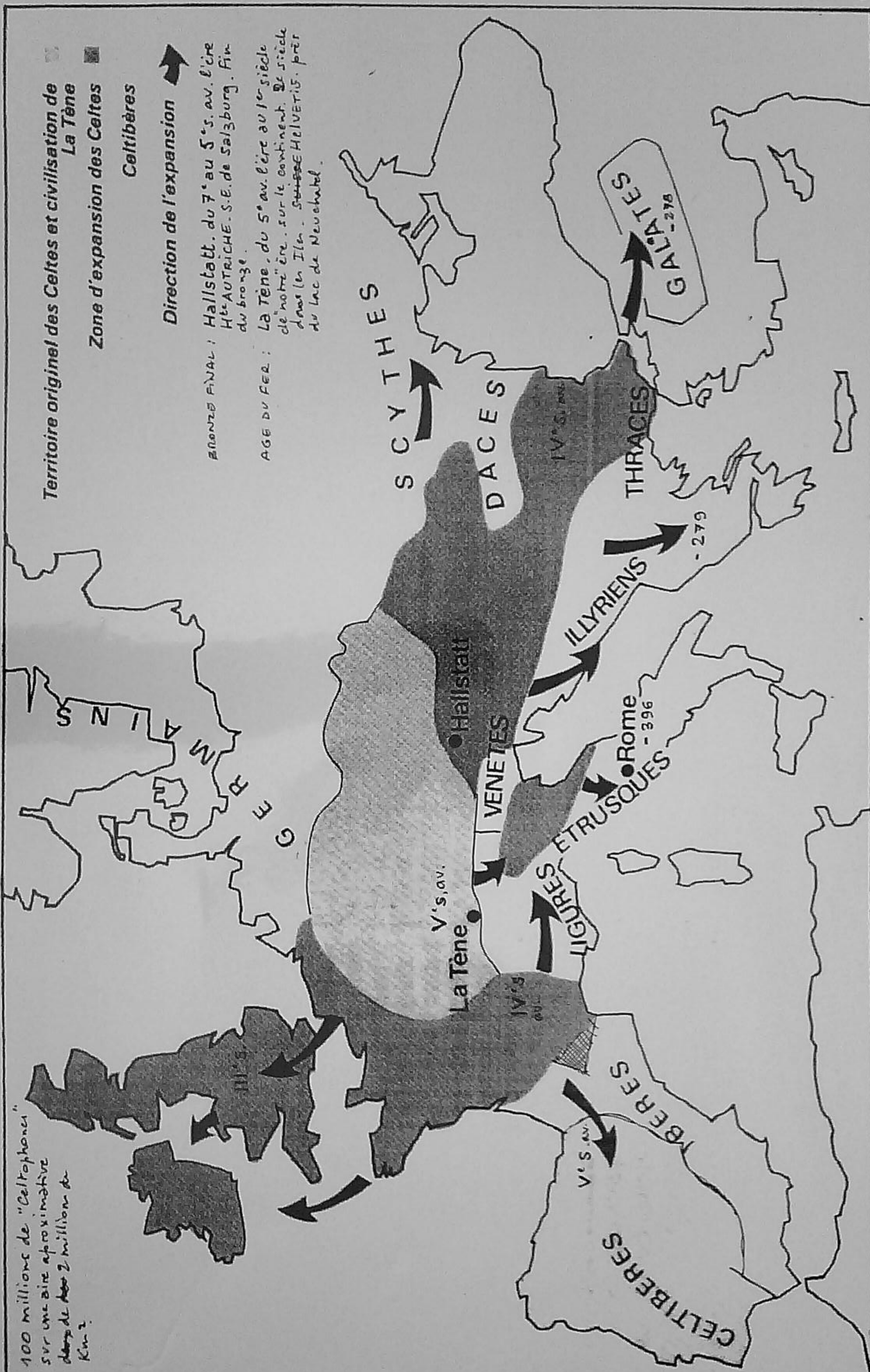


Schéma d'une Marelle plus récente (XIV^e siècle !). Règles identiques avec 12 pions par joueur.



100 millions de "Celtophones"
 sur une aire approximative
 de 2 millions de
 Km².

Territoire original des Celtes et civilisation de La Tène

Zone d'expansion des Celtes

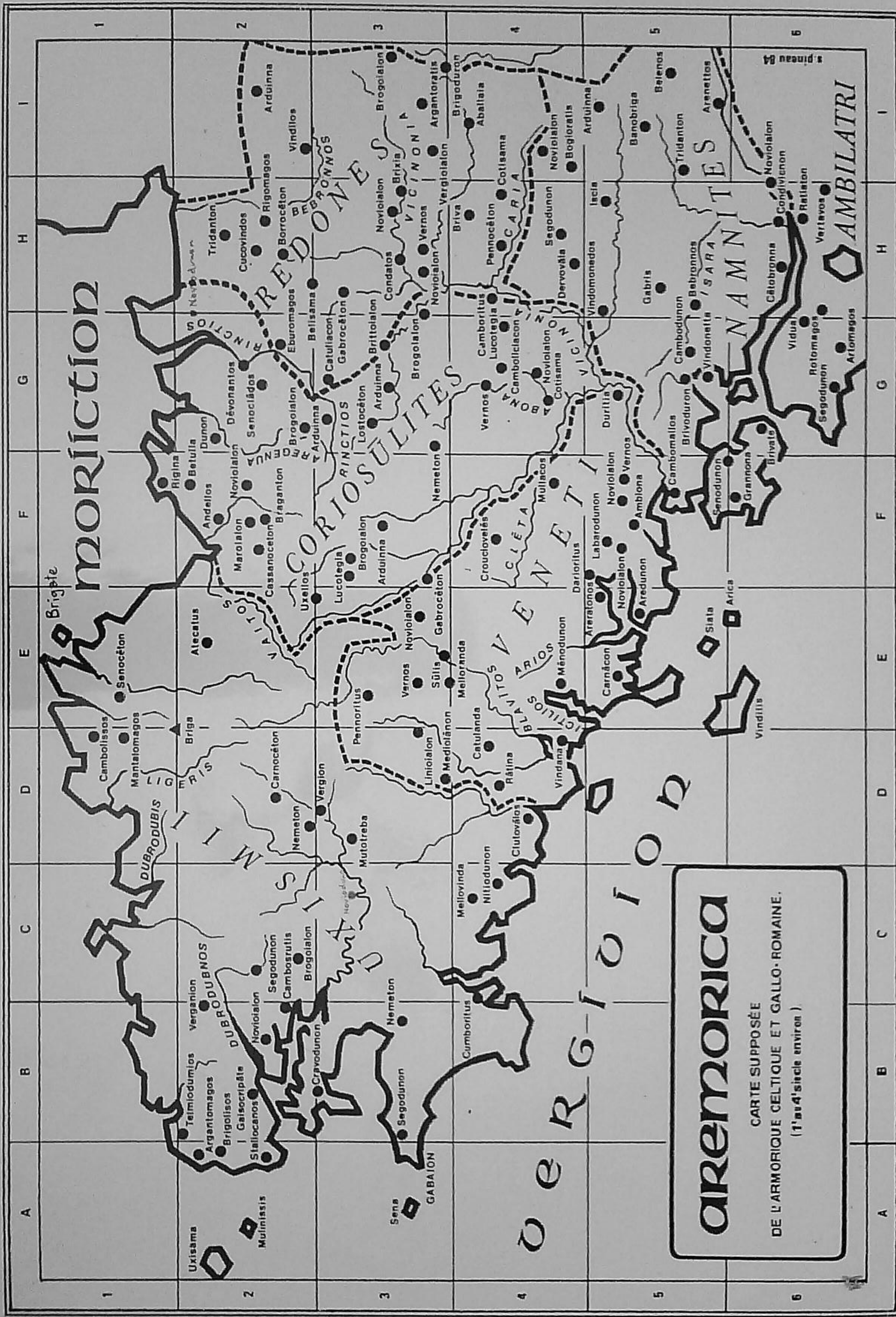
Celtibères

Direction de l'expansion

BRONZE FINAL : Hallstatt, du 7^e au 5^e s. av. l'ère
 HÉ-AUTRICHE. S.-E. de Salzbourg. Fin
 du bronze.

ÂGE DU FER : La Tène, du 5^e av. l'ère au 1^{er} siècle
 de notre ère, sur le continent. 2^e siècle
 dans l'île. Suisse HELVETIË. près
 du lac de Neuchâtel.

Les régions celtiques.



Armorica

Armorica
 CARTE SUPPOSÉE
 DE L'ARMORIQUE CELTIQUE ET GALLO-ROMAINE.
 (1^{er} au 4^{ème} siècle environ.)

Brigantes

DUBRODUBIS

DUBRODUBNOS

Coriosulites

Bilaitos Veneti

ictiosarion

Namnites

Sarantes

Ambilatri

Senocetion

Alecalus

Briga

Marolalon

Uxellos

Lucotegia

Brogolalon

Arduinna

Nemeton

Varnos

Süllis

Melloranda

Catulanda

Râina

Vindana

Vindilios

Uxisama

Muliniasis

Teimiodumios

Argantomagos

Brigolios

Gaisocripate

Stallocanos

Cravodunon

Segodunon

Nemeton

Mutotreba

Vergion

Nemeton

Carnocetion

Briga

Mantatomagos

Cambolissos

Senocetion

Rigina

Betulla

Dunon

Noviolalon

Devonantos

Senociados

Arduinna

Brogolalon

Belisama

Eburomagos

Rigomagos

Vindilios

Tridanton

Cucovindos

Borrocetion

Noviolalon

Noviolalon

Argantoratis

Uxisama

Muliniasis

Argantomagos

Brigolios

Gaisocripate

Stallocanos

Cravodunon

Segodunon

Nemeton

Mutotreba

Vergion

Nemeton

Carnocetion

Briga

Mantatomagos

Cambolissos

Senocetion

Rigina

Betulla

Dunon

Noviolalon

Devonantos

Senociados

Arduinna

Brogolalon

Belisama

Eburomagos

Rigomagos

Vindilios

Tridanton

Cucovindos

Borrocetion

Noviolalon

Noviolalon

Argantoratis

Uxisama

Muliniasis

Argantomagos

Brigolios

Gaisocripate

Stallocanos

Cravodunon

Segodunon

Nemeton

Mutotreba

Vergion

Nemeton

Carnocetion

Briga

Mantatomagos

Cambolissos

Senocetion

Rigina

Betulla

Dunon

Noviolalon

Devonantos

Senociados

Arduinna

Brogolalon

Belisama

Eburomagos

Rigomagos

Vindilios

Tridanton

Cucovindos

Borrocetion

Noviolalon

Noviolalon

Argantoratis

Uxisama

Muliniasis

Argantomagos

Brigolios

Gaisocripate

Stallocanos

Cravodunon

Segodunon

Nemeton

Mutotreba

Vergion

Nemeton

Carnocetion

Briga

Mantatomagos

Cambolissos

Senocetion

Rigina

Betulla

Dunon

Noviolalon

Devonantos

Senociados

Arduinna

Brogolalon

Belisama

Eburomagos

Rigomagos

Vindilios

Tridanton

Cucovindos

Borrocetion

Noviolalon

Noviolalon

Argantoratis

Uxisama

Muliniasis

Argantomagos

Brigolios

Gaisocripate

Stallocanos

Cravodunon

Segodunon

Nemeton

Mutotreba

Vergion

Nemeton

Carnocetion

Briga

Mantatomagos

Cambolissos

Senocetion

Rigina

Betulla

Dunon

Noviolalon

Devonantos

Senociados

Arduinna

Brogolalon

Belisama

Eburomagos

Rigomagos

Vindilios

Tridanton

Cucovindos

Borrocetion

Noviolalon

Noviolalon

Argantoratis

Uxisama

Muliniasis

Argantomagos

Brigolios

Gaisocripate

Stallocanos

Cravodunon

Segodunon

Nemeton

Mutotreba

Vergion

Nemeton

Carnocetion

Briga

Mantatomagos

Cambolissos

Senocetion

Rigina

Betulla

Dunon

Noviolalon

Devonantos

Senociados

Arduinna

Brogolalon

Belisama

Eburomagos

Rigomagos

Vindilios

Tridanton

Cucovindos

Borrocetion

Noviolalon

Noviolalon

Argantoratis

Uxisama

Muliniasis

Argantomagos

Brigolios

Gaisocripate

Stallocanos

Cravodunon

Segodunon

Nemeton

Mutotreba

Vergion

Nemeton

Carnocetion

Briga

Mantatomagos

Cambolissos

Senocetion

Rigina

Betulla

Dunon

Noviolalon

Devonantos

Senociados

Arduinna

Brogolalon

Belisama

Eburomagos

Rigomagos

Vindilios

Tridanton

Cucovindos

Borrocetion

Noviolalon

Noviolalon

Argantoratis

Uxisama

Muliniasis

Argantomagos

Brigolios

Gaisocripate

Stallocanos

Cravodunon

Segodunon

Nemeton

Mutotreba

Vergion

Nemeton

Carnocetion

Briga

Mantatomagos

Cambolissos

Senocetion

Rigina

Betulla

Dunon

Noviolalon

Devonantos

Senociados

Arduinna

Brogolalon

Belisama

Eburomagos

Rigomagos

Vindilios

Tridanton

Cucovindos

IVERIŪ

CARTE SUPPOSÉE
DE L'IRLANDE ANTIQUE
1^r siècle - 4^e siècle.



GEÍS pl. GEASA

GEIS : pl. GEASA - *Gedtis >

Le Geis (prononcer Guèche) traduit souvent par TAVOU, est davantage une recommandation, un avertissement, une mise en garde pour le bien-être des gens. C'est un interdit contraignant, une contrainte s'imposant comme ordre ou défense. Il est une garantie de bonne vie pour celui auquel il est donné et qui le respecte. Il fait partie du FATUM de chacun.

Dans tous les récits épiques de l'Irlande l'on trouve ces sortes de tabous qui s'imposent sans recours et qu'on n'abandonne pas sans risques. Les exemples sont nombreux où les Geasa respectés entraînent des résultats positifs.

Prescrit comme un interdit, le Geis est un impératif catégorique d'origine plus ou moins sacrée. Il n'en est pas moins, pour les Celtes, une mise en garde pour le bien-être de l'individu et de sa collectivité qui assure pour ceux-ci bien-être et garantie de bonne vie.

Ainsi, un individu se gardera de tuer et de consommer tel animal. S'il en porte le nom, il en est également son protecteur. Il se gardera de le chasser et de le consommer car il est en quelque sorte son totem, celui qui lui sera propice. Si son ancêtre en porte le nom il aura pour devoir d'en préserver la race.

GENÉVRIER

GENEVRIER : *Prennouiros.

Arbre ou arbrisseau à feuilles persistantes écailleuses ou en aiguilles à fruits noirs ou violets, connus en Irlande et Ecosse sous le nom d'épine de montagne « GUITHAS NA BEINNE » quelquefois appelé If de Roc.

Ses baies noires ou violettes entraient dans la liste des ingrédients médicaux vers le 14 et 15ème siècles (R.C. IX, -324).

Son nom en ancien gaélique « CRANN FIR » le signale comme un « bois de vérité ». Il faut comprendre par là, que d'une certaine manière il paraît avoir servi d'ordalie par la cruauté de ses piquants, à menacer, voir à fustiger des coupables de délits graves ou de crimes.

Le nom de cet arbrisseau et peut-être cette cruelle pratique semble avoir été abandonné, avant la période moderne. Il est aujourd'hui connu sous le nom de IUBHAR TALAMM, littéralement « If de Terre ».

Bibliographie : The Old Irish Trec-list – Fergus Kelly Celtia – XI – p. 119).

Geis : Serj Pineau - Esunertos
Génévrier : Serj Pineau - Esunertos

Gestuelle

GESTUELLE – cf. Prière :

La gestuelle serait l'un des premiers langages humains. Ce serait par geste, et plus spécialement par gestes de la main, que les premières communications relationnelles s'opérèrent. Ce ne serait qu'à une époque relativement proche de nous que serait apparu le langage articulé.

L'attitude expressive des populations archaïques était plus marquée que ne l'est devenue celle de nos modernes populations dites « civilisées ». Les Indo-européens de la pré- et protohistoire ont largement pratiqués le langage des gestes dans toutes les relations sociales et religieuses. Le langage des MUDRAS, dans les usages de l'Inde, en est une survivance culturelle des temps védiques. Aucune cérémonie rituelle, aucun acte d'adoration, aucune méditation, ne pouvait être accomplis sans exécution d'un nombre de gestes appropriés : langage des mains expressif, dont les mouvements ont non seulement un sens mystique, mais jouent un rôle physique par leur action sur le système nerveux, provoquant certains résultats physiologiques et psychologiques incontestables ; le corps lui-même, et ses mouvements servant de véhicule, à l'aide duquel le Fini réalise l'Infini.

Cf. en Irlande, la posture dite « obscène » des femmes nues envoyées à Cūchulainn pour désamorcer son surcroît de vitalité, meurtrière. Cette posture prophylactique se retrouve dans les nombreuses figurations dites Sheelah-na-gig (cf. "Vie sexuelle")

Un des noms de la prière en irl. - IMPIDE -, désigne une attitude du corps, le fait de « s'asseoir autour » des divinités, pour les implorer, *IMB-SUIDE (cf. Zimmer, Zeitschr. f. Celtische Philologie, IX, 111). Le latin SUPPLICARE tire, lui, son origine de l'usage de plier le genou (cf. sanscrit UPA-SHADA).

Dans l'iconographie indienne, les gestes symboliques sont dénommés HASTA (dans l'hindouisme) et correspondent à ceux utilisés par le bouddhisme. Ces gestes ont été élaborés progressivement parmi un répertoire considérable. Apparaît le SUCI HASTA (index levé pour indiquer ou menacer, geste courant et bien connu en Occident).

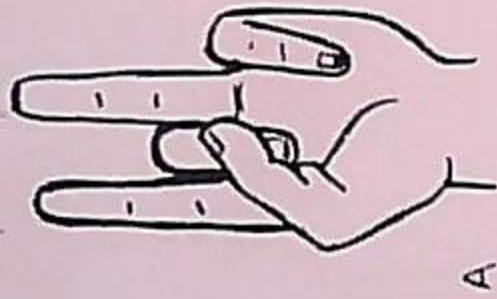
Des traces de gestuelle subsistent dans le langage secret des Filid.

Plutôt que d'employer une menace orale, le Filid pouvait se contenter, en regardant son interlocuteur, de se frotter le lobe de l'oreille. Le BRIAMON SMETRACH désignait l'acte par lequel le Filid se frottait rudement le lobe de l'oreille, entre le pouce et l'index, en fixant intensément la personne qui lui avait refusé, un présent, afin de la contraindre à le lui donner (Cormac, 149, R.C.XXVI, 24-78).

GESTUELLE OCCIDENTALE.

Les "Mudras" occidentaux.

pour pair



A

"Le Diable"

ou le signe de la Terre.
(chiffre pair) tous les doigts pliés.

pour



C

"Le Sexe masculin."

"Le coït" (La Figue). la main

tout les doigts pliés

à l'apartenance

phallique.

pour



D

affirmation

"La Vie"

cf. l'anneeuse.

(strabisme)

dirigé vers le Ciel.

OUI



E

"negation"

"la mort"

ou attitude mort

divulgar logyant

de prisme.

dirigé vers la terre.

NON



F.

"menace"

(arme)

Prière (gestes)

Dans l'invocation, les Celtes levaient les bras au ciel. Tacite, dans ses Annales, rapporte ce fait en parlant des druides de l'île de Mona (Annales, XIV, 30). La reine bretonne Boudicca, invoque Adrast, en levant une main vers le ciel (Dion Cassius, LXII, 6).

Le geste d'ouvrir les bras, les paumes de la main en dehors, est le geste ordinaire des suppliants.

César rapporte (Liv.I, 51), que chez les Germains, les femmes tendaient leurs mains ouvertes, et versaient des larmes, suppliant ceux qui partaient au combat de ne pas faire d'elles les esclaves des Romains.

Dans la soumission des Suessiones - César, B.G., Liv.II, 13 - rapporte également que les enfants et les femmes - du haut des murs, bras écartés et mains ouvertes suivant leur geste habituel de supplications - demandèrent la paix aux Romains.

Irlandais GUIDIU « je prie », sort d'un vieux celt. *GODIU. Le gallois GWEDDI « prière » est à rattacher à l'irlandais GUIDIU et à expliquer par *VO-(G)EDI. Cf. gaulois UEDIUMI. Comparer les formes « niruktiques » des verbes GODIU « prier » et GODIA « posséder charnellement ». La prière était considérée comme un rapt.

La main phallique :

Les anciens connaissaient deux formes de cette main :

- l'une étend le doigt du milieu et en avant, le pouce et les autres doigts repliés sur eux-mêmes.
- l'autre se présentait la main fermée, le pouce passé entre l'index et le médium.

La première forme est la plus ancienne. L'extension du médium y représente le membre viril, et les doigts repliés de chaque côté sont les testicules. De là, le médium était appelé en latin DIGITUS IMPUDICUS.

GESTUELLE .

evangeliaire de Bobbio (Toul. M. O. IV.) t. II. Art. Isl. pl. 30



Livre de Bobbio
(330) F. M.: Evan-
d. 1. 1.



Statue de Boa-Island
(Fernmanagh)



Book of Kells. S. Luce.

gundetrup



Bras droit sur bras gauche



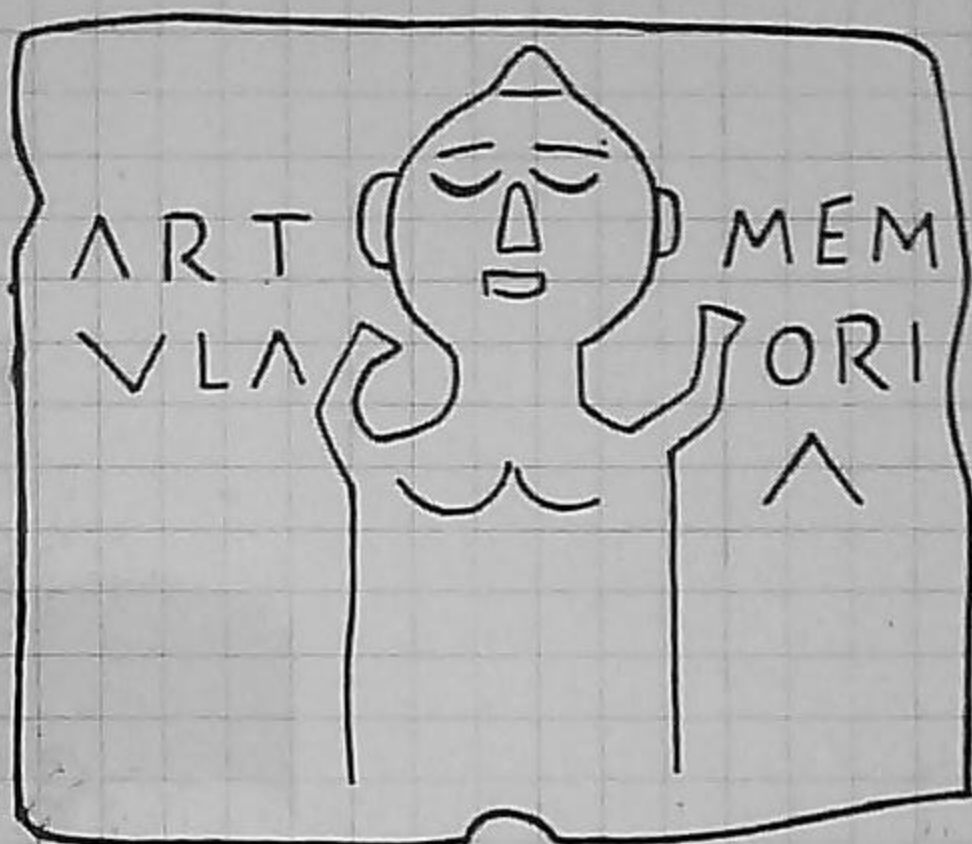
Croix terrible.



Bras droit sur bras gauche

PRIÈRE (GESTES) GESTUEUX.

Dans l'invocation, les celtes levaient les bras au ciel -
Tacite, dans ses Annales rapporte ce fait en parlant des druides
de l'île de Mona (Annales, XIV, 30) - La reine bretonne Boudicca
invoque (Adrastè) en levant une main vers le ciel - (Dion Cassius -
LXII, 6)



Cippe trouvée en 1888 à Deneuvre (Meurthe et
Moselle) - Inscript. ARTULA MEMORIA - La
dépouille est représentée debout les bras levés dans
l'attitude de la prière - (Espérandieu - Recueil. VI
N° 4703).



Plaques du chœur de jundestrop



Motif de la Croix Sud
de Castledermol. (Irlande)
(massacre des Innocents)

Le geste d'ouvrir les bras, les paumes de la main en dehors est le geste ordinaire des suppliants.

César rapporte Liv. I. 51. que chez les Germains, les femmes, qui, tendant leurs mains ouvertes et versant du larmes, suppliaient ceux qui partaient au combat de ne pas faire d'elles des esclaves des Romains.

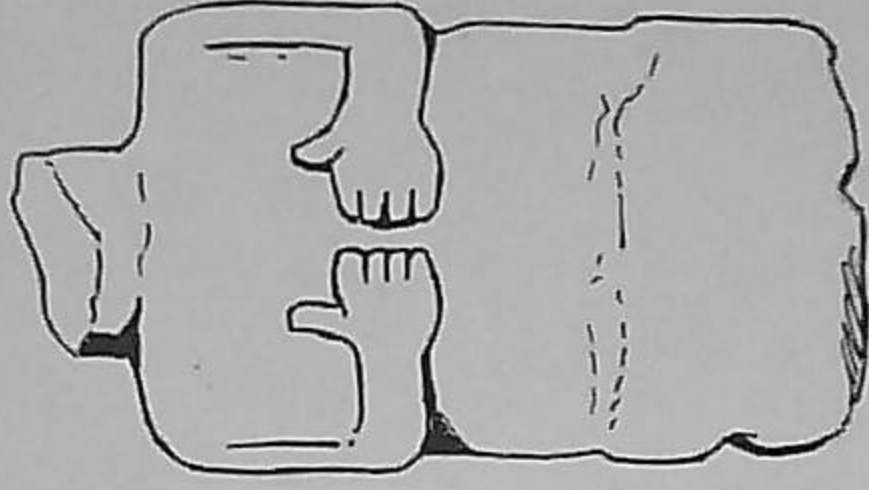
Dans la soumission des Svévions, César B.G. Liv. II, 13. rapporte également que les enfants et les femmes, du haut des murs, bras écartés et mains ouvertes suivant leur geste habituel de supplication, demandèrent la paix aux Romains.

Irlandais GUIDIU "je prie" sort d'un vx. celt. *GODIU. le gallois GWEDDI "prière" et a rattacher à l'irl. GUIDIU et à expliquer par *YO-(G)EDI- cf. gaulois UEDIUM.
Comparer les formes "néo-celtiques" des serbes GODIU "prier" et GODIA "passer éternellement" la prière étant considérée comme un rapt.

Iconographies - Monuments of Early Christianity in Wales.
p. 7. fig. 6.

la main phallique. Les anciens connaissaient deux formes de cette main. L'une étend le doigt du milieu et avait le pouce et les autres doigts repliés sur eux-mêmes (fig. C), l'autre se présentait la main fermée, le pouce joint entre l'index et le médium. La première forme (C) est la plus ancienne, l'extension du médium y représente le membre viril et les doigts repliés de chaque côté sont les testicules; de là le médium était appelé en latin, DIGITUS IMPUDICUS.

cf. Statuette de basevioc. aux fouilles de basevioc. (Plounevez-Lochrist).



La Tène-Finale - H. 615.

Lannevoc - Plounevez-Lochrist.

Les fouilles de basevioc, mains affrontées

Les fouilles de basevioc, se retrouvent chez les

origines des monnaies armoricaines

Redons et Curiosolite.



serj pineau

ГОБАННУ

Gobanníu

GOBANNIU – GOBANNOS :

Divinité masculine qui a en charge tout ce qui relève de l'habileté manuelle, et l'art en général. En ce sens il est le chef de l'inspiration des artisans du métal : Forgeron.

C'est lui qui prépare les armes magiques des guerriers et des Druides. Il conçoit les chars, crée l'ornementation qui habille les Rois. C'est aussi celui qui organise les festins auxquels les Dieux viennent se substantier pour conserver l'immortalité de leur éternelle jeunesse.

Son nom a subsisté dans celui du forgeron, irl. GABHA – gall et bret. GOF – GOV en Gaule, dans celui de GOBANNICNOS, oncle du héros VERCINGETORIX.

La Forge de Goibniu (forgeron des Tuatha dé Danann) est localisée dans la forêt de Glenn Treithim, près de la colline de Mullach Maisten (Comté actuel de Kildare). Le Glenn Treithim s'étend à l'est dans la direction de la Liffey à cheval sur les deux comtés de Wicklow et Kildare.

Dans *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, (juin sept. 1911, p. 180) M.P.W. Joyce a publié une « Note on a Passage in Stokes Cormac's Glossary », passage où le forgeron Goibniu est représenté construisant son fourneau de Forge. O' Donovan a traduit par POLE « bâton », le mot CRAND ou NESS qui désigne l'objet qu'il tient à la main. C'est une forme de bois sur laquelle était moulée l'argile réfractaire du fourneau. O'Donovan y traduit à tort par « les deux soufflets », les mots DI BOLG qui désignent les deux chambres du soufflet dont se servaient les Forgerons irlandais. Le soufflet est désigné concurremment par DIBOLG « duel » et par le pluriel BUILGG.

GOBANNOS – cornique : GOF « forger » – Breton GOF « forgeron » - gallois GOBIO « frapper » - GOFAN « forgeron » - V. irl. GOBA (génitif GOBANN) – irlandais et gaélique GOBHA - gaulois n.d.l. GOBANNIO- « La Forge » (auj. Aber-Gavenny, Galles) d'un celtique *GOBAN- - gaulois nom d'homme GOBANNITIO- (César. B.G. VII, 4,2) – Lithuanien : KAUVU « frapper, battre le fer » - Sl. KOVAN « battre le fer » (nom d'homme gaulois GOBANNICNOS (C.I.L. t.V. 7290). GOBANNILO- (CIL.t.).

Généalogie :

Selon les Dindsenchas conservées à Rennes (125), Goibniu aurait pour père « affectueux et âpre » un certain TRAIGH TUIRBI possesseur d'une hachette qu'il lançait au-delà de la mer à des distances prodigieuses. Selon l'auteur des Dindsenchas il serait de la « race noire » et bienfaitrice qui vint de Tara avec Lug l'héroïque, c'est-à-dire de la race de T.D.D..

GOIBNIU

LE DIEU FORGERON CHEZ LES CELTES :

A une époque très ancienne et dès la fin de l'âge du bronze, environ vers 900 avant J.C., l'industrie du fer prend chez les Celtes une place importante. Les ateliers exhumés de Halstatt, les établissements miniers des vallées de la Haute-Loire, les industries du Mont-Beuvray, montrent que le travail du métal était pratiqué d'une manière industrielle sur toute l'étendue du monde celtique.

« Pour le traitement du minerai, la préparation et les diverses qualités du métal, leurs procédés paraissent avoir été aussi savants et aussi perfectionnés que ceux employés par les autres métallurgies antiques » (H. Hubert : les Celtes – tome2, p. 315).

Les techniques des grands forgerons Celtes supposent une initiation professionnelle et des traditions de métier. Parallèlement elles engendrent un comportement social, un rituel, des mythes et des symboles qui marqueront profondément l'histoire spirituelle du monde celtique. C'est ce que nous tenterons de montrer au cours de cette étude.

Un des traits les plus importants des divinités celtiques est sans conteste le caractère « technique » et industriel de ces figures, caractères qui apparaissent nettement accusés chez le « dieu par excellence » des Celtes du Continent et des Iles.

En Gaule «le dieu dont les effigies sont les plus nombreuses est LUG-UN, figure que César conformément au système qui lui fait donner des noms latins aux dieux des gaulois, l'assimile à Mercure. *« Ce dieu - dit-il - chez les Gaulois est considéré comme l'inventeur de tous les arts »* (OMPNIUM INVENTOREM ARTIUM).

Le forgeron en Irlande :

En celtique insulaire les littératures nous présentent le dieu LUG = LUGUS au début de son combat avec les adversaires de la « lumière » comme possesseur de tous les arts SAMHIL-DANCH littéralement « celui qui possède en même temps (SAMH) les nombreux (IL) arts ou techniques (DAN) ».

Ce dieu qui dans tout le domaine celtique synthétise les activités technico-magiques fait toutefois appel à des « spécialistes » lorsqu'il est question d'organiser l'armée qui



GOBANNONN

D'APRÈS LE MONUMENT
de S^t GOBAIN.

GOBANNONOS

GOBANNONN

doit combattre le monde obscur. Il apparaît alors que dans l'inventaire des forces divines qu'établit le dieu Lugus, les différents dieux correspondent tous à une fonction artisanale précise : hommes de métier « Fer Dána. » Ces artisans divins patronnent chez les Celtes les métiers groupés en corporations.

Le premier des techniciens auquel s'adresse le « dieu aux connaissances multiples » est Goibniu le forgeron. En vieux celtique *Gobanniu (au génitif Gobanninos) « forgeron », vieil irlandais Goba, gallois Gofan (forgeron), breton Gof (forgeron), Dérivé : gallois Gobio (frapper), cornique Gof (forger), breton Govella (forger), lithuanien Kauju (frapper, battre le fer), slave Kovan (battre le fer).

Cet ouvrier est associé au combat des dieux de la lumière et de la vie mené contre les dieux des ténèbres et de la mort (pendant celtique de la bataille qui oppose les Suras aux Asuras de la mythologie védique). La coopération du forgeron et des dieux dans le combat pour la souveraineté du monde lui vaut une place privilégiée. Il est non seulement « l'artisan des dieux » mais il est un dieu lui-même.

Le dieu Lug (Lugus) laisse donc à Goibniu = *Gonanniu, le soin de forger les armes qui soumettront pour un temps les forces de désordre aux principes harmonieux des dieux de la science, de la vie et du bien. Aux Indes pareillement, le forgeron divin Tvashti forge les armes d'Indra lors de son combat avec le dragon Vrtra. Héphaïstos forge la foudre grâce à laquelle Zeus triomphera de Typhon. Dans la mythologie nordique Tor écrase le serpent Midgardhsormr avec le marteau Mjolnir forgé par les nains forgerons.

La « science » que déploie le dieu forgeron ne réside pas uniquement dans l'excellence et la valeur matérielle des armes qu'il forge pour les dieux, elle se révèle surtout dans l'« efficacité » magique dont il les investit. Chacun des coups portés par ces armes est irrémédiablement mortel : « *Avec les armes fabriquées par moi, jamais un guerrier ne manque son coup. Et la chair que ce coup atteint cesse pour jamais de jouir des douceurs de la vie* » (d'Arbois de Jubainville – Cours de littérature celtique T.2 – p.179 – « Seconde bataille de Mag-Tured »).

Sur le plan humain, les forgerons imitent le travail de leur patron surhumain, confiant une partie de la sacralité des activités du dieu aux armes frappées sur l'enclume. L'épée, la lance, se révèlent ainsi être animées de puissances magiques. Elles sont vénérées à l'égal de la divinité qu'elles ont pour charge de représenter dans les combats. Elles sont d'autre part prises comme garant de la véracité du guerrier. C'est sur les forces magiques attachées à ses armes que le guerrier prête serment. Nous trouvons dans la littérature épique insulaire une formule de serment, dans laquelle il faut probablement reconnaître un motif commun à l'ensemble du monde celtique : « *Je jure par mon bouclier, par mon épée et par toutes mes armes* » (DO-THONGU SA TAR MO SCIATH, TAR MO CHLAIDEB, OCUS DAR-M-THRELAM) (Windisch – Irische Texte, t.1 – p.838 – « Togail Bruidne da Drega »)

On peut se demander en quoi consistait les « forges » magiques attachées aux armes sorties des ateliers divins. Il apparaît que ces « forges » étaient intimement liées au principe électrotechnique de l'orage. Comme la foudre, les lances forgées pour les dieux par Goibniu (GOBANNIU) frappent à distance. L'épée du guerrier étincelle au moindre choc.

Rapidité, luminescence associées au caractère destructif, autant de points qui apparentent les armes à la puissance céleste, voir magique de l'éclair (fig). (En Germanie, à l'époque des grandes invasions, le symbole de la foudre figure sur les fers de lance).

Dans le conte gaélique le sort des fils de Tuirenn, la lance magique que découvre le héros Brian chez le roi Pisear a son fer plongé dans un chaudron plein d'eau afin qu'elle n'embrase pas la demeure. Une retranscription tardive d'Etain et Conaire, qui conserve néanmoins des réminiscences archaïques, évoque l'idée de l'arme de foudre « *La lance flambe toute seule, part toute seule quand cela est voulu et nécessaire. Si son dépositaire alors la manie mal, pas à temps ou pas comme il faut, elle se tourne contre lui, le brûle et le blesse* » (Clémence Ramnoux – légendes irlandaises du cycle des Rois – Cahiers du Sud, 1951 – p. 377. Voir aussi : Revue Celtique XXII). Il nous faut encore citer au sujet de cette arme fulgurante, le « tour du tonnerre » (TORANN CHLES = TARAN KLESAS, pratiqué avec la lance fée par le fils du dieu Lug (*LUGUS) Cūchulainn qui expédie ainsi dans l'Autre monde une série de champions redoutables. (O'Rahilly – Earl Irish Mythology – p. 71).

Parmi les armes sur lesquelles le guerrier prête serment, figure nous l'avons vu, l'épée. Comme la lance, l'épée est investie du même pouvoir magique. En fait, elle est inséparable de l'arme de jet qui constitue, avec le bouclier, l'essentiel de l'armement du Celte.

Une épée au caractère similaire à la lance est portée par le héros Cūchulainn : « *elle illumine la nuit comme une torche* » (O'Rahilly – p. 68). Il en est une bien plus merveilleuse encore, c'est celle dont nous parle la plus ancienne épopée de l'Irlande : « *Cette épée redoutable dont Fergus Mac Roich était le détenteur, éclairait comme dix torches et pouvait couper les collines* » (Thurneysen – Die irische Helden un König Sage - p.546 sqq.).

L'image de l'épée se retrouve en gaule associée à son tour à la foudre. Un exemplaire de la numismatique Gauloise, attribué aux Unelli (fig.2), exprime graphiquement ce fait. De l'épée que brandit l'aurige, part directement une ligne brisée dans laquelle il est facile de reconnaître l'éclair. Cette ligne s'en va rejoindre le sommet d'un maillet lui-même symbole du tonnerre. (En ce qui concerne l'affinité du tonnerre avec le maillet du forgeron, le vieux celtique se sert pour désigner ces deux choses d'un terme semblable = *MELDOS. Le bruit du maillet ou marteau sur l'enclume évoquant le bruit du tonnerre a semble-t-il engendré le rapprochement phonétique de mots philologiquement distincts (nirukta). A propos des formes « niruktiques » voir : Roger Vaillant (Catarnos), « Exemples de nirukta vieux celtique » dans Arevidia – N°3 – 1956).

Le Forgeron en Gaule :

C'est sous cet aspect artisanal et pacifique que se présente en Gaule le forgeron divin. Plus de 200 monuments figurés lui sont consacrés. Le dieu couramment désigné par le titre de « Dieu au maillet » y est représenté d'âge indifférent, le plus souvent barbu et chevelu, porteur d'une peau de loup ou vêtu d'une tunique courte descendant au genou. La tête du dieu est expressive avec une certaine majesté. Ses attributs sont : le maillet à long manche, quelquefois la masse (autel d'Oberseebach, stèle d'Entrain), le vase ou la coupe (fig. 3). Il est parfois associé à une divinité féminine NANTOSUELTA (Bas relief de Sarrebourg). Le dieu a porté le surnom de SUCELLUS sous les formes SUCAELO, SUCELLOS, SUCELOS, SUCELA, que l'on

traduit généralement par « bon frappeur » * SU-KELLOS (Formé d'un préfixe gaulois SU, que l'on retrouve dans l'irlandais SU, le vieux breton HU avec le sens d' « excellence » sanscrit SU « bien, facile, bon » et d'un substantif KELLOS donné pour « frappeur » mais non retrouvé dans les langues celtiques).

Henri Hubert a été le premier à souligner avec raison dans ses « Divinités gauloises le parallélisme frappant du forgeron irlandais avec le dieu gaulois au maillet. (H. Hubert « Divinités gauloises, Sucellus et Nantosuelta, Epona, Dieux de l'Autre Monde – Macon – 1925 – Chapitre IV – p.14) Posant l'équation *GOBANNIU = SUKELLOS, il étudie particulièrement la figure du vase OLLA porté par SUKELLOS et fait remarquer que le forgeron *GOBANNIU est lui aussi détenteur d'un vase ou chaudron merveilleux objet de convoitise de tous les héros.

L'olla que présente le dieu gaulois au maillet est probablement le vase contenant le fameux FLED GOIBNNEN = *VKEDA GA+IBANNINOS = « festin du forgeron », festin ou beuverie sacrée car comme le dit Hubert : « *il s'agissait d'y boire le DECCH, la boisson qui rendait immortel* ». Cette boisson mystique (probablement la bière KURMI ou *LINDA) spécialement préparée en vue de créer un état extatique est décrite dans le récit de la visite du roi Conn au palais de LUG comme un secret de la technique des dieux. C'est au forgeron qu'en reviennent la préparation et aussi la distribution, elle assure aux dieux et héros l'immortalité, elle est pour le poète génératrice d'inspiration et de science.

Ces beuveries rituelles dont la bière est le principal élément expliquent facilement la présence sur certains monuments gaulois d'un tonneau placé aux pieds de SUKELLOS. Pour le Docteur A. Morlet ces représentations figureraient le « Dieu des tonneliers ». Nous ne saurions cependant nous arrêter à cette interprétation secondaire. (Docteur A. Morlet « Le Dieu au Maillet était-il le Dis Pater des Gaulois ? » Revue Aesculape 1955 – Vichy).

Le rôle sacré d'échanson des dieux que nous pensons devoir attribuer, entre autre fonctions, à SUKELLOS est un trait également commun aux dieux forgerons des mythes Indo-européens : Héphaïstos sert aux dieux de l'Olympe l'ambrosie et le nectar céleste (Iliade – Livre 1 – vers 597-600). Tvashtri forge pour les Dêvas la coupe dans laquelle se prépare le Soma.

Cette coupe ou chaudron qui était à la fois instrument de communion et de sacrifice, contenait nous l'avons vu, une boisson ou Festin mystique inépuisable dont *GOBANNIU dans le domaine Gaélique, SULELLOS en Gaule en assuraient la distribution. C'était dépasser la condition humaine, accéder à une existence extratemporelle et obtenir des dieux l'inspiration céleste qui devient celle de voyants ou poètes. A ces divers titres le forgeron a des accointances avec les mystères, l'initiation et notamment la poésie épique. Nous avons des traces de cet ancien état de chose, où le forgeron et ses confrères avaient un rôle à jouer avec les corporations bardiques. En Irlande aussi bien qu'au pays de Galles, on trouve le « chaudron » (COIRE en irlandais, vieux celtique *QORIOS, PIERE en gallois, vieux celtique *PARIOS associé aux bardes. Ils sont les « chanteurs forgerons ». Le chaudron est suspendu par neuf chaînes. En face de chacune de ces chaînes se place un homme armé d'une lance. Chacun de ces hommes met la pointe de sa lance dans un trou pratiqué à l'extrémité de la chaîne qui est devant lui. Puis ces neuf hommes chantent un poème. Les assistants mettent dans le chaudron le salaire

qu'ils leur donnent. Ces neuf hommes s'appellent en irlandais CERDI-S, mot qui veut dire à la fois « poète » et « ouvrier du cuivre » (vieux celtique *KERDIS « artisan » de *KERDA « art », dérivé *KERDASTOS « bronzier ». Ils ont eux-mêmes fabriqué leur chaudron avant de chanter autour. Les bardes gallois appellent leur poésie KERDD et se confondent ainsi avec les « chanteurs forgerons d'Irlande ». (cf. d'Arbois de Jubainville : Les bardes en Irlande et dans le pays de Galles (dans Revue Historique – 1898).

La coopération entre le forgeron et la poésie ne se limite pas au monde celtique, certains aspects de cette sympathie apparaissent nettement attestés. Aux Indes, Visvakarman autre nom de Tvasthri le forgeron est appelé « Poète-Artisan » dans les chants du Rig Véda. Le vieux scandinave LOTHASMITHR « chanson-forgeron » et aussi rhénan REIMSCHMIED « poetaster » soulignent efficacement l'intimité existant entre la profession du forgeron et l'art du poème. (Théodore H. Gaster Ithesousn – Ritual, Myth an Drama in the ancient Near East (New-York, 1950), cité par Mircea Eliade).

Là ne s'arrête pourtant pas les fonctions du dieu forgeron. Un rôle plus important encore que les précédents lui est attribué. Ce rôle sur lequel les textes des vieilles littératures celtiques sont des plus discrets, c'est celui où *GOBANNIU apparaît comme bâtisseur sous le titre de GOBHAN SAER « Goghan l'architecte-charpentier » = *GOBANNE SAIROS. Collaborateur du Dieu suprême Lug dans la bataille pour la souveraineté du monde. Il bâtit pour BALAR grand-père du dieu LUG.

Il semble que nous soyons ici en plein cœur du mythe des origines. Les constructions exécutées par le forgeron céleste nous apparaissent non comme de simples édifications humaines, mais comme une mise en ordre, une organisation divine du monde à laquelle participe par ses connaissances techniques, son savoir faire et sa maîtrise du feu le forgeron des Celtes.

Construire et façonner le monde est encore, par singulier parallélisme, une des fonctions du dieu forgeron Tvashtri. Avec le Marteau Sacré et quatre planches, sous l'épithète de l'universel charpentier construit le triple palais des Dévas symbole des Trois Mondes.

Conséquence du mythe ? Où simple rencontre due à la coopération nécessaire des constructeurs entre eux ? On voit en Gaule les ouvriers en métaux fusionner avec les charpentiers dans les mêmes corporations (Stéfan Czarnowski – « l'arbre d'Esus, le taureau aux trois grues et le culte des voies fluviales en Gaule » - Revue celtique XLII – 1925 – p.34). Connaissant l'attitude religieuse des Celtes devant chaque acte important de la vie : « *Ils commencent toutes choses par les dieux* » nous nous demandons jusqu'à quel point l'étendue du culte de ce dieu indo-européen, sous son aspect de forgeron-charpentier, ne serait pas à l'origine de l'association de ces deux corporations artisanales dans le domaine gaulois ?

Le Forgeron en Grande – Bretagne :

Nous ne voudrions pas terminer cette étude sans mentionner l'existence pour la Grande Bretagne du forgeron divin. Nous n'avons à son sujet que le témoignage des Mabinogion, sortes de poèmes Lyriques corrigés par des bardes gallois du XIème

siècle, dans lesquels on peut reconnaître des personnages de la légende celtique qui citent notamment un GOVANNON également forgeron.

Son nom (GOVANNON contient comme pour l'irlandais GAIBNIU, vieux celtique *GABANNIU, celui du forgeron *GOBANT – suivi d'un suffixe ONOS qui n'a pas de sens particulier.

Les quelques détails que l'on peut dégager des Mabinogion concernant GOVANON sont facilement superposables au caractère mieux dessiné du GOIBNIU irlandais. Ils confirment pour les deux pays l'existence d'un type commun de dieu forgeron. Tous les deux, compte tenu de leur fonction de forgeron ont en effet les mêmes liens de parenté avec le dieu magicien LUGUS qui, sous le nom de LIEW en Galles, Lug en Irlande, est le neveu des deux grands artisans divins.

Ils ne travaillent « volontairement que pour un roi véritable ». C'est le cas du GOVANNON gallois (J. Loth – Les Mabinogion - Mabinogi de Kulhwch et Olwen – tome I – p.301). C'est également le cas du GOIBNIU irlandais oeuvrant pour le dieu roi NUADA, avec le concours du dieu LUG, dans la fameuse bataille de Mag Tured.

A l'époque où le christianisme s'implante dans les îles Britanniques, ils supportent tous les deux la même réputation de sorcier et de magicien. C'est ainsi qu'au Pays de Galles, un poète du Livre rouge qui semble se faire l'écho des idées de ses contemporains acquis à la nouvelle foi, énonce avec regret ou contrition qu'il a fréquenté « des hommes artificieux » (de magie) dont l'un est le forgeron GOVANNON (J. Loth – Les Mabinogion – Mabinogi de Mathh – tome 1 – p. 173, note 1) .

En Irlande c'est l'apôtre Saint Patrice qui s'élève avec véhémence contre le sortilège des femmes, des forgerons, des druides, contre toute science qui perd l'âme de l'homme (H. D'Arbois de Jubainville – le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique – tome II – p.310) Et de cette science maudite est comprise naturellement « la science de GOIBNIU celle du forgeron divin » science diabolique que le saint apôtre considère comme ennemie.

Si mal vu, le souvenir de cette ancienne divinité a pu malgré tout, subsister en la prestigieuse cour du Roi Arthur, sous le nom de GOVYNYON HEN « Govynyon le vieux » père d'un Karnedyr (J. Loth – Les Mabinogion – Mabinogi de Kilhwch et Olwen – tome 1 – p. 271). Mais il va sans dire que comme tout nom propre non étayé de documents significatifs, l'identité de ce GOVYNYON HEN avec le grand dieu forgeron étudié ne peut être que conjecturale.

Résumé :

Essayant de grouper les résultats de nos recherches sur le forgeron, nous remarquerons en premier lieu la multiplicité de ses fonctions : maîtrise du feu, confection de lances foudroyantes pour les dieux, préparation et distribution de festins ou de boissons sacrées, relations avec la poésie épique, la charpenterie et l'architecture.

Ce cas de « dilatation fonctionnelle » n'est pas une forme isolée et particulière au dieu forgeron. Il faut reconnaître là un trait particulier et applicable aux principales divinités celtiques. Certains ont pu voir dans ces situations multiples un symbole de l'effcience et de l'omnipotence du dieu. Pour notre part, nous entrevoyons un complexe qui a des dessous insoupçonnés et qui prête naturellement à diverses interprétations, dont la moindre illustrée par le mythe irlandais dans lequel figure le forgeron révèle une « situation » en affinité avec une ou plusieurs des forces contribuant à l'équilibre et à la rénovation du monde.

Seule une divinité « céleste » peut amener pareil rétablissement. C'est le cas du forgeron GOIBNIU arrivant du ciel avec sa dynastie dans un monde soumis à l'anarchie (Bataille de Mag Tured). Aussi, l'origine « chtonienne » qu'on a voulu revendiquer pour le dieu gaulois SUKELLOS ne nous semble guère correspondre au vrai visage qu'ont dû s'en faire les Gaulois. L'étude des types Indo Européen du dieu forgeron est à ce sujet pleine de précieux renseignements.

Replaçons donc le forgeron des Celtes à sa place légitime qui est celle des divinités célestes ne dédaignant pas de patronner les activités diverses, de distribuer leurs bienfaits à la peuplade des hommes fidèles à ses dieux et à ses origines.

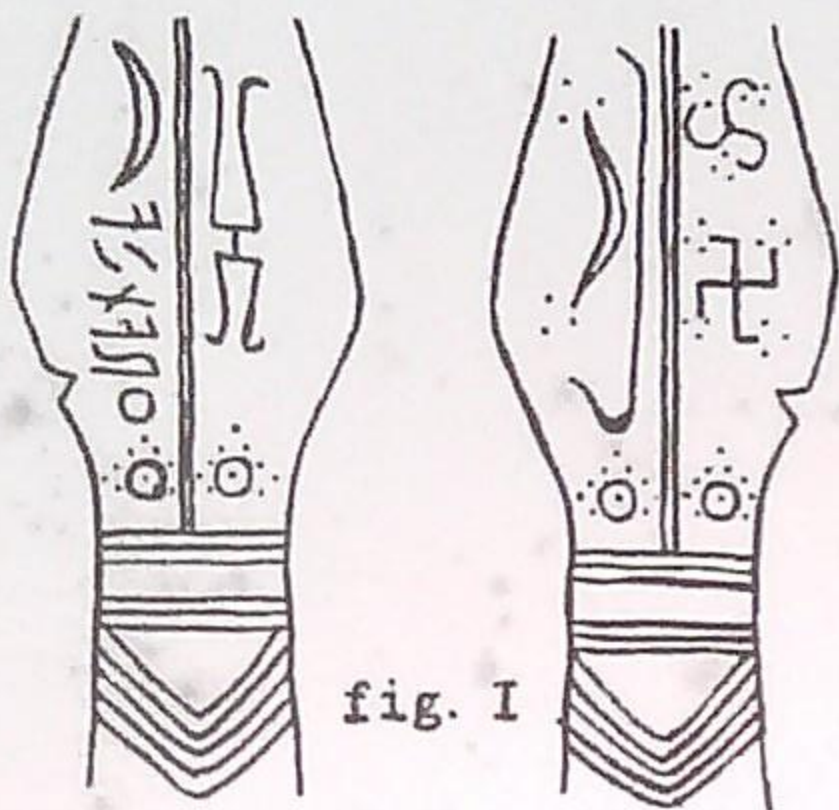


fig. 1



fig. 2

LANCE découverte à MÜNCHENBERG dans l'Altmark, ornée, comme les armes celtiques, de signes astraux.

Sur la 1^{re} face: foudres et inscription runique

Sur la 2^e face: croissant lunaire, swastika et triscèle.

J. DECHELETTE - Manuel d'archéologie - PARIS. 1913

MEDAILLE des UNELLI
(dépt de la Manche)



fig. 3



fig. 4

Le dieu au maillet SUCELLOS
(ORPIERRE, Hautes Alpes)

Dieu au barillet
(Bronze de VIENNE - France)

R. Q. S. T. : 151.

erons : R. Q. S. T. : 151-152, 154, 170.

151 - dans bien des pays, une sorte d'exclusion partielle de la communauté, ou tout au moins de "mise à l'écart", a existé et existe même encore contre les ouvriers travaillant les métaux, surtout les forgerons, dont le métier s'associe du reste souvent avec la pratique d'une magie inférieure et dangereuse, défensive finalement, dans la plupart des cas, en sorcellerie pure et simple.

152 - Toutefois d'un autre côté, la métallurgie, dans certaines formes traditionnelles, a été au contraire particulièrement exaltée et a même servi de base à des organisations initiatiques fort importantes. nous nous contenterons de citer à cet égard l'exemple des mystères kabiriques... ; ce qui est facile à constater, c'est que la métallurgie a, à la fois, un aspect "sacré" et un aspect "exécé", et ces deux aspects procèdent d'un double symbolisme inhérent aux métiers eux-mêmes.

... les métaux, en raison de leurs correspondances astrales, sont en quelque sorte les "planètes du monde inférieur"; ils doivent donc naturellement avoir comme les planètes elles-mêmes... un aspect "bénéfique" et un aspect "maléfique". De plus, puisqu'il s'agit en somme d'un reflet inférieur (ce qui représente nettement la situation même des mines métalliques à l'intérieur de la terre) le côté "maléfique" doit facilement devenir prédominant. Au point de vue traditionnel, les métaux et la métallurgie sont en relation directe avec le "feu souterrain" dont l'idée s'associe sous bien des rapports à celle du "feu infernal" (2). Bien entendu, les influences métalliques, (si on les prend par le côté "bénéfique" en les utilisant d'une façon vraiment "rituelle" au sens le plus complet de ce mot), sont susceptibles d'être "transmises" et "sublimées" et elles peuvent d'autant mieux devenir alors un "support" spirituel que ce qui est au niveau le plus bas correspond, par analogie inverse, à ce qui est au niveau le plus élevé; tout le symbolisme minéral de l'alchimie est en définitive fondé là-dessus aussi bien que celui des anciennes initiations kabiriques (3).

note 2 : en ce qui concerne cette relation avec le "feu souterrain" la ressemblance manifeste du nom de Vulcaïn avec celui de Tubalcaïn biblique est particulièrement significative, tous deux sont d'ailleurs représentés également comme des forgerons; et, précisément au sujet des forgerons, nous ajouterons que cette association avec le "monde infernal" explique suffisamment ce que nous disions plus haut sur le côté "sinistre" de leur métier. Les Kabir, d'autre

part, tout en étant des forgerons, avaient un double aspect terrestre et céleste, les mettant en rapport à la fois avec les métaux et avec les planètes correspondantes.

Note 3: Il convient de dire que l'alchimie proprement dite s'arrête au "monde intermédiaire" et s'en tient au point de vue qu'on peut appeler "cosmologique"; mais son symbolisme n'en était pas moins susceptible de d'une transposition lui donnant une valeur véritablement spirituelle et initiatrice.

14 Les "gardiens des trésors cachés" qui sont en même temps les forgerons travaillant dans le "feu souterrain", sont dans les "légendes" représentés à la fois et suivant les cas, comme des géants et comme des nains.

170 : Ces "entités", qui représentent les influences supérieures dont il s'agit et qui sont considérées comme menant actuellement une existence "tombaine" font débiter à la fois comme des géants et comme des naïfs, ce qui, d'après ce que nous avons vu plus haut, les identifie, tout au moins, sous un certain rapport, aux "gardiens des trésors cachés" et aux forgerons du "feu souterrain" qui ont aussi, rappelons-le, un aspect extrêmement malfaisant.

- Govannon ab Don -

"Les Mabinogion", traduct. J. Coth

4^e Branche du Mabinogi
"Math, fils de Mathonwy"

I / 173, note 1 : "J'ai été avec des hommes artificiers, avec le vieux Math et Govannon" Livre Rouge (Stone : "Four ancient BOOKS", p. 303, v. 20)

I / 175, note 1 :

DON (femme)

Amaethon Gilvaethwy GOVANNON Heveydd Gwydion Araarot

Don, sœur de Math, fils de Mathonwy
chez les Irlandais, il y a aussi un Don, l'aîné des fils de Milet, personnage mythologique.

I / 192 :

Le coup qui causa la mort de Dylan "Eil Ton" (fils de la vague) fils d'Araarot, fille de Don, partit de la main de Govannon, son oncle, et ce fut l'un des trois coups funestes.

- d^e - note 2 : Govannon, un des enfants de Don, a donné son nom à Caer Govannon.

~~IX/111~~

"Kulhwch et Olwen"

I / 301 : "Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : que Govannon, fils de Don, vienne au bord des sillons pour débarrasser le fer. Il ne travaille jamais volontairement que pour un roi véritable ; le contraire, tu ne le pourrais pas."
[Une des conditions posées par Yspaddaden "Pencaer" (tête de géant) à Kulhwch, demandant la main de sa fille Olwen.]

Irl. dieu forgeron GOIBNIU est connu en galles dans le personnage de GOVANNON
Coth. 1913 / 192, 301 est attesté en galles par une inscription (Rolley 1950) A propos
d'une inscription inédite : Un nouveau dieu gallo-romain dans l'Avallonnais :
Bulletin d'Information de la Société d'Etudes d'Avallon CXXXII : 43. 43

"La Langue gauloise" par G. Dottin:

p. 260 :
- gobannitio-, thème de nom gaulois; cf. irl. goba, gén. gobann "forgeron", gall. gofaint "forgerons".
- gobedbi (insec. 33), dat. plur. ?; cf. gall. gob, gof, bret. gof "forgeron".

p. 160 :

33. Inscription d'Alise-Ste-Reine (Côte d'Or), gravée sur un cartouche avec moulures et queues d'aronde; trouvée en 1839; conservée au musée d'Alise:

Martialis Dannotali ieuru Ucuete sosin celicnon etic gobedbi dugiiontio Ucuetin in Alisia.

"Les Gaulois" par Albert Grenier :

p. 309 :

(Ucuetis): c'est le dieu, fort probablement, des forgerons et bronziers dont l'industrie était florissante à Alésia. Son nom peut être rapproché de celui du forgeron légendaire de l'épopée, Ughden. Bergusia, sa parèdre (d' Ucuetis), doit être la déesse de la mine.

p. 311 :

= "(moi) Martialis fils de Dannotalos j'ai dédié à Ucuetis ce monument, ainsi que les forgerons qui honorent Ucuetis à Alésia".

p. 310 : v(otum) s(olvit) = ieuru = je dédie.

"Revue Archéologique de l'Est et du Nord-Est", avril-juin 1951 (tome II, fascic. 2)

p. 118: et je (Paul Lebel) songe aussitôt aux pérégrinations à travers l'Europe protohistorique des métallurgistes, partis de l'Orient méditerranéen et aussi à la possibilité qu'ils aient ouvert de nouveaux ateliers ou comptoirs dans des localités occidentales nommées par eux Alesia et + Alasia.

Alesia était célèbre par ses étameurs et ses argentiers dont la spécialité s'était répandue jusqu'en Italie (Pline).

p. 118, note I : Mr. R. de Saint-Denis rappelle cette spécialité dans son étude "Alésia fut-elle incendiée par César ?", parue dans "Latomus" tome IX, pp. 157-173. Il allègue également à l'appui la célèbre inscription en langue gauloise où il est question de gobedbi (le mot est un datif pluriel) "forgerons", regardés un peu comme des sorciers et qui rendaient un culte à la divinité locale Ucuetis. Ce dernier nom serait-il d'origine orientale ?

Revue Archéologique, 1925/I, p.

vers + 70 : Pline (XXXIV, 48) signale l'industrie florissante de l'étamage à Alésia.

7 septembre 251: Ste. Reine est martyrisée à Alésia: pieds et poings liés, elle aurait été plongée dans un vase pour y être étouffée (aucune valeur historique).

FORGERON.

- "La légende arthurienne et le Graal" par Jean Marx (Presses Universitaires de France, 1952) :
- p. 84 : le forgeron Goibniu, qui forge les armes des dieux et organise leurs festins.
- p. 103, note 2 : Yspaddaden Penkawr réclame à Kulhwch le labourage de la terre par Amaethon et Govannon...
- pp. 128-129 : cette épée est bien une épée de l'Autre Monde: nous la retrouverons brisée après un coup fatal, ressoudée ou reforgee par le héros du Graal avec la coopération souvent d'un forgeron de l'autre monde, pour le rétablissement et le salut du royaume de ce même monde.
- p. 133 : d'autres textes irlandais nous parlent d'un autre "Luin": Goibniu, le forgeron ordonnateur des festins des dieux et fabricant de la boisson qui protège de la mort, au cours de cette bataille de Moytura vraisemblablement, avait forgé cette lance, dont le glossaire de Cormac nous dit qu'elle était terrible au combat. Le dieu se blesse avec sa propre arme et se guérit avec un vin magique.
- p. 168 : il faut, selon un thème classique du folklore et de la légende (qu'on retrouve aussi dans les épopées germaniques) recourir au premier forgeron de l'Autre Monde, qui jadis forgea l'épée, avant le coup douloureux; c'est ainsi que les continuateurs de Chrétien de Troyes envoient Perceval chez le forgeron Trébuchet qui jadis a forgé l'épée et qui pour la reforge donnera sa vie: une fois l'épée refaite, il mourra (à Scotchwater = le Firth of Borth, près d'Edimbourg).
- p. 169, note I : l'épée brisée de Siegmund qui sera l'arme de son fils Siegfried dans les "Nibelungen", doit être reforgee par les forgerons de l'autre monde, et le forgeron (un nain) y laissera sa vie.
- p. 245 : le chaudron où bout la nourriture et où se fabrique la boisson des dieux (hydromel ou bière du forgeron divin qui est le dieu irlandais Goibniu).

A rechercher : le forgeron qui a le privilège de conclure les mariages, dans un village écossais proche de la frontière anglaise.

"L'arbre d'Esus, le Taureau aux Troies Grues et le Culte des Voies fluviales en Gaule" par Stefan Czarnowski, Rev.Celt., XLII, 1925, pp. I à 57 :

- p. 33 : l'auteur incline à croire que le dieu gaulois habillé en Vulcain et affublé de son nom, est un proche parent du dieu irlandais Goibniu, lequel était non seulement forgeron, mais aussi charpentier.
- p. 34 : En Gaule, on voit les ouvriers en métaux fusionner avec les charpentiers dans les mêmes corporations.

4. Dieu des sorciers ?

D'A. de J., op. cit. n°3/310

"Le clergé chrétien d'Irlande paraît avoir eu moins de confiance dans la science du forgeron Goib. que le scribe inconnu auquel on doit la transcription de chartes destinée à conserver le beurre /.../ (voir note 3). La prière que le Livre des Hymnes attribué à St Patrice demande le secours de Dieu "contre les sortilèges des femmes des forgerons et des druides, contre toute science qui perd l'âme de l'homme (1)" et dans cette science maudite est comprise la, "science" de Goibniu, invoquée par l'inscription de S. Gall au VIII:IXes. .i. la science du forgeron divin qui conservait le beurre des humains ses adorateurs et qui, par son festin, assurait aux dieux l'immortalité."

(1) Fri brichta ban ocus goband ocus druad, fri ech fissa a rachulliu anmain duini." Hymne de St Pa. vers 48-49 (Windisch, Ir. Texte, p. 56.)

Rev. Celt., XLVII, 1930: p.54 :
Manannán evidently had a reputation of a "good provider". He settled the Tuatha Dé Danann in their abodes, "and the Feast of Goibne and the swine of Manannán were made for the warriors, that is ... the Feast of Goibne to ward off age and death from the high-kings, and the swine of Manannán to be killed and to exist for the warriors".

Rev. Celt., XLVI, 1929: p.296: +Gobant-onos d'où gallois Govannon.

GOVANNON AB DON ; dans "Math fils de Mathonwy" (4° branche du mabinogi). ("Les Mabinogion", traduction Joseph Loth)

I/I73, note 1: "J'ai été avec des hommes artificieux, avec le vieux Math et Govannon", Livre Rouge (Skene: "Four Ancient Books", p.303, Vers 20).

I/I76, note 1: Don, soeur de Math, fils de Mathonwy. Chez les Irlandais, il y a aussi un Don, l'aîné des fils de Milet, personnage mythologique.

I/I92: le coup qui causa la mort de Dylan "Eil Ton" (= fils de la vague), fils d'Aranrot, fille de Don, partit de la main de Govannon, son oncle, et ce fut l'un des trois coups funestes.

I/I92, note 2: Govannon, un des enfants de Don, a donné son nom à Caer Govannon.

I/301 ("Kulhwch et Olwen"): Une des conditions posées par Yspaddaden "Pencawr" (= tête de géant) à Kulhwch pour obtenir la main de sa fille Olwen: -"Il y a une chose que tu n'obtiendras pas: que Govannon, fils de Don, vienne au bord des sillons pour débarrasser le fer. Il ne travaille jamais volontairement que pour un roi véritable; le contraindre, tu ne le pourrais pas".

R.C., XXXIII, 1912, p.102: la forge de Goibniu est dans la forêt de Glenn Treithim, près de la colline de Mullach Muitten (comté de Kildare).

III.....IIII

1. Govannon son of Dôn, the milk = Goibniu (gén. Goibnenn)
Govynion the smith of the T.D.D.

2. Diwar rac. gof, gã(v)

3. d'A.de J., Cycle Mythol. Irl. / 308.

"Nous avons vu G. fabriquer les fers de lance des T.D.D. à la bataille mythique de Mag Tured. Le ms. de St. Gall (cf. fiche Diancecht).... contient..... une incantation destinée à assurer la conservation du beurre, et dans cette pièce le nom de G. est 3 fois prononcé: "Science de G., du très grand G., du grand G."; pourquoi cette triple invocation à propos de beurre ?

Les Irlandais du 8^e & 9^e s. considéraient G. comme une sorte de dieu de la cuisine; et en effet c'était le festin de G. qui assurait aux T.D.D. l'immortalité (2) (notes) O'Curryos l'Atlantis, 111/385, note, a réuni deux textes relatifs à cette croyance. L'expression employée est "fled Goibnenn" = festin de G., mais dans ce festin on n'est guère occupé qu'à boire, ic ol (...) une boisson, deoch (...) qui rendait immortel. Il s'agit donc ici de la bière, lind ou cuirm, dont il est question dans d'autres textes. Ce festin consistait principalement en bière et cette bière présente en Irlande, une frappante analogie avec le nectar associé à l'ambrosie chez les Grecs (3) (note, p. 209): Odyssée, V, vers 95, 199; IX, vers 259).

A quel propos Goibniu, le forgeron divin, dont le nom dérive de goba, -bann = forgeron, était-il en Irlande chargé de préparer la merveilleuse boisson qui donnait l'immortalité aux dieux ? Nous ne saurions le dire, mais il y a là un mythe très ancien et qui semble avoir appartenu à la race hellénique en même temps qu'à la celtique, puisque dans le 1^o chant de l'Illiade, Héphaïstos qui est forgeron comme G. sert à boire aux dieux (4) (note, p. 209: Illiade, Liv. I, vers 597-600^e)

GOBBATUM = leurox (Indre) GABBATUM.

"Gobhann Saer"

Il existe dans les langues celtiques une racine

* SAIROS = architecte, charpentier. ir. saor, esse saor, manx seyr, gallois saer, vieux-cornique saer qui signifie "charpentier".

La "solidification" de la matière (R.Q., p. 150).

Le charpentier celtique ou germanique correspond au maçon méditerranéen.

On trouve de plus, dans le thésaurus gaélique des langues celtiques, un mot identique (irukta) - irlandais saor esse saor, manx seyr, adjectif qui signifie "libre" (cf. les Francs-maçons).

* SU-VIROS = "homme libre", cf. id. soer.

A propos de la "solidification" de la matière, mentionner la tradition des anciens maçons normands du Bocage, selon laquelle; autrefois, les pierres croissaient comme la végétation qui couvre la terre, et n'auraient pas laissé un brin d'herbe, si St. Pierre ne les avait charmées. C'est par les veines que la sève circulait.

Il faut souligner que ce n'est pas la "naissance du Christ" qui a occasionné cette solidification, mais d'actions de Pierre, fondateur de l'église de Rome - évêque

||||| "En Gaule, on voit les ouvriers en métaux fusionner avec les charpentiers dans les mêmes corporations" (R.C., 1925, p. 34)

"Le dieu irlandais Goibniu était non seulement forgeron, mais aussi charpentier" (R.C., 1925, p. 33). Stefan Gzarkowski

"Symbo" 259, p. 136, note 4: Gwyllyddyn Saer qui fit Ehangwen, la salle d'Arthur ("Mabinogion", I, p. 274), chef de Charpentiers d'Arthur qui fut tué par le Twrch Twyth ("Mabinogion", I, 329) -

B. S. M. F., n° 10, p. 7: "Visitez Laignan, Parthenay, Vouvent, Merwent, Touzanges, là vous trouverez témoigns vieux de renom et de bonne forge..." (Pabelais).

- d° - p. 30: la Roche-aux-Fers dans la Combe des Forgerons, aux Gouilles (Côte-d'Or).

- d° - n° 13, pp. 2-3: le Forgeron contre la Vierge Marie.

- d° - n° 14, p. 39: Au Fultin ou Felletin mont à l'Est de Montfaucon (Hte-Loire) - qui forme la limite départementale - les gens du pays soutiennent encore que les grottes sont habitées par des nains-forgerons.

- d° - n° 15, p. 77: St. Eloi qui parcourt l'Artois au temps où il était évêque de Noyon et de Tournai, y jouit toujours d'une grande popularité: il a hérité du marteau d'un dieu forgeron.

La bénédiction des chevaux à Wavria et à Bâclé (Nord): le prêtre touche de ce marteau le cheval et le cavalier. D'autres traces de la croyance à l'efficacité du marteau de St. Eloi se retrouvent dans nos traditions.

(Voir C. Leroy: "Le culte de St. Eloi dans le Nord de la France", in Revue du Folklore Français: V, 1934) -

"Les Gaulois" par Albert Grenier:

p. 309: Ucuētis est le dieu, fort probablement, des forgerons et bronziers dont l'industrie était florissante à Alésia. Son nom peut être rapproché de celui du forgeron légendaire de l'épopée irlandaise, Ughden.

TALIESIN.

"Les Mystères du Monde":

p. 54 J'ai été avec les initiés,
avec le vieux Math et les forgerons,
avec Eunydd et Elestron,
dans les épreuves,
pendant un an à la Cité des Forgerons.

- Goibniu -

d'Arbois de Jubainville: Cycle mythol. Irlandais, p. 308:
"Nous avons vu Goibniu fabriquer les fers de lance de T. D. D.
à la bataille mythique de Mag Tuired. Le manuscrit de St. Gall *
contient une incantation destinée à assurer la conservation du beurre
et dans cette pièce le nom de Goibniu est trois fois prononcé:
"Science de Goibniu, du très grand Goibniu, du grand Goib-
niu" ...

Les Irlandais des 8^e et 9^e s. considéraient Goibniu comme une
sorte de dieu de la cuisine et en effet c'était le festin de Goib-
niu qui assurait aux T. D. D. l'immortalité.

festin Goibnenn: le festin de Goibniu, mais dans ce festin on
n'est guère occupé qu'à boire "ic ol" ... une boisson "deoch"
qui rendait immortel. Il s'agit donc ici de la bière ("liad"
ou "cuirm") dont il est question dans d'autres textes.

Ce festin consistait principalement en bière et cette bière présente
en Irlande une frappante analogie avec le nectar associé à
l'ambrosie chez les Grecs. (Odyssée, V, vers 93, 199; VIII,
vers 359) -

A quel propos Goibniu, le forgeron divin (dont le nom dé-
rive de goba / -ann = forgeron) était-il en Irlande chargé
de préparer la merveilleuse boisson qui donnait l'immortalité aux
Dieux? Il y a là un mythe très ancien qui semble avoir
appartenu aux Hellènes, en même temps qu'aux Celtes, puisque
Héphaïstos, qui est forgeron comme Goibniu, sert à boire aux Dieux.
(Iliade, I, vers 597-600)

L'hymne de St. Patrick demande le secours de Dieu contre:
"les sortilèges des femmes, et des forgerons, et des druides, contre
toute science qui perd l'âme de l'homme (vers 48-49).

revon
Dothin
ou Hubert

* GORGOS "Féroce"

GORGON.

Mr. Douteville dans son ouvrage sur
"la mythologie Française" indique que
les amulettes de St. Gorgon auraient été
interdites par la police au début du Second
Empire et que ces amulettes étaient ven-
dus à la foire St. Romain à Rouen (!)
sur la foi d'un texte paru dans la
Revue Archéologique vers 1882 ("Gargan-
tua" par Gaidoz).

Il semble que ces amulettes étaient ven-
dus à la fête de St. Gorgon : le saint
possède une chapelle au hameau du
Genétay, sur la commune de St. Marty
de Boscherville, en forêt de Cantelieu.

Date exacte du pèlerinage ?

Date de disparition des amulettes et
autorité qui les a interdites ?

Lieu actuel de la fête ?

Roger Vaillant - Catarnos Sincères remerciements.

Roger Vaillant - Catarnos

Le Mont-Gargan.

Extrait de "Rouen qui passe" (26-6-36)
Robert Delamare.

Je suis allé flâner hier au M^t Gargan

D'après Georges Duboc sa dénomination remonte à des siècles. On trouve en effet ^{dans} une charte de 1260 ces mots : "In monte Gargano". Mais d'où vient qu'on appelle ainsi la colline ? - Il semble bien que, si l'on s'en réfère à l'auteur des "par-ci par-là" que le nom fut donné par assimilation avec le monte Gargano, ce massif montagneux formant l'éperon de la botte italienne, forteresse et refuge des pirates sarrasins et des conquérants normands.

Mais Paul Sébillot, qui étudia les traditions populaires, voit dans ce nom une allusion à Gargantua. - Il énonce à sa thèse qu'au pays normand Gargantua fut souvent honoré. - Il ya :

- La chaise de Gargantua à S^t Pierre de Terangeville,
- La pierre Gargantua à Tancarville
- Le tombeau de Gargantua à Vesettes
- Le caillou de Gargantua à Fort-Mort.

Il y avait sur ce mont Gargan un édifice religieux : le prieuré de S^t Michel et ce prieuré eut à souffrir souvent des guerres. - Il fut démoli en 1562 par les protestants peu de temps après la prise de Rouen par Charles IX sur le prince de Condé. - On le reconstruisit, mais il fut jeté bas en 1592. - Un autre édifice construit sur ce mont était l'abbaye de la S^te Trinité-du-Mont, que l'on appela ensuite l'abbaye S^te Catherine parce qu'un bénédictin y avait apporté des reliques de la vierge "d'Alexandrie". - Lors de la démolition de cet édifice, en 1597, les revenus allèrent aux chartreux de Gaillon.

On découvre de nombreuses fois sur le M^t Gargan des monnaies romaines. - Il y eut, il y a 200 ans, un vaste domaine extrêmement pittoresque, et ce fut là qu'en 1774 se rencontraient les membres de la société du M^t Gargan. - C'était une société de bons vivants, une société badine, comme on disait au XVIII^e siècle, ornée d'un grand nombre de commissaires qui devaient assurer l'ordre des banquets et des festins, car la société était formée des gourmets et des gastronomes, ayant pour objet de leurs repas mensuels, la bière et le cidre. - Pas de femmes ! tel était le mot d'ordre, mais, tout de même, il s'en glissait bien parfois quelques-unes.

La propriété fut remplacée par le cimetière, lequel, créé en 1787, était affecté aux paroisses S^t Nicaise, S^t Lande-le-Vieux, S^t Denis, S^t Etienne-la-g^re-Eglise et S^t Martin-du-Fort. - Nous n'en finirions point s'il nous fallait conter l'histoire du M^t Gargan. - Théodore de Bèze, dans son "histoire des églises réformées de S^t" nous informe que Villebon, chef des catholiques rouennais, y campa avec une centaine de cavaliers. - Les soldats de Rouen entrèrent un beau jour dans ce petit bocage où se trouve un clois, ceint de murailles d'argile qui est "allentour" d'un petit pavillon, appartenant à l'Espagnol, bourgeois de Rouen, nommé Bagner (d'où le bois Bagnères) et par le trou de la muraille arquebuserent leurs ennemis. - Et, il faudrait encore parler du nid de chien, l'ancien chemin des Ducs de Normandie, de S^t Gilles de Repainville, de la ferme du Glajeulet.

Mais il ne reste plus rien de tout cela. Et les touristes qui descendent la route de la Corniche ne se doutent pas qu'il s'y livra jadis, d'après combats

Roger Vaillant - Catarnos

La rue du M^e-Gargan est indiquée en 1789 sous le nom de rue du Haut-Mariage, nom que porte encore une rue voisine. —

On prête au nom du M^e-Gargan deux origines différentes :

- Les uns croient que c'est l'abréviation de "Gargantua" et qu'on a pu dire le M^e-Gargantua, comme on appelle chaise de Gargantua un rocher situé au bord de la Seine, près de Duclair.
 - D'autres prétendent que Gargan est un mot dérivé d'Archange et qu'il se rapporte au temps de la fondation de la chapelle du prieuré de S^t-Michel, fondation qui aurait été précédée, dit-on de l'apparition de l'Archange S^t-Michel. Cette circonstance est déjà rapportée, suivant une tradition du 5^e siècle, au sujet d'une montagne des environs de Naples sur laquelle l'Archange S^t-Michel était honoré d'un culte tout particulier, et, où l'on aurait édifié, d'après son ordre, l'église consacrée sous son vocable.
- C'est aussi à la suite d'une apparition semblable que le bienheureux S^t-Aubert, évêque d'Arranches aurait fondé le monastère du M^e-S^t-Michel sur l'ancien M^e-Bélemus qui devint en peu de temps pour la France, ce qui était pour l'Italie le M^e-Gargan, devenu plus tard le M^e-S^t-Ange. — Il y a lieu de supposer dès lors, que, dans le temps de la fondation de la chapelle, S^t-Michel, près de Rouen, on donna le nom de M^e-Gargan à la partie de la montagne S^te-Catherine, où cette chapelle fut édifiée. —

— Les deux extraits ont été copiés dans le casier archéologique de la ville de Rouen, à la bibliothèque municipale. —

— Saint-Gorgon —

L'amulette de S^t-Gorgon se trouve au musée d'antiquités rue Beauvoisine. — Il faut entrer dans le jardin S^t-Marie; la première porte, à droite, est celle du musée d'histoire naturelle; la 2^e porte, du même côté, est celle où vous devez pénétrer. —

L'objet de votre recherche est dans la vitrine 110, devant une fenêtre, et l'amulette est à gauche en bas. — Elle porte l'inscription "Insigne que l'on rapportait de l'Assemblée de S^t-Gorgon de Rouen, encore en usage au début du XIX^e siècle". —

— Je relève, d'autre part, dans un recueil intitulé :
Contes et chansons du Rigaudon : Rouen XVIII^e siècle de Georges Lamy
(Editions Naugard. Rouen.)

... "Aux assemblées de la famille Tommier : baptêmes, communions, mariages etc. ... nous d'argent et d'or, et de même à la Saint-Gorgon de Cantelu, il fallait des chansons la table s'éclata en propos pimentés, bruits et morgisements divers, d'autant qu'en ce pays des amulettes S^t-Gorgon, toute pudibonderie eut été saugrenue (on sait que le grand S^t-Gorgon est spécialement invoqué pour la croissance et l'épanouissement du sens viril; les petits personnages vendus aux pèlerins nous font voir et toucher du doigt l'effet de son intercession!... (page 99) Roger Vaillant - Cotarnos

cf. le rapprochement GORGON avec le breton "GOURON" "homme viril"

Côte d'Armor

Montreuil, le 11 - XI - 1952.

Monsieur,

Voici plusieurs semaines que Mme. Jolidon m'a conseillé de vous écrire en m'indiquant que vous pourriez, sans doute me fournir des renseignements intéressants.

Actuellement, je m'intéresse aux questions suivantes :

Amulettes de Saint-Gorgon : dans la "Revue Archéologique", année 1868, tome 9, page 176, note 1, H. Gaidoz indique, faisant foi aux renseignements fournis par un correspondant rouennais, que les amulettes étaient vendues à la foire St. Romain à Rouen, mais que la coutume avait été interdite par la police une quinzaine d'années plus tôt. Mr. Douteville a reproduit ce renseignement dans sa thèse de doctorat sur la "Mythologie Française".

Avez-vous connaissance de l'arrêté interdisant cette coutume (pris vers 1850-1855) soit par le préfet de la Seine-Inférieure, soit par le maire de Cantelou ou de St. Martin-de-Boscherville ? (Date et autorité qui l'a prise ?), soit par l'autorité religieuse ?

D'autres renseignements m'incitent à penser qu'il ne s'agit pas de la St. Romain à Rouen, mais de la St. Gorgon. On parle toujours de la St. Gorgon de Cantelou : or la chapelle de St. Gorgon se trouve au hameau du Genêtay, sur la commune de St. Martin de Boscherville.

Pouvez-vous m'indiquer exactement ^{à quel} lieu se tient l'assemblée de la Saint-Gorgon ?

Enfin si cette question avait déjà fait l'objet d'études, ^{antérieures} je vous serais très reconnaissant de bien vouloir m'en ^{indiquer} les ^{références}.

Cornemuse normande : Je recherche actuellement tous les documents pouvant me permettre une étude de cette question (je suis moi-même sonneur de cornemuse depuis une dizaine d'années). J'ai déjà recueilli quatre documents intéressants à Rouen. Peut-être avez-vous connaissance d'autres représentations (chapiteaux, autres sculptures sur pierre, miniatures de manuscrits, vitraux, gravures anciennes, panneaux de bois sculpté ou peint, décorations de faïence, etc....) ou vos recherches dans les archives notariales vous ont-elles amené à en trouver des mentions dans les titres ?

Roger Vaillant - Catarnos

Revue Archéologique, année 1868, tome 2:

"Gargantua, essai de mythologie celtique" par H. Gaidoz, pp. 172 à 192.

page 176, note 1: J'apprends en effet de Mr. François Lenormant, qui à Rouen, le jour de la fête de St. Romain (23 octobre), on vendait de petites figures (de 2 ou 3 cm. de hauteur) représentant des hommes grotesques pourvus de l'insigne de Priape. On appelait ces figures des "gargans", et les jeunes filles en achetaient qu'elles mettaient dans leur corset dans l'espoir de trouver plus facilement un mari. Il y a une quinzaine d'années, la vente de ces objets indécents a été interdite par la police. Dans le louable désir de conserver aux archéologues le souvenir de cette coutume, Mr. Fr. Lenormant a donné un exemplaire de ces "gargans" au musée de St. Germain. Je ferai remarquer en outre que l'exemplaire qu'il a eu l'obligeance de me communiquer était, outre l'appendice priapique, muni d'une double paire d'yeux.

Se fiant à ce texte, Mr. Doutenville parle des "gargans" de la St. Romain à Rouen dans son livre "La Mythologie française" (Dagot, 1948), pp. 68 et 77.

"La Seine Normande" par René Dumesnil, page 123:
Le pèlerinage et l'assemblée ~~de St. Gorgon~~ à la chapelle de Saint-Gorgon (en Cantéleu, près de Rouen *) avaient lieu le 9 septembre - une statuette y représente le saint à cheval, tenant un orseau à la main -

* la chapelle se trouve en forêt de Cantéleu, mais est située sur le territoire de la commune de Saint-Martin de Boscherville.

"Contes et Chansons du Bigaudon" par Georges Samy.
p. 99: En ce pays des amulettes St. Gorgon, toute pudeur boudée, est été saignée (on sait que le grand St. Gorgon est spécialement invoqué pour la croissance et l'épanouissement du sens viril, les petits personnages vendus aux pèlerins nous font voir et toucher du doigt l'effet de son intercession!).

Guides artistiques et pittoresques des Pays de France (Delagrave):

Roger Vaillant - Catarnos

GOUVERNEMENT.

GOUVERNEMENT : Triades.

- 8 « Les choses les meilleures pour un prince durant son règne : la Vérité, la Miséricorde et le Silence. Les trois plus mauvaises pour un noble Roi sont : l'abandon de la Vérité et l'ajout de la Fausseté à l'Erreur ». (Advice to prince).
- 202 « Trois choses qui constituent un Roi véritable : un contrat avec les autres Rois, la fête de Tara, l'abondance durant son règne ».
- 242 Trois choses sont les meilleures pour un chef de tribu : la Justice, la Paix et le Maintien d'une armée.
- 166 Trois états amènent la ruine des tribus par leur fausseté : Fausseté d'un Roi, Fausseté de l'historien, Fausseté du Juge.

*

GUERRIER

GUERRIER : = CATUVIROS – CINGETOS – IACCU – CATA COS – CAROS – CARROS – IARSEDOS.

Formule de prise d'armes consacrée par l'usage, lors de la remise des premières armes aux jeunes guerriers : RO DO BUAID J CETGUINE J CHOSCUR SIN : « Que ceci soit pour la victoire, pour le premier sang et pour le triomphe ».

Parmi les interdits du guerrier, celui de prendre la parole avant le roi était sévèrement sanctionné.

OINOS DO GEDTIS CATUVIROBIS LABARU CINTU RIX, ETIR OINOS DO GESTIS RIG LABARU CINTU DRUIDON .

C'est un interdit aux guerriers de parler avant le roi et un interdit au roi de parler avant ses druides.

Rapport entre la fureur guerrière, où la transe et la chaleur engendré : v. irl. FICHID « Il vainc », « il bout ».

v. irl. GAL « valeur guerrière, fait de vaincre » et « vapeur »

LATH « guerrier et chaleur », rut.

GRANNOS

GRANNOS :

Apollo GRANNUS et SIRONA – le soleil et les étoiles

Deo Apolline et Sancte Sirone

Grannus était un dieu guérisseur (vf. Dion Cassius – Historiae LXXVII, 15,

Grand (Vosges)

REGLES DE VIE DU GUERRIER CELTE :

(Extrait des Princes des Fianna)

Si tu veux être digne combattant, montre-toi paisible dans la maison d'un grand. Sans juste motif, ne bats pas ton chien. Sans preuve de sa faute n'accuse pas ta femme.

Au combat, ne porte pas la main sur un fou, car il ne sait ce qu'il fait. Ne médise pas de qui à un nom ; ne te bats pas dans une dispute ; n'aie rien à faire avec un méchant ou un sot.

Deux tiers de ta générosité et de ta gentillesse montre-les à la femme, aux enfants qui rampent sur le sol, aux Sages qui construisent les poèmes, ne sois pas rude aux gens de peu.

Fuis les discours vantards, ne dis pas que tu refuses de céder même dans les choses justes, car c'est une honte de parler raide quand on ne peut ensuite soutenir ses dires.

Aussi longtemps que tu vis, n'abandonne pas ton maître pour argent ni or, n'abandonne pas qui tu as promis de défendre.

Ne médise pas des siens auprès d'un grand, ce n'est pas là le fait d'un digne combattant.

Ne répète pas de mensonges, ne sois ni bavard, ni calomniateur ; si brave et puissant sois-tu, n'excite pas les inimitiés.

Ne fréquente pas les maisons de la bière, ne censure pas les anciens, ne te mêle point aux gens de rien, fais largesse de ta table ; que le ladre ne soit jamais ton ami.

Serre ton vêtement, tiens fermement tes armes jusqu'à ce que le dur combat aux lames étincelantes s'achève. Cours la bonne fortune mais néanmoins épouse la noblesse.

(Règle sacrée : Pour l'humain le DESTA celtique est pour ainsi dire le Dharma Indi, ou encore le Dedma celtique. C'est un aspect de la loi et de son ordre primordial dans lequel les éléments essentiels demeurent dans leurs limites naturelles : « *Paix dan le Ciel, Ciel sur la Terre, Terre sous le ciel, Force à chacun d'eux* ». L'ordre humain et ses règles sont donc modelés sur le grand ordre naturel du Monde. Le Macrocosme devant être le modèle du Microcosme).

Grianan Ailleach

GRIANAN AILLEACH – Inishowen Donegal - cf. Fortin :

Fort circulaire en pierre (époque celtique) de 25 mètres de diamètre, juché sur un promontoire de 270 mètres et entouré de trois remparts. (La vue du fort donne sur la péninsule de Lough Swilly).

Ce fort est placé stratégiquement à l'entrée de la presqu'île et réputé avoir appartenance au Tuatha dè Danann. Il succède à un camp fortifié de l'âge du bronze (1700 avant J.C.). Il servit de résidence et de place –forte au Ui Neill (O'Neill) rois d'Ulster, du Vème au XIIème siècle. Il résista à de nombreuses attaques avant d'être anéanti par le Roi du Munster, Murtagh O'Brien, en représailles pour la destruction de son propre château. La structure actuelle a été reconstruite en 1870 par un mécène de Derry, (Panorama exceptionnel sur les lacs Foyle et Swilly).

Groupement

GROUPEMENT – ASSEMBLEE : Cantos.

CANTOS est de même racine que CANTIA « groupement, assemblée » et désigne ce qui regroupe la **Jante**, les rayons dans le « cercle ».

Le moyeu NABOS est alors ce qui unit. Cf. le sens de NABOS « moyeu, chef, seigneur ».

D'après J. Loth, il semble que le nom du « cercle », ainsi qu'il existe dans le mot « jante », servait au sens abstrait à exprimer les idées de « plénitude, perfection et certitude », aussi celles de « groupement assemblée, rassemblement ».

Le gaulois CANTOS « jante de roue », « cercle », est le même mot. De nombreux noms gaulois contiennent « CANTO » dont le sens pourrait être celui qu'avait CANT dans le nom vieux breton.

L'irlandais CETTE « groupement assemblée » est à rapprocher du moyen gallois CANT « troupe, armée » = CANTIA



GRUE - Garanos :

En Irlande, la grue était considérée comme un oiseau plein de sagesse, au moins égale à celle de l'homme. Elle possédait une organisation sociale parfaite et servait de guide au voyageur et spécialement au navigateur. La mise à mort d'une grue domestique était punie d'une amende.

Cet échassier rappelle, lorsqu'il est au repos (symbolisme axial) la posture rituelle que prend Lug au début de la bataille de Mag Tured. Les grues sont d'ailleurs figurées sur les autels gallo-romains de Paris et de Trèves. Elles y sont associées au Taureau (TARVOS – TRIGARANUS), à l'arbre et à ESUS. (Catarnos – Symboles druidiques », in Arevidya n°2, avril 1956, p.6).

Dans une ballade écossaise : « *An dig thu no an deid thu, no an d'ich thu feoil churra ?* »

Traduite par : « Viendras-tu, ou as-tu mangé de la viande de grue ? » (ce couplet doit accélérer la mort). Il s'agit là évidemment de la survivance d'une attribution de pouvoirs magiques et extraordinaires aux grues. (Tradition qui date d'une époque très reculée).

Ambivalence et ambiguïté de son caractère :

Elle a, de toutes façons, un caractère éminemment magique au point d'assumer à basse époque le rôle de sorcier. Des hérons soufflent des conseils aux oreilles du combattant. (Cf. les paradigmes sur les casques gaulois).

C'est sous la forme de quatre grues que la Cailleach Beara, première image de la Terre Mère, donne naissance à quatre fils. Seul le sang du Taureau légendaire Connra, appartenant à la Cailleach répandu sur eux pourrait leur rendre forme humaine. (cf. « le Taureau aux trois grues » (ici quatre).

Jean de Vries rappelle que la danse dite de la grue qui allait en direction opposée au soleil - et donc en direction de la mort - effectuée dans le labyrinthe de Délos (île) commémorait la mort du Minotaure (J. de Vries, Untersuchungen über das Hüpfspiel, Helsinki - 1957, p. 476)

Danse de la grue :

Cette danse « s'exécute en Bretagne, comme elle s'exécutait dans Athènes sous le règne de Thésée : les danseuses et les danseurs se suivent à la file comme des grues ».

Ces danses, dans les temples, comme dans les cimetières furent défendues en 744, par le pape Zacharie... « *J'atteste, en 1765 ou 66, avoir vu danser encore dans une chapelle et dans le cimetière d'une petite terre de Bretagne, près de Brest ... Nous avons vu que les Bretons croient dans les lieux sauvages et dans les landes entendre la musique et voir la danse des Gaurics, autour des pierres druidiques* »

Grue, Héron, CORRO-

| | |
|-------------|---|
| CORSCA | « héron, grue » - irl. |
| CORROGONIA | « magie, sorcellerie » - irl. CORRGUINE |
| CORROGONIOS | « sorcier » |
| CORROGONU | « tuer, blesser » |
| CORROS | « héron » |
| CORROS | « nain » |
| CORSO- | « nain » |

Ces mots apparaissent tous avec un aspect négatif.

Le mot GARAN qui correspond au gaulois GARANOS (dans l'inscription du monument des nautes parisiens consacré au TARUAOS (TRI) GARANUS, le taureau au trois grues) désigne bien la « grue », en gallois cornique et breton.

En gaélique, c'est le mot CORR qui désigne cet animal, mais également le nom du héron. Sa forme vieille celtique remonte à *CORCSA (CORXA). On trouve les composés : CORR BHAN, CORR GHLAS, CORR IASG, et aussi celui de CORRGUINE « magie, sorcellerie », * CORROGONIA d'où CORRGUINECHT, « magicien » (acc sg RCXII, 76 § 63) et CORRGUINECHT f. « sorcellerie ». Expliqué comme l'art de * se tenir sur une jambe, un bras derrière le dos, un œil fermé, en prononçant la satire redoutable du GLAM DICINN (O'Dav 383B). On a proposé de voir dans le premier élément, le nom de la grue associé à la forme verbale GUIN de *GONU « fait de tuer, de blesser ».

* à cloche-pied (boiteux)

The shirt of Mannanan, and his Knif
And Guibne 's girdle, altogether :
A smith 's hook From the Fierce mani
Were trasures that the Crane Bag held

La chemise de Mannanan et son couteau
Et la ceinture complète de Gobané :
Un crochet de forgeron pour l'homme fier
Ceux-là sont les trésors que contient le sac de la Grue.

Le Roi d'Ecosse dépouillé de tout
Et le casque du Roi de Lochlainn
Ceci est dit être dedans,
Ainsi que les os d'Asal le porcher.

Une ceinture du dos des grandes baleines
Sont parmi les bienfaits du sac de la Grue
Je te dis, tout cela au dehors fait du tort,
Mais portés sur soi servent à quelque chose.

(Tiré de la collection des Poèmes Irlandais connus par le Dumaire Fionn).
Transcription Gaélique E. Mac Neill.
Transcription Française Serj. Pineau.

GARONOS – CORROS , « héron », Cf.. TARVOS TRI-GARANUS.

L'Irlandais possède un nom désignant une sorte de sorcier CORRGUINE, littéralement « tueur de grues » * CORROGON.

Sur les grues dans les légendes anciennes et le folklore moderne (cf. Anne Ross, Etudes Celtiques IX, 423-438).

Recherches CATARNOS :

- 1- Grue (et héron) échassier, « perché » sur l'arbre du monde : attitude insolite (ce ne sont pas des oiseaux percheurs).
§ // cygne (s.v ; alarc'h) : cou flexueux, marchant (dans) sur l'eau.
Immobilité longue durée (« marabout ») = Wou-Wei
Oiseau et son reflet = les deux cygnes liés par chaîne d'Ag.
- 2 – Taruos trigaranus
- 3 – Kênos sous forme de cignogne : Sketla II/I.

Sur les boucliers gaulois = sur l'arc de triomphe d'Orange.

La grue ? dévorant un serpent sur les monnaies des Arvernes
(Traité des Monnaies Gauloises de Blanchet).

R.C., XLIV, 1927, p.428 : offrande de deux grues à Mercure par Primus Cellissus : inscription de Cologne.

R.C., XLII, 1925, p.6 : l'attitude consistant à être debout sur un pied et à ne se servir que d'une seule main s'appelait « corrguinecht » ; on la prenait pour prononcer l'incantation « glâmdicinn ».

p.41) : en Irlande, il existait des grues domestiques, et il était interdit de les tuer sous peine d'amende. Peut-être la posture du magicien debout sur un pied à-t-elle quelque rapport avec celle de la grue ; si le terme « corrguinecht » qui la désigne était bien dérivé de « corr » (grue), ainsi que se le demandait Whitley Stokes (R.C., XX, p.41, note), la chose serait certaine.

Les échassiers figurés sur l'un des boucliers de l'arc d'Orange sont des hérons, très distinctement caractérisés, et ne sont pas des grues.

(P.42) on a considéré les grues et on les considère encore comme des oiseaux pleins de sagesse, les égaux des hommes, sinon plus ; elles ont une organisation sociale parfaite, des chefs élus, des camps veillés par des sentinelles qui ne s'endorment jamais.

P.43 elles sont aussi les guides attirés du voyageur, et surtout du navigateur.

R.C., XVIII, 1897, pp< ;253-256 : sur les boucliers celtique de l'arc d'Orange, on voit deux grues identiques.

« Symbolisme » N°319, fanv-féf. 1955 = Du symbolisme de quelques animaux par J. Piette = la Grue pp. 154-156.

GUÉ.

* RITUS

* IATU.

GUÉ.

ROUDOUR

III.....IIII

- I. Symbolisme général comparable à celui du pont = traversée d'une rivière d'une rive à l'autre, les deux rives symbolisant NENV et DOUAR ou équivalents; l'eau, ce qui sépare (le monde intermédiaire).
= passage de la mort à l'immortalité, du changement à l'immutabilité.

IIII.III

voir Nemeton N°3 & 4 : "le Gué des Moutons ou la Traversée des Ames" par Kornovios.

"La geste de la Branche-Rouge" par Chauviré, p.55: dans l'épopée irlandaise, les combats singuliers se livrent toujours aux gués des rivières.

RC, XV-XVI (1894-1895): "Rennes Dindshenahas": le combat au gué : I32-I39.

Mabinog. tome I, p.88: combat de Pwyll, prince de Dyvet et de Hafgan, prince d'Annwryn, au milieu du gué.

R.C., XLIV, 1927, p.126: on peut penser de même que Ferbaeth, autre élève de Scathach, que Cuchulainn tue au gué, était frère par le sang de Cuchulainn, suivant le même rite.

R.C., XLIII, 1926, p.51: le lendemain de bonne heure ils vinrent reprendre le combat dans les mêmes conditions et se mirent d'un commun accord à s'entr-égorger de nouveau dans le gué.

Cû-chulainn à Foill fils de Nechta: "Je t'en donnerai la preuve au gué" (Geste de la Branche Rouge, par Chauviré, p.55)

La Geste de la Branche Rouge, par Chauviré:

p.70: Cû-chulainn à Imeur: "La crainte que j'inspire est telle que les guerriers évitent gués et champs de bataille".

RITUS

* yatu

EDITIONS ARCHÉ

• Diffusion: Dervy-Livres.
• Parutions récentes;

Autorité spirituelle et pouvoir temporel dans la perspective indienne du gouvernement, par Ananda K. Coomaraswamy. Cet essai fondamental étudie et définit les natures respectives de l'autorité spirituelle et du pouvoir temporel, ainsi que les rapports qui doivent s'établir entre eux dans une société traditionnelle complète, où chaque activité, chaque fonction, exercée impersonnellement et ordonnée à la Vérité, est comparable à un autel sur lequel se déroule le sacrifice libérateur de l'individualité, indispensable au dévoilement, en chacun, de l'Homme Intérieur. Bien que s'appuyant essentiellement sur la Révélation védique et post-védique, cet essai déborde largement le cadre du seul domaine indien et possède en réalité une valeur paradigmatique.

• *L'Apocalypse - Son symbolisme et son image du monde*, par Dominique Vaiseux. L'auteur s'est attaché à dégager le sens des principaux symboles de l'Apocalypse de Saint-Jean, l'un des textes traditionnels les plus représentatifs de la tradition occidentale. Véritable pont entre la tradition juive, la gnose et l'Islam, empreinte des traditions indoeuropéennes sur l'évolution cyclique, l'Apocalypse offre une vision cosmogonique et eschatologique du monde, ainsi que de nombreuses données sur les signes des temps.

• *Tous les écrits de UR ET KRUR (1927-1928-1929) signés Arvo- Agarda-Iagla*, de Julius Evola.

• *Science moderne et sagesse traditionnelle*, par Titus Burckhardt.

• *Ur et Krur, introduction à la magie, Ur 1927-1928*, par Arturo Reghini (Pietro Negri).

RENÉ GUÉNON

IL Y A UN SIECLE, RENE GUENON

Présentation de l'homme et de l'oeuvre

Le 15 novembre 1886, à Blois, naissait René Guénon.

Le présent article vise à donner les principaux repères de la vie et de l'oeuvre de René Guénon. Il s'adresse donc surtout au lecteur qui le connaît peu. Il se comporte de trois parties: la vie, une brève présentation bibliographique, quelques extraits de l'oeuvre.

LA VIE

Il est fils de Jean-Baptiste Guénon (mort en 1913) et de Anna-Léontine Jolly. Il s'avère bon élève, mais de santé fragile. Il est bachelier ès lettres en 1903. En octobre 1904, il s'installe à Paris. Il y suit des études de mathématiques. En 1906 débute ses contacts avec les groupes occultistes de la capitale. Mais, à partir de 1909, il rompt peu à peu avec ces milieux et commence, dans des articles, à esquisser les grandes lignes de son oeuvre. En 1912, il se convertit à l'Islam, il est également affilié à la Franc-Maçonnerie. La même année, il épouse une institutrice, Berthe Loury. Il obtient une licence de philosophie en 1915. Il fréquente les milieux catholiques thomistes dont le chef de file est

«Sol Invictus», n° 1
(Print. / Eté 87)

Jacques Maritain. En 1916, il obtient un diplôme d'études supérieures en philosophie. En 1917, il professe à Sétif en Algérie. L'année suivante, il rentre en France et enseigne à Blois. Il échoue, en 1919 à l'agrégation de philosophie. Il abandonne, la même année, l'enseignement.

En 1921, paraît son premier ouvrage, **Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues**. A partir de 1925, il collabore à la revue **Voile d'Isis** qui deviendra quelques années plus tard **Etudes Traditionnelles**, ainsi qu'à la revue catholique **Regnabit** jusqu'en 1927 pour cette dernière. Il participe également à d'autres publications comme la **Revue de philosophie** et **Vient de paraître**, toutes deux d'inspiration catholique.

Sa femme meurt en janvier 1928. Le 5 mars 1930, il part pour Le Caire, il ne reviendra jamais en France. En 1934, il se remarie avec une égyptienne, Fatma Hanem Ibrahim. Il s'appelle désormais Abdel Wahéd Yahia, ce qui signifie "serviteur de L'Unique". Il entretient une volumineuse correspondance. En 1944, naissance de sa première fille Khadija, suivit d'une seconde, Leïla, trois ans plus tard, et d'un fils, en 1949, Ahmed. En 1948, il obtient la nationalité égyptienne. En 1950, sa santé se détériore très gravement. Il meurt le 7 janvier 1951 à 23 heures après avoir murmuré: «Allah, Allah». Le 17 mai suivant, son second fils, Abdel Wahed vient au monde.

LES OUVRAGES

En 1920, l'**Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues**, est prête. Elle est publiée en 1921. Malgré son titre, la moitié du livre est consacrée à l'exposé des fondements de la Tradition. La seconde partie aborde la tradition hindoue et ses différentes voies. Ainsi Guénon évoque le **Veda**, le

Shivaïsme et le Vishnouïsme, les **darshanas**, le Bouddhisme, etc.

La même année paraît **Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion**. Guénon y condamne une des influences pseudo-spiritualistes des plus puissantes de notre temps, très significative quant à sa caricature de la Tradition. Cette vigoureuse dénonciation se poursuit, en 1923, par **L'erreur spirite**.

En 1924, **Orient et Occident**. Dans une première partie, Guénon dénonce les "illusions occidentales", le progrès, la "superstition de la science", etc. Puis, il esquisse les possibilités pour l'Occident de revenir à la Tradition.

L'homme et son devenir selon le Védānta, en 1925, introduit un autre volet de son oeuvre. Il examine dans le détail une voie traditionnelle, hindoue en l'occurrence, qui se caractérise notamment par son non-dualisme. La même année paraît **L'ésotérisme de Dante**. Guénon, par-delà le sens littéral, se penche sur le sens profond de l'oeuvre du grand auteur italien. Depuis, de nombreux ouvrages sont parus sur cette question. Le 17 décembre 1925, il donne une conférence dans un amphithéâtre de la Sorbonne intitulée **La métaphysique orientale**. Elle sera éditée en 1939.

En 1927, parution de **Le Roi du Monde**. Guénon y traite de la symbolique du centre et de ses diverses représentations dans différentes traditions.

Cette même année est publiée **La crise du monde moderne**. Il expose à nouveau sa critique du monde moderne. Les titres des chapitres sont: **L'âge sombre, L'opposition de l'Orient et de l'Occident, Connaissance et action, Science sacrée et science profane, L'individualisme, Le chaos social, Une**

civilisation matérielle, L'envahissement occidental, Quelques conclusions. Ce livre constitue une excellente introduction à l'oeuvre de Guénon et un bon dépoussiérage !

1929 voit la publication de Autorité spirituelle et pouvoir temporel. L'auteur y examine les rapports de la royauté et du sacerdoce, de la première fonction, la fonction souveraine, et de la seconde, la fonction guerrière.

La même année Guénon donne un petit texte sur Saint Bernard. Il commence cette étude en disant: «Parmi les grandes figures du Moyen-Age, il en est peu dont l'étude soit plus propre que celle de saint Bernard à dissiper certains préjugés chers à l'esprit moderne. (...) Cette vie apparaît ainsi en quelque sorte comme une réfutation anticipée de ces erreurs, opposées en apparence, mais en réalité solidaires, que sont le rationalisme et le pragmatisme; (...)» Avec cette figure Guénon montre un exemple de l'opposition, dans l'histoire, de la Tradition et de l'esprit du monde moderne.

En 1931 paraît Le symbolisme de la croix. Guénon se penche notamment sur les deux natures de l'homme: horizontale et verticale qui correspondent, entre autres, à l'exotérisme et à l'ésotérisme.

L'année suivante est publié Les états multiples de l'être. Guénon y aborde des sujets tels que: L'Infini et la Possibilité, L'Etre et le Non-Etre, Rapports de l'unité et de la multiplicité, Les hiérarchies spirituelles, Motion métaphysique de la liberté, etc.

1945 connaît la première édition de Le règne de la quantité et les signes des temps. Ouvrage que l'on peut considérer comme une suite et une amplification de La crise du monde moderne. Guénon s'attache à déceler les étapes de l'action antitraditionnelle

dans le temps et la pensée. Il analyse aussi différentes caractéristiques du dernier âge.

En 1946 paraissent trois ouvrages: Principes du calcul infinitésimal, où il développe un sujet relatif aux mathématiques et à la métaphysique; La grande triade et Aperçus sur l'initiation. La grande triade part de la tradition chinoise pour étudier les rapports entre la Terre et le Ciel, d'un point de vue symbolique évidemment. Aperçus sur l'initiation comme l'indique son titre traite du délicat problème de l'initiation et de ses relations avec l'exotérisme.

Ensuite seront publiés des recueils posthumes, le plus souvent thématiques.

Le premier à paraître est Initiation et réalisation spirituelle en 1952, lequel constitue un complément de Aperçus sur l'initiation.

En 1954, parution de Aperçus sur l'ésotérisme chrétien. En 1962, une importante compilation d'articles est publiée sous le nom de Symboles fondamentaux de la science sacrée. Cet ouvrage se partage en huit parties: Le symbolisme traditionnel et quelques unes de ses applications générales; Symboles du centre et du monde; Symboles de la manifestation cyclique; Quelques armes symboliques; Symbolisme de la forme cosmique; Symbolisme constructif; Symbolisme axial et symbolisme de passage; Symbolisme du cœur.

En 1964 est édité en deux tomes Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage; en 1968 Etudes sur l'Hindouisme; en 1970, Formes traditionnelles et cycles cosmiques qui comprend notamment des articles sur la conception traditionnelle du temps ainsi que sur: l'Atlantide et l'Hyperborée; en 1973, Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le Taoïsme; la même année, Comptes rendus; enfin, en 1976, Mélanges.

EXTRAITS

Il serait présomptueux et malhonnête de prétendre présenter par quelques extraits les grands thèmes de l'oeuvre de Guénon. D'une part, parce que la compréhension de celle-ci exige une réflexion et une maturation intérieure que quelques extraits ne peuvent nourrir. D'autre part, les passages ne présentent qu'une facette, ce qui s'avère encore présentable en guise d'introduction pour les idées générales, mais risque fort de paraître incompréhensible pris isolément. C'est le cas lorsqu'il s'agit de l'étude de tel ou tel point fondamental qui a nécessité au moins un livre ou un chapitre.

Nous nous bornons par conséquent à quelques passages relatifs à la critique du monde moderne, en précisant qu'il s'agit que d'une partie de l'oeuvre de Guénon.

L'extrait suivant, tiré de Le règne de la quantité et les signes des temps, permet de cerner la notion de Tradition par rapport à ses caricatures et à la subversion antitraditionnelle.

«Tous les emplois abusifs du mot "tradition" peuvent, à un degré ou à un autre, servir à cette fin (1), à commencer par le plus vulgaire de tous, celui qui le fait synonyme de "coutume" ou d'"usage", amenant par là une confusion de la tradition avec les choses les plus bassement humaines et les plus complètement dépourvues de tout sens profond. Mais il y a d'autres déformations plus subtiles, et par là même plus dangereuses; toutes ont d'ailleurs pour caractère commun de faire descendre l'idée de tradition à un niveau purement humain, alors que, tout au contraire, il n'y a et ne peut y avoir de véritablement traditionnel que ce qui implique

un élément d'ordre supra-humain. C'est là en effet le point essentiel, celui qui constitue en quelque sorte la définition même de la tradition et de tout ce qui s'y rattache; et c'est là aussi, bien entendu, ce qu'il faut à tout prix empêcher de reconnaître pour maintenir la mentalité moderne dans ses illusions, et à plus forte raison pour lui en donner encore de nouvelles, qui, bien loin de s'accorder avec une restauration du supra-humain, devront au contraire diriger plus effectivement cette mentalité vers les pires modalités de l'infra-humain. D'ailleurs, pour se convaincre de l'importance qui est donnée à la négation du supra-humain par les agents conscients et inconscients de la déviation moderne, il n'y a qu'à voir combien tous ceux qui prétendent se faire les "historiens" des religions et des autres formes de la tradition (qu'ils confondent du reste généralement sous le même nom de "religions") s'acharnent avant tout à les expliquer par des facteurs exclusivement humains; peu importe que, suivant les écoles, ces facteurs soient psychologiques, sociaux ou autres, et même la multiplicité des explications ainsi présentées permet de séduire plus facilement un plus grand nombre; ce qui est constant, c'est la volonté bien arrêtée de tout réduire à l'humain et de ne rien laisser subsister qui le dépasse; et ceux qui croient à la valeur de cette "critique" destructrice sont dès lors tout disposés à confondre la tradition avec n'importe quoi, puisqu'il n'y a plus en effet, dans l'idée qu'on leur en a inculquée, rien qui puisse la distinguer réellement de ce qui est dépourvu de tout caractère traditionnel.»

X | La conception cyclique du temps est à la base du monde de la Tradition. Guénon débute La crise du monde moderne en l'évoquant:

cesse croissante, (...). Cette chute pourrait être caractérisée comme une matérialisation progressive, car l'expression du principe est pure spiritualité; nous disons l'expression, et non le principe même, car celui-ci ne peut être désigné par aucun des termes qui semblent indiquer une opposition quelconque, étant au-delà de toutes les oppositions. D'ailleurs, des mots comme ceux d'"esprit" et de "matière", que nous empruntons ici pour plus de commodité au langage occidental, n'ont guère pour nous qu'une valeur symbolique; (...))

La Renaissance fut une étape décisive pour l'avènement du monde moderne. Elle opéra une coupure entre l'homme et le supra-monde. Tous les extraits suivants proviennent de **La crise du monde moderne**.

«Il y a un mot qui fut mis en honneur à la Renaissance, et qui résumait par avance tout le programme de la civilisation moderne: ce mot est celui d'"humanisme". Il s'agissait en effet de tout réduire à des proportions purement humaines, de faire abstraction de tout principe d'ordre supérieur, et, pourrait-on dire symboliquement, de se détourner du ciel sous prétexte de conquérir la terre; les Grecs, dont on prétendait suivre l'exemple, n'avaient jamais été aussi loin en ce sens, même au temps de leur plus grande décadence intellectuelle, et du moins les préoccupations utilitaires n'étaient-elles jamais passées chez eux au premier plan, ainsi que cela devait bientôt se produire chez les modernes. L'"humanisme", c'était déjà une première forme de ce qui est devenu le "laïcisme" contemporain; et, en voulant tout ramener à la mesure de l'homme, pris pour une fin en lui-même, on a fini par descendre, d'étape en étape, au niveau de ce qu'il y a en celui-ci de plus inférieur, et par ne plus guère chercher

«La doctrine hindoue enseigne que la durée d'un cycle humain, (...), se divise en quatre âges qui marquent autant de phases d'un obscurcissement graduel de la spiritualité primordiale; ce sont ces mêmes périodes que les traditions de l'antiquité occidentale, de leur côté, désignaient comme les âges d'or, d'argent, d'airain et de fer. Nous sommes présentement dans le quatrième âge, le **Kali-Yuga** ou "âge sombre", (...), les vérités qui étaient autrefois accessibles à tous les hommes sont devenues de plus en plus cachées et difficiles à atteindre; ceux qui les possèdent sont de moins en moins nombreux, et, si le trésor de la sagesse "non humaine", antérieure à tous les âges, ne peut jamais se perdre, il s'enveloppe de voiles de plus en plus impénétrables, qui le dissimulent aux regards et sous lesquels il est extrêmement difficile de le découvrir. C'est pourquoi il est partout question, sous des symboles divers, de quelque chose qui a été perdu, en apparence tout au moins et par rapport au monde extérieur, et que doivent retrouver ceux qui aspirent à la véritable connaissance; (...))

Puis, il aborde la question du progrès par rapport à la conception cyclique.

«Mais, demandera-t-on sans doute, pourquoi le développement cyclique doit-il s'accomplir ainsi dans un sens descendant, en allant, du supérieur à l'inférieur, ce qui, comme on le remarquera sans peine, est la négation même de l'idée de "progrès" telle que les modernes l'entendent ? C'est que le développement de toute manifestation implique nécessairement un éloignement de plus en plus grand du principe dont elle procède; partant du point le plus haut, elle tend forcément vers le bas, et, comme les corps pesants, elle y tend avec une vitesse sans

que la satisfaction des besoins inhérents au côté matériel de sa nature, recherche bien illusoire, du reste, car elle crée toujours plus de besoins artificiels qu'elle n'en peut satisfaire.»

L'individualisme a pris le relais et la succession de l'humanisme.

«Ce que nous entendons par "individualisme", c'est la négation de tout principe supérieur à l'individualité, et, par suite, la réduction de la civilisation, dans tous les domaines, aux seuls éléments purement humains; c'est donc, au fond, la même chose que ce qui a été désigné à l'époque de la Renaissance sous le nom d'"humanisme", (...)»

Il s'attaque également à la conception actuelle de la société:

«(...) qu'est-ce exactement que cette loi du plus grand nombre qu'invoquent les gouvernements modernes et dont ils prétendent tirer leur seule justification ? C'est tout simplement la loi de la matière et de la force brutale, la loi même en vertu de laquelle une masse entraînée par son poids écrase tout ce qui se rencontre sur son passage; c'est là que se trouve précisément le point de jonction entre la conception "démocratique" et le "matérialisme", et c'est aussi ce qui fait que cette même conception est si étroitement liée à la mentalité actuelle. C'est le renversement complet de l'ordre normal, puisque c'est la proclamation de la suprématie de la multiplicité comme telle, suprématie qui, en fait, n'existe que dans le monde matériel; au contraire dans le monde spirituel, et plus simplement encore dans l'ordre universel, c'est l'unité qui est au sommet de la hiérarchie, car

c'est elle qui est le principe dont sort toute multiplicité; mais, lorsque le principe est nié ou perdu de vue, il ne reste plus que la multiplicité pure, qui s'identifie à la matière elle-même.»

Guénon stigmatise l'Occident. Il faut comprendre cette désignation comme dépassant le domaine géographique et lui donner sa signification symbolique. L'Occident est le lieu où le Soleil se couche. Il équivaut analogiquement à la fin d'un cycle. Tandis que l'Orient est la terre du lever, de l'âge d'or. Cependant, il est également vrai qu'aujourd'hui les peuples occidentaux sont les propagateurs du monde moderne, de ses germes, et ainsi les moins traditionnels (2).

«L'envahissement occidental, c'est l'envahissement du matérialisme sous toutes ses formes, et ce ne peut être que cela; tous les déguisements plus ou moins hypocrites, tous les prétextes "moralistes", toutes les déclamations "humanitaires", toutes les habiletés d'une propagande qui sait à l'occasion se faire insinuante pour mieux atteindre son but de destruction, ne peuvent rien contre cette vérité, qui ne saurait être contestée que par des naïfs ou par ceux qui ont un intérêt quelconque à cette oeuvre (...)»

De par sa nature, le monde moderne s'écroulera pitoyablement rongé par ses propres poisons, détruit par ses propres créatures.

«Si la civilisation moderne devait s'écrouler quelque jour sous la poussée des appétits désordonnés qu'elle a fait naître dans la masse, il faudrait être bien aveugle pour n'y pas voir le juste châtement de son vice fondamental, ou, pour parler sans aucune phraséologie morale, le

"choc en retour" de sa propre action dans le domaine même où elle s'est exercée. Il est dit dans l'Évangile: "Celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée"; celui qui déchaîne les forces brutales de la matière périra écrasé par ces mêmes forces, dont il n'est plus maître lorsqu'il les a imprudemment mises en mouvement, et qu'il ne peut se vanter de retenir indéfiniment dans leur marche fatale; forces de la nature ou forces des masses humaines, ou les unes et les autres tout ensemble, peu importe, ce sont toujours les lois de la matière qui entrent en jeu et qui brisent inexorablement celui qui a cru pouvoir les dominer sans s'élever lui-même au-dessus de la matière. Et l'Évangile dit encore: "Toute maison divisée contre elle-même s'écroulera"; cette parole aussi s'applique exactement au monde moderne, avec sa civilisation matérielle, qui ne peut, par sa nature même, que susciter partout la lutte et la division.»

...

Nous le répétons, ces extraits ne représentent qu'une petite partie de l'œuvre de Guénon, partie où il dénonce le monde actuel. Dans l'autre partie, plus importante, de son œuvre, il indique des voies, fournit des bases solides et sûres, pour ceux qui cherchent vraiment à sortir du monde moderne. Aller vers la Tradition, la réaliser en soi, nécessite un long et périlleux voyage. L'œuvre de Guénon offre de précieux, et indispensables, repères pour cette quête. Dans le monde actuel, c'est un cadeau du Ciel.

CORAX

NOTES:

- 1; A la subversion antitraditionnelle.
- 2: Il faut remarquer sur ce plan que l'Orient occidentalisé renvoie à l'Occident ce qu'il a semé.

...

Les livres de René Guénon sont disponibles après des éditeurs suivants:

Gallimard:

Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le Taoïsme.

— La crise du monde moderne (collection idées).

— L'ésotérisme de Dante.

— Formes traditionnelles et cycles cosmiques.

— La grande triade.

— Mélanges.

— Les principes du calcul infinitésimal.

— Le règne de la quantité et les signes des temps (collection idées).

— Le Roi du Monde.

— Symboles fondamentaux de la science sacrée.

Editions Traditionnelles:

— Aperçus sur l'ésotérisme chrétien.

— Aperçus sur l'initiation.

— Comptes rendus.

— L'erreur spirite.

— Etudes sur la Franc-Maçonnerie.

— Etudes sur l'Hindouïsme.

— L'homme et son devenir selon le Védanta.

— Initiation et réalisation spirituelle.

— La métaphysique orientale.

— Saint Bernard.

— Le Théosophisme. Histoire d'une pseudo-religion.

Vega-Trédaniel:

— Autorité spirituelle et pouvoir temporel.

Les états multiples de l'être.
Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues.

- Orient et Occident.
- Le symbolisme de la croix.

.....

CALENDRIER CELTIQUE

Reproduction du fameux calendrier de Colligny, découvert en novembre 1897, dans un disque figurant un bouclier porté par une silhouette de guerrier (dessin de l'artiste roumain Sergiu Manoliu sur une idée de Jean Remy).

Ce calendrier restitue les deux Ahanis de l'année indo-européenne : ces deux "niles" ou moitiés avaient chez les Gaulois les mêmes noms que les mois qui les terminaient. Glanios correspondant à la période sombre ou "chemin des pères" en sanskrit védique et Samonios correspondant à la période claire ou "chemin des Dieux".



Prix du tirage normal sur papier BK Rives par chiffon : 60 f
Prix du tirage numéroté sur papier Sennelier par chiffon : 250 f

Disponible à Sol Invictus :
B.P. 12 - 33029 Bordeaux Cédex.

DOCUMENT

ORIENT ET OCCIDENT: PRESENTATION D'UN ARTICLE DE RENE GUENON A L'ELITE INDIENNE, EN 1939

L'article *Les Tantras*, le cinquième *Véda* (1) est paru dans le numéro 3 d'avril 1939 de la revue *Indian Culture*, dirigée par D.R. Bhandarkar.

La présentation, dont nous donnons la traduction, a été rédigée par M. Maciver, un Anglais étudiant le sanskrit à Santini Ketan, la demeure de la paix, l'université internationale créée par le poète Rabindranath Tagore, alors au sommet de sa gloire mondiale.

...

L'impression largement répandue en certains milieux est qu'une doctrine orthodoxe traditionnelle ne peut plus être soutenue ou ne peut plus être maintenue dans son intégralité face à la science moderne, ou plutôt face à ce qui passe pour science en Occident. En effet, une grande part de cette réputée science est fondée sur des hypothèses, ce qui empêche tout classement de ces disciplines dans une catégorie quelconque de connaissance.

L'impression de faiblesse dégagee par l'orthodoxie dans ses rapports avec ses adversaires "scientifiques" correspond certes à une certaine réalité, qui a toujours été prévue par les enseignements traditionnels: la venue d'une époque caractérisée par le désordre et la prédominance des

idées fausses. Cependant, il convient de remarquer que la vérité des idées n'est en aucun cas en relation avec le poids numérique des ignorants, la faiblesse réside en fait dans les hommes et non dans le point de vue traditionnel que peu parviennent à présent à intégrer pleinement.

Cette impression de faiblesse est donc illusoire car, si elle est vérifiée dans le domaine des contingences où les questions matérielles ont leur importance, elle ne l'est pas dans le domaine de l'intellectualité pure. L'illusion repose en effet sur une double ignorance: en premier lieu, le point de vue scientifique, ou soi-disant scientifique, est destiné à occulter ce que représente en fait l'intellectualité traditionnelle; en deuxième lieu, il est à intégrer dans un ensemble plus vaste, celui de la mentalité occidentale moderne.

Le point de vue scientifique a pour objectif de détruire tout point de vue intellectuel qui se réfère à l'unité d'un principe transcendant. C'est ce rejet de tout principe supérieur qui distingue la science moderne de toutes les autres sciences de toutes autres époques, et la civilisation moderne occidentale de toute autre civilisation en tout autre lieu et à toute autre époque. Ce rejet ou cette "libération" comme certains aiment à le dire, retire à la science moderne toute valeur intellectuelle, car elle n'a aucune possibilité de synthétiser la multiplicité des faits étudiés en une forme d'unité, et elle ne peut expliquer les faits autrement qu'en termes d'hypothèses continuellement changeantes, ce qui signifie qu'il n'existe plus aucune possibilité de donner des explications au fond.

La mentalité moderne ne peut être perçue pour ce qu'elle est qu'à partir du point de vue orthodoxe, et cela pour deux raisons:

La première est que la mentalité moderne n'existe qu'en vertu de son rejet du point de vue traditionnel.

La deuxième est que rien ne peut être intimement connu en dehors de la doctrine traditionnelle. Ceux qui ont déserté les sentiers traditionnels pour les feux follets occidentaux sont moins qualifiés pour décrire ce à quoi ils s'attachent, et à quelles influences ils accordent leurs services, tandis que ceux qui se sont soigneusement tenus à l'écart de tout contact avec l'Ouest peuvent aisément acquérir ce point de vue. Ceux qui ont approfondi des doctrines traditionnelles peuvent très bien ne pas avoir grand besoin de la science moderne, et en tout cas il ne leur est pas nécessaire d'y consacrer de grands efforts pour identifier l'esprit qui l'habite, d'autant plus qu'en Orient cette science représente une mentalité étrangère, avec laquelle les représentants de la tradition n'ont pas de liens à entretenir. Ceux qui sont attachés au modernisme sous une forme ou une autre sont incapables de comprendre que c'est en fait la science moderne qui ne peut pas maintenir ses prétentions devant l'intellectualité traditionnelle. En fait, ce que nous venons d'exprimer a peu d'importance, car ceux qui adhèrent au modernisme sont inaptes à tout attachement profond à la tradition, soit par incapacité intellectuelle, soit parce que les perspectives modernes les ont insérés dans un carcan qui les rend incapables de comprendre autre chose. Certaines personnes auraient cependant la volonté de mettre de côté les oripeaux occidentaux si elles en avaient saisi les caractéristiques principales, c'est pour cette raison que nous désirons mettre à leur portée les travaux de M. René Guénon.

Ces travaux ont un caractère unique à l'époque moderne, non pas tant par le fait qu'ils sont inspirés par la plus pure orthodoxie que l'Orient a

toujours connue, et n'a jamais cessé de connaître, mais parce que cette pure doctrine traditionnelle apparaît sous un nom occidental, exprimée en une langue occidentale, car le travail de l'auteur consiste précisément à éclairer le chaos et le désordre de l'esprit occidental. Transposer la pure doctrine sans distorsion dans une mentalité aussi limitée dans son essence que celle de l'Occident, et tellement déformée par un long processus de décadence est une gageure qui nécessite une profonde connaissance de la civilisation occidentale, qu'aucun oriental n'a l'opportunité d'acquérir. L'importance des oeuvres de R.Guénon pour les orientaux occidentalisés réside dans sa capacité de situer les éléments dont est constituée la civilisation occidentale moderne dans leur propre contexte, à la lumière de la doctrine traditionnelle. De plus, R.Guénon restitue la place de cette civilisation par rapport aux civilisations traditionnelles de l'Occident, qui n'en sont pas les parents légitimes, ainsi que par rapport aux civilisations traditionnelles de l'Orient en tant qu'aspect d'une tradition unanimement perçue comme primordiale et perpétuelle, dont toutes sont issues.

Nous sommes donc en présence d'une orthodoxie traditionnelle qui transcende des formes de traditions particulières, dans la même optique que celle de Shri Ramakrishna, mais d'une manière enrichie par une connaissance précise et détaillée de différentes traditions, ce que Ramakrishna n'a jamais possédé.

Les travaux de René Guénon n'ont pas encore reçu beaucoup d'attention en Inde. Cela est dû sans doute au fait de la barrière linguistique car il n'y a eu pour l'instant qu'une seule traduction anglaise, excessivement défectueuse, et très éloignée de la clarté et de la simplicité de style caractéristiques de son auteur. A notre connaissance et à ce jour,

deux articles sont parus dans des publications indiennes: Triveni (janvier-février 1935) a publié un article très intéressant intitulé *Connaissance orientale et recherche occidentale* par André Préau, et le *Vishvabharati quarterly* (nov.-janv. 1935-36) a présenté une traduction d'un chapitre d'un des livres de R.Guénon, *La crise du monde moderne*, traduit par Ananda K.Coomaraswamy sous le titre *Science sacrée et science profane*. M.Coomaraswamy avait préfacé cette traduction d'une courte note introductive dans laquelle il exprimait son accord complet avec le point de vue traditionnel de l'auteur et déclarait qu'il n'existait, en langue occidentale, aucune oeuvre plus significative que celle de M.Guénon dont la tâche est d'exhumer les bases métaphysiques universelles qui constituent le fondement de toute culture passée et de toute civilisation présente digne de ce nom.

Au cours de l'exposé des oeuvres de l'auteur, M.Coomaraswamy attire l'attention de son lecteur sur l'ouvrage *L'homme et son devenir* selon le *Vedanta*, qui constitue selon lui le meilleur compte rendu du Vedanta accessible en une langue européenne. C'est cet ouvrage qui a malheureusement été victime de la mauvaise traduction anglaise. Nous faisons ici ample mention de M.Coomaraswamy car c'est un nom d'une notoriété que nous n'avons pas, et un certain nombre de ses travaux récents qui ont fait l'objet d'une certaine perplexité parmi les orientalistes trouvent un complément presque indispensable dans les travaux de R.Guénon.

L'article que nous présentons ici est caractéristique à plus d'un titre. Il a été publié cette année dans le numéro d'août-sept. 1937 d'*Etudes Traditionnelles*, une revue française dont il est un collaborateur régulier. Nous l'avons traduit pour bien montrer que les représentants d'une intellectualité orthodoxe familiarisés aux

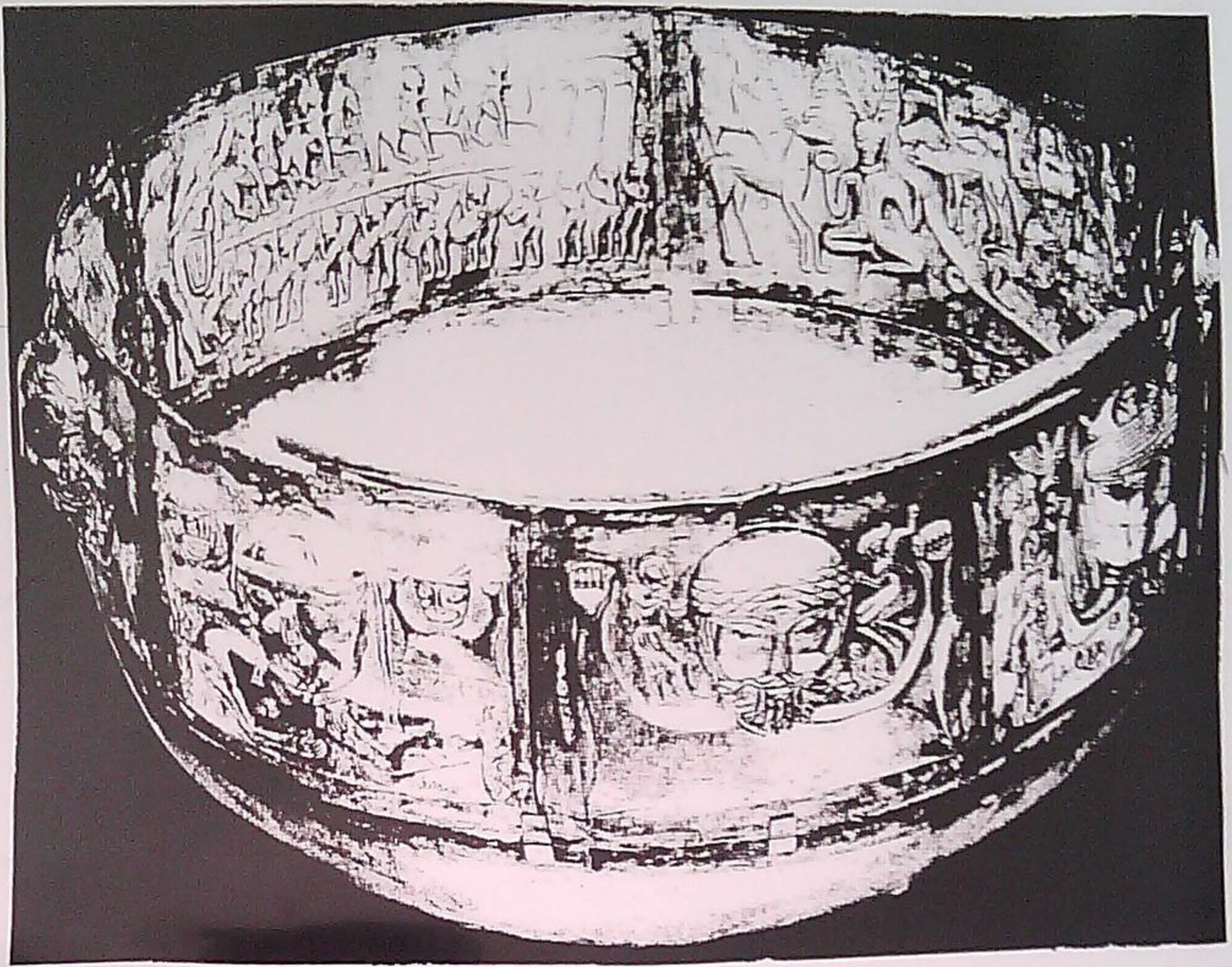


Gundestrup

GUNDESTRUP : Troupe de Déesse
mères (cf : lettre C - Le Chaudron)

Le chaudron d'argent de Gundestrup, découvert dans le fond d'une tourbière, datant de la première moitié du 1^{er} siècle » avant notre ère, retourné pourrait-on dire à son milieu naturel, a le mérite de découvrir une étonnante et admirable fresque de l'histoire sacrée des Celtes. Nous présentons un plan général de ce chaudron. Sur celui-ci, se présentent, comme à la parade, les Dieux, Déesse et mythes primordiaux d'un monde fabuleux, aux idées et concepts religieux bien différents de ceux que nous avons adoptés.

Avec ce chaudron on comprendra mieux l'origine, l'importance et le pourquoi du chaudron de résurrection, dans la vie celtique. Ce récipient, constamment disputé et recherché dans la vie des hommes, est une figure sacrée de tous les récipients et archétypes assurés du Saint Graal.

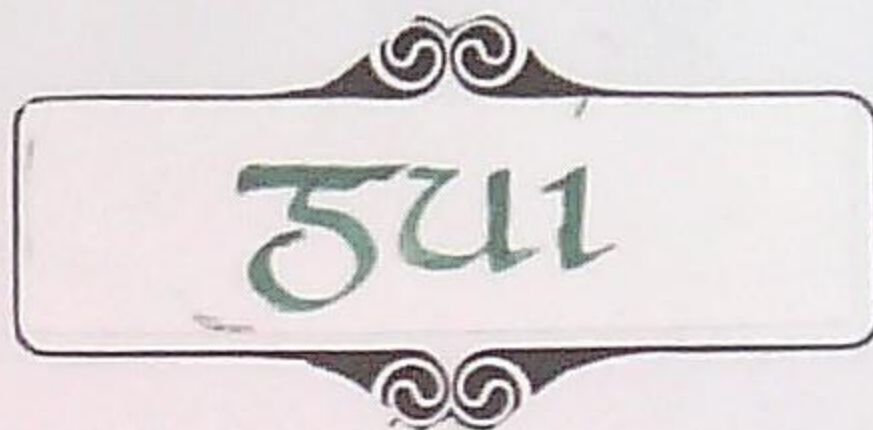


Gundestrup :
Première moitié
du 1^{er} siècle
avant ère moderne
Copenhague,
Nationalmuseet.

1 -Vue d'ensemble
du chaudron
Composé de
plaques d'argent
travaillées
au repoussé.

2 - Plaque d'argent
du chaudron de
Gundetrup
réalisée au repoussé .





LE GUI :

Attribuée aux druides, l'expression populaire « AU GUI L'AN NEUF » n'est qu'une amusante plaisanterie issue du romantisme du XIXème siècle, car il est clair :

- d'une part, que les Gaulois ne parlaient pas le français, mais bien une langue celtique, et qu'il leur aurait été bien difficile de trouver un sens à cette expression d'une langue, à la fois, ignorée et pas encore en vie
- d'autre part cette locution n'aurait pu être placée qu'au début de l'année celtique qui correspondait à l'actuelle fête d'Hallowenn, c'est-à-dire entre fin octobre et début novembre, et dont le nom gaulois était SAMONI.

Dans cette formulette, il existe, peut-être, une part de vérité qui semble parfaitement s'adapter à la date où se célébrait le nouvel an celtique, c'est -à-dire fin octobre, début novembre. Car c'est bien aux alentours du solstice d'hiver que les fleurs du gui fructifient et demeurent à l'état de baies, jusqu'en mars.

Les sacerdotés gaulois avaient choisi le gui - cette plante étrange qu'ils voyaient - sans pouvoir expliquer son origine - naître et grandir sur certains arbres comme un signe de faveur divine - pour entrer dans la composition d'une sorte de boisson sacrificielle, du type SOMA ou HOMA indou. Son feuillage verdoyant et ses baies blanches poussant sur différentes espèces d'arbres, dont la glu enchaînait des êtres vivants, frappaient vivement leur attention. Ce végétal ne prospérait que très rarement sur les chênes - hormis les chênes rouvres -, circonstances qui, jointes à la vénération qu'impose naturellement le roi de nos forêts, entourait ce végétal d'un prestige particulier.

C'est ce gui qui poussant sur un roudre, espèce dont se composait ordinairement leurs clairières sacrées, ou Nemeton, qui était regardé - selon Plin le naturaliste - comme un envoi du ciel et un signe particulièrement favorable, digne de vénération.

La cueillette de ce gui était accompagnée d'un rituel, dont le naturaliste n'aura connu que le côté matériel. Les druides voyaient en cette plante un remède universel et lui avaient donné son nom gaulois OLLOIACOS « guérissant tout ». Il sera rendu par le latin « OMNIA SANANS ».

Le Gui toujours vert est un symbole d'éternité, vigueur de régénération physique. Chez les Gaulois, le gui est considéré comme une panacée qui guérit tout. Son nom celtique OLLO-IACOS indique qu'il est capable de « toute guérison » de « toute santé ».

C'est pour ses qualités phytothérapeutiques, largement connues, que nos ancêtres en portaient des rameaux suspendus au cou comme talisman, afin de se protéger des coups du sort. Ils étaient considérés comme de véritables porte-bonheur.

Il est cueilli le sixième jour de la lune et n'est pas forcément du chêne, malgré son nom Vannetais : deur derhue « eau de chêne ».

La médecine française a cessé, peu à peu de l'utiliser. Pourtant, outre ses attributions magiques, cette plante possédait de merveilleuses vertus astringentes et antispasmodiques dont les bienfaits étaient bien connus. Elle était utilisée contre l'épilepsie, l'apoplexie et l'hypertension. Les recherches actuelles montrent qu'elle est un excellent remède contre l'artériosclérose.

En Suisse, ce végétal sert de base à une méthode contre le cancer, connue sous le nom de « VISCUMTHERAPIE », méthode reconnue dans de nombreux pays, mais semble-t-il ignorée de la France

En Bretagne, elle était brûlée sur une tuile ou sur un poêle ad hoc. Le roi du gui distribuait gratuitement les cendres à tous les assistants ; recueillies dans de petits sachets, placés sur la poitrine, elle servait alors de porte-bonheur pour l'année.

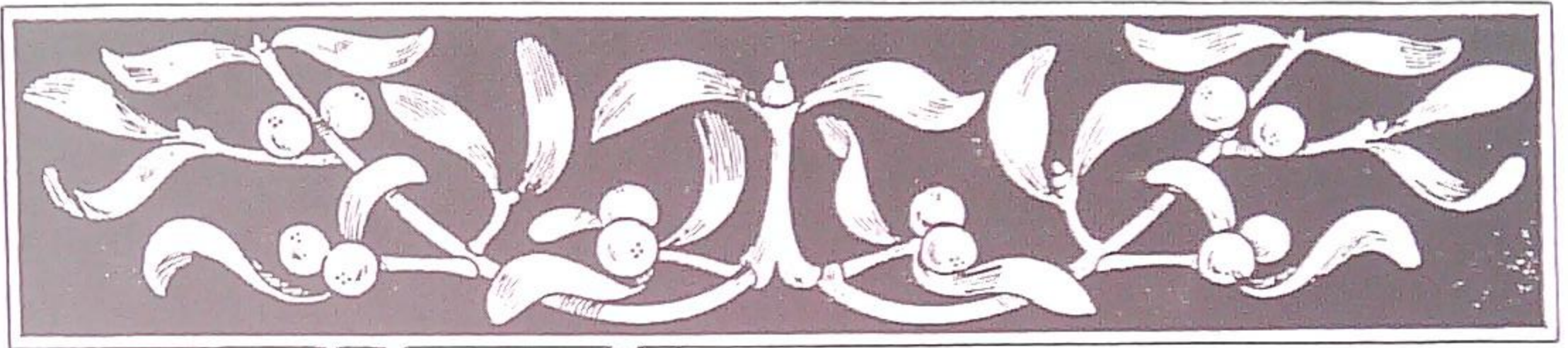
Dans les voeux que nous formulons chaque nouvelle année, la SANTE est de tous les souhaits celui qui retient l'attention de tous les gens sages. Car, sans cette force de vie, la fortune et l'amour ne sont que de piètres figures du bonheur.

Fleurissons donc nos demeures et nos tables de ces perles divines, afin qu'elle nous conservent symboliquement, pour le reste de l'année, ce bien INESTIMABLE.

Bibliographie :

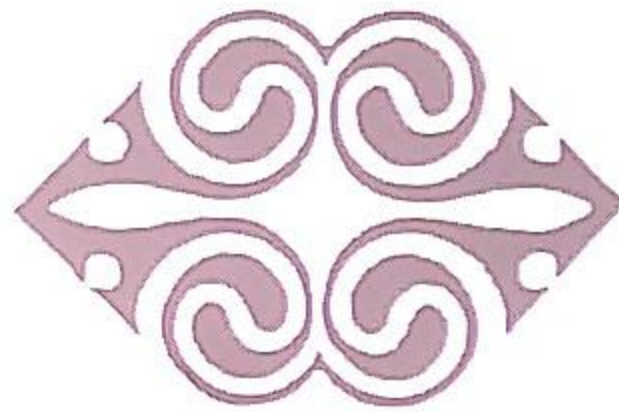
Hemlin « le gui » in Ogam N°6 (N.5) Rennes 1950 p.6-7

Le Goff Alain « Olloiacos , le gui plante de toute santé » in IALON N°3.



OLLOIACCOS (1)

LE GUI, PLANTE DE TOUTE SANTE



ux yeux des druides car c'est ainsi que l'on nomme leurs mages, rien n'est plus sacré que le gui et le chêne qui le porte si toutefois c'est un rouvre, espèce dont se composent ordinairement leurs bois sacrés. Tout gui découvert sur cet arbre est regardé comme un envoi du ciel (*é coelo missum*) et un signe que la divinité a choisi ce dernier pour en faire un objet de vénération. Cette plante merveilleuse est en conséquence cueillie avec le plus grand appareil religieux. Il faut avant tout qu'il soit cueilli le sixième jour de la lune, jour auquel l'astre, sans être encore au milieu de son cours, jette déjà beaucoup de clarté. Ils appellent le gui d'un nom qui signifie "toutes guérisons" (*Omnia sanantem*). Tout étant fait suivant les rites, prépare sous le rouvre pour les sacrifices et le repos qui doit suivre, on fait approcher deux taureaux blancs dont les cornes sont assujetties pour la première fois. Le prêtre vêtu de blanc monte à l'arbre et coupe avec une faucille d'or (2) le gui qu'on reçoit sur une saie blanche. On immole ensuite les taureaux, en priant le dieu de rendre son présent propice à ceux auxquels il l'accorde. Ils croient que le gui pris en boisson, donne la fécondité aux animaux stériles et constitue un remède contre le poison (3).

Ce rituel gaulois, décrit par Pline l'Ancien dans le milieu du 1er siècle de notre ère, a peut-être son prolongement dans cette ancienne tradition écossaise des Basse-Terre conservée par le progéniteur

du clan des HAYA vers 1178 et rapportée par Frazer (4), en 1880, l'insigne des Hays était le gui. Il y avait autrefois dans le voisinage d'Errol, et non loin de la pierre du Faucon, un énorme chêne dont on ne connaissait pas l'âge et sur lequel cette plante poussait à profusion ; on associait à cet arbre de nombreux charmes et légendes, et on disait que la durée de la famille Hay était liée à son existence. Un rameau de gui, coupé par un Hay la veille de la Toussaint, avec un poignard neuf, après qu'on avait fait trois fois le tour de l'arbre dans le sens du soleil (5), et qu'on avait prononcé une certaine incantation, passait pour être un charme très sûr contre toute magie ou sorcellerie, et une protection infailible un jour de bataille. On plaçait un rameau de gui, cueilli de la même façon, dans le berceau des petits enfants, et cela passait pour les empêcher d'être changés par les fées en petits lutins. Enfin, on affirmait que, lorsque la racine du chêne aurait péri, "l'herbe pousserait au foyer d'Errol et un corbeau prendrait place dans le nid du faucon". Les deux actions les plus dangereuses que pouvait commettre un personne portant le nom de Hay étaient de tuer un faucon blanc et de couper une branche au chêne d'Errol...

Que signifient ces rites ? Bien simple, comme disent nos conteurs.

La première cueillette du gui de l'année celtique (la plus bénéfique puisque pleine de promesses de l'an neuf) s'effectue lors de la grande fête de Samain, "Assemblée de la Fin de l'Eté" (6). Le gui fleurit de mars à mai, fructifie d'août à novembre

(maturité en septembre, fruits restant en place jusqu'en mars suivant), et renouvelle son feuillage peu après (7) : connaissances botaniques fort utiles à celui qui veut appréhender son symbolisme. L'hiver, les sombres mois du déclin solaire, la saison du règne des puissances ténébreuses et de la mort approche; déjà les bois subissent son atteinte, la nuit hivernale s'étend, la végétation ligneuse semble morte à jamais... mais le gui demeure, brillant et bien vivant, témoignage d'espoir, symbole de la confiance en la pérennité de la Vie, du cycle perpétuel des renouvellements, donc de l'ETERNITE. Quand tous les arbres paraissent morts, le gui montre que la vie est toujours latente et prête à éclore, qu'à toute mort succède inévitablement une renaissance.

La végétation du gui suit les péripéties du cycle du Soleil ; il se renouvelle en même temps que ce dernier. Le gui est aussi cueilli pour le solstice (8) de printemps, au maximum de la puissance solaire, époque qui coïncide avec sa floraison.

D'un point de vue religieux, on peut considérer que ce fut le Dieu de la Foudre qui, de son météore, manifestation éclatante de la Vie cosmique éternelle, avait naguère engendré ce gui du rouvre (9) (il est, d'ailleurs, remarquable qu'un rapace soit associé aux rites du gui (10) ; les Germains, quant à eux en placent l'origine à l'ouest de la Valhöll (11).

Ainsi, c'est le gui qui y pousse qui désigne le chêne sacré, l'Arbre de Vie (12).

Son fruit, globulaire, d'une transparence ambrée - comme la lumière lunaire - représente la lune (13). Il évoque la permanence nocturne (la saison sombre, l'hiver, est une nuit) du Soleil fertilisateur en son aspect lunaire, régularisateur, notamment des humeurs féminines. Sa baie écrasée peut être comparée à la semence masculine. Sa tige et ses feuilles sont la terre réceptrice (courbe des feuilles), source de toute FECONDITE. Et l'on retrouve, associées dans le gui, les deux notions inséparables d'éternité et de fécondité.

En outre, par la forme de sa touffe et celle de ses baies, il est un monde en soi, clos, force concentrée, perfection, puissance. Si on examine la baie, on y voit quatre segments semi-circulaires noirs autour d'un point central. Ce schéma représente les quatre cités mystiques du Sedos, ou Monde de Féerie : Goriassos ("Enflammée") au nord, Moriassos ("Maritime") au sud, Vindiassos ("Blanche") à l'est et Valliassos ("Souveraineté") à l'ouest.

Le gui sacré, luni-solaire, doit être coupé avec un métal digne de lui, intact ; d'où les faucilles d'or, en métal de cristallisation solaire, et le poignard neuf (des Hays d'Eroll). Il est reçu sur un voile blanc immaculé, signe de pureté et couleur virile.

Se nourrissant de la sève de l'arbre qui le porte, le gui, est sur un autre plan,

le modèle de la solidarité inébranlable (humaine, ethnico-sociale, familiale), le symbole de l'union indissoluble (que ce soit celle des sexes, ou de l'esprit et du corps) (14) ; mais son mode de multiplication et de propagation enseigne encore que tous les êtres, quel que soit leur genre (animal, végétal ou minéral) dépendent étroitement les uns des autres : la NATURE est un équilibre à ne pas rompre ; tous ceux qui existent, possédant une parcelle de l'"anima" cosmique, sont fraternellement solidaires. En effet, la fécondation des fleurs des touffes femelles du gui par le pollen des touffes mâles est assuré par plusieurs agents vecteurs : le vent, les abeilles, mais surtout les fourmis qui, circulant d'une touffe à l'autre, recueillent et transportent les gouttes de nectar se trouvant sur les fleurs.

Une fois la fécondation réalisée, la "boule" mûre - telle la rondeur blanchâtre pleine de promesse, et indice de la stérilité conjurée, du ventre de la femme enceinte - est prête à la propagation multiplicative : mais il est rare que les grains puissent tomber sur une branche et y rester ; il semble que, même dans ce cas, la germination est difficile. C'est un oiseau qui va assurer la dissémination de l'espèce; lorsque la nourriture devient rare, tous les fruits d'automne ayant disparu, la grive draine (15) est heureuse de se nourrir avec la baie du gui qui, elle, résiste aux rigueurs de l'hiver. Elle avale les baies entières sans les déchirer, et la digestion respecte seulement les graines qui remontent intactes de l'oiseau avec les déjections. Ces dernières sont souvent déposées sur les branches ; ainsi les graines vont pouvoir germer. De plus, il a été établi que l'intervention de la grive draine était une circonstance sinon indispensable tout au moins favorable à une bonne germination des graines de gui.

L'escalade du chêne où se fait la cueillette est une montée au ciel de l'officiant par le moyen de l'arbre de Vie.

Mais le gui est aussi le Rameau d'Or. Ramassé en fin d'automne, son feuillage étant vert et ses baies blanches, il va acquérir progressivement cette jolie teinte dorée de soleil hivernal qu'il aura pleinement lors du solstice d'hiver, lors de la re-naissance de l'Astre invaincu.

"Egin an ed ! Egin an had ! lever du blé ! lever des semailles !". Tel est le cri du peuple lors du solstice d'hiver. Avec le retour du Soleil et le Rameau d'Or, c'est la semence, enfouie dans le sol encore froid, qui va germer(16).

Cueillir et conserver le gui, c'est s'approprier - au moins symboliquement - une parcelle de la Vie-Force cosmico-divine (17), c'est vouloir se protéger contre les excès de cette dernière ; d'où une quantité de coutumes et même de superstitions populaires: le gui abritant de l'incendie, de la foudre, des maléfices ; sa branche suspendue au-dessus de la porte des écuries et des étables protégeant les animaux, les crêpes du mardi-gras

contenant une feuille de gui, les cendres d'une branche de gui servant de talisman aux jeunes filles qui craignent de "coiffer Sainte-Catherine", les colliers de "boulottes" (fruits du gui) confectionnés pour la demoiselle la plus sage, le gui aidant à découvrir l'or enfoui, servant de passe-partout, etc, etc... (18).

Les Celtes antiques considéraient le gui comme une panacée et leurs descendants des campagnes l'emploient encore pour le traitement de diverses maladies ; même la docte médecine officielle l'utilise (comme antispasmodique, cardiotonique hypotensive, et reconnaît aux guis d'aubépine, d'al-louchier et de peuplier des vertus anti et pré-cancéreuses), ainsi que l'homéopathie (19).

Pour tous les Aryens, le gui fut, et demeure très souvent, la plante divine par excellence ; leurs mythologies en témoignent. C'est, pour les Germains, l'épisode hautement symbolique de la branche de gui acérée qui, lancée par l'aveugle Hod, va frapper mortellement le beau et lumineux Balder. Chez les Latins, c'est l'Enée de Virgile descendant aux Enfers, éclairé et aidé par le Rameau d'Or ; chez les Hellènes, c'est le rameau doré (prototype du caducée) que Hermès reçut d'Apollon en échange d'une harpe, et qui lui servit à dompter les puissances chtonio-infernales.

Actuellement, on peut très souvent encore trouver dans bocages, forêts et campagnes, de puissants chênes consacrés à la Vierge, à Jésus, ou même à quelque saint local. Il est vraisemblable que ces arbres représentent l'ultime descendance des chênes porte-gui et de leur culte ancien. Il est d'ailleurs remarquable que le gui fut nommé, à l'époque chrétienne, "Bois de la Ste Croix", car, d'après les légendes, on avait fabriqué la croix du Christ en bois de gui. Il avait été alors un bel arbre et ne serait devenu la plante parasitaire aux rameaux grêles que nous connaissons, qu'en expiation de ce déicide (20).

Mais la croix n'est-elle pas, pour les chrétiens, le symbole de la mort apparente de la résurrection secondaire du Christ ? Il ne faudrait pas voir semble-t-il en cette image du Gui, celle d'un arbre maléfique (support des péchés et du mal du monde, mais plutôt percevoir à nouveau le Gui dans sa dualité symbolique : menace de mort / régénération - survie (21).

Dans la vénération du gui, comme dans l'étude de n'importe quelle manifestation philosophique ou religieuse, il faut bien prendre soin de ne point confondre le sens profond avec les croyances populaires qui en dévient. La Haute-Sagesse druidique fut, semble-t-il, réservée à un nombre limité d'initiés, aux élites intellectuelles et morales ; elle était probablement doublée par un panthéisme destiné aux classes évoluées (chevaliers et artisans) de la société celtique : la plèbe, quant à elle, se contentait d'un fatras polythéiste et superstitieux (c'est ce fatras, de surcroît progressivement imprégné d'infiltrations sémites, devenu le christianisme, qui finit

par dominer si malheureusement les esprits, dès que la conquête italote fit perdre aux Sages de Celtie leur audience).

La famille écossaise des Hays est le symbole des Celtes : elle a perdu son domaine en abattant le chêne druidique, et le corbeau chrétien a remplacé l'immaculé faucon lugien.

Que l'on prenne bien garde de ne point négliger les traditions celtiques ancestrales : elle firent la FORCE de nos aïeux ; le peu que le peuple en a gardé lui permet de conserver en même temps quelques LIBERTE - d'esprit tout au moins -, quelque BEAUTE.

Qu'un seul enfreigne la loi, cela amènera chaque fois le châtement d'un seul. Mais que plusieurs enfreignent la loi, ou si toute la nation le fait, cela leur attirera les châtements que voici : pestes, deuils, tremblements de terre, inondations, maladie sur les hommes et les bêtes, guerres perdues, oppressions étrangères et à la fin la ruine et la mort de la tribu, l'abâtardissement et la fin de la race (22).

Que l'on prenne bien garde de ne point adopter des croyances et des coutumes étrangères à notre sol, à notre sang : ainsi nos pères devinrent des vaincus, presque des esclaves, dès lors qu'ils crurent en cette morale de soumission que l'orient méditerranéen leur envoyait.

CELTES ! soyez fidèles à l'ancestrale, antique et sage Pensée qui fit de vous les civilisateurs et les meneurs de l'Occident.

Les temps celtiques reviendront, et l'aigle-phénix au plumage d'or, de pourpre et de sinople renaîtra de ses cendres.

Car une ère nouvelle va s'ouvrir ; et la belle semence que l'hiver a mis en dormance, le gui qui va devenir Rameau d'Or, montera avec le Nouveau Soleil, celui de l'AIGLE (23) du Verseau.

/// GOBANNOGENOS

Iconographie : Esunertos



NOTES.

1 - Il semble qu'***OLLOIACOS** soit le nom commun donné au gui par les anciens Celtes. Toutes les langues celtiques, sous la graphie particulière qu'explique l'évolution phonétique de chacune d'entre elles, ramènent à ce prototype - même composition, même racine, même sens - : bret. *all-yiach*, gallois *Oll-iach*, gaélique d'Ecosse *Uile-ice*, irlandais *Uile-iceach*, irl. mod. *Uile-ioc* qu'il faut traduire par "Toute Santé", sens conforme à celui que lui donnaient les druides, selon Pline... "Ils appellent le gui d'un nom qui signifie, toutes guérisons", (*Omnia Sanantem*).

Deux autres noms sont appliqués au gui, dont les formes sont exclusivement brittoniques, il s'agit du breton : *uhel-varr*, *ihuél-varre*, gallois *uchelfar* "haute branche" ; nom composé de **UXELLO**, "haute branche", et de **BARROS**, ce dernier terme pouvant lui-même être issu du nom du "sommet" ou de la "pointe" ; et, forme exclusivement relevée en Bretagne continentale, *dour-derv*, littéralement : "eau de chêne". Mais il s'agit là d'une confusion avec un remède connu contre les blessures internes de l'homme, et tiré de la sève du chêne : pour l'obtenir on soigne les chênes au printemps en les perçant avec une vrille. La sève sort par ce trou, mais l'arbre meurt sans tarder (Milin).

2 - Pour la faucille d'or, il est admis (depuis 1860) qu'il faut lire **OEREA** ("bronze") au lieu d'**AUREA** ("or") - Nous nous rallions volontiers à cette correction du texte, maintes fois recopié, de Pline. Car il paraît en effet bien difficile de trancher cette plante ligneuse à l'aide d'un outil constitué d'un métal aussi ductile et mou que l'or ; par contre nombre d'outils, en bronze, provenant justement de la civilisation du même nom ont été conservés très tardivement, pour leur archaïsme, passant des utilisations profanes aux usages sacrés, en raison même de cet archaïsme (ce qui n'enlève rien au caractère de "cristallisation solaire", le bronze étant le symbole d'incorruptibilité et d'immortalité). Cf. aussi le **FINDRUINE**, ou bronze blanc irlandais, alliage probable de cuivre, d'argent et d'étain, qui devait ressembler d'assez près à de l'or. Nous devons, néanmoins, tenir compte de la teneur d'un article paru dans *The Times* du 2 Avril 1909 (p.9) et cité par J.G. Frazer dans une note de *Balder le Magnifique* : "Le correspondant du Temps à Tunis rapporte qu'au cours de certains travaux dans le Parc du Belvédère, à Tunis, les ouvriers ont découvert un grand cercle formé d'énormes souches d'arbres disposées autour d'une grosse roche carrée sur laquelle on pouvait relever les traces du ciseau. Dans le voisinage on trouvera un sarcophage où se trouvait un squelette avec une faucille d'or. Autour du front, le squelette portait une couronne d'or, ornée en son centre d'une image du soleil accompagnée de signes hiéroglyphiques, que l'on croit pouvoir interpréter comme le monogramme de Teutatès. La découverte de tels vestiges dans l'Afrique du Nord a provoqué une grande sensation".

3 - Pline, *Nat. Hist.* XVI, 249).

4 - Hays d'Errol, in *Golden Bough*, Frazer.

5 - Est-Sud-Ouest-Nord.

6 - Donc aux alentours du solstice d'hiver en balance à la cueillette de ces autres plantes solsticiales que sont les herbes dites de la St. Jean, et qui se fait la nuit ou le matin du solstice d'été.

7 - Au solstice d'hiver, précise même Virgile qui y voit l'une des raisons du choix de cette plante comme symbole.

8 - Frazer, *op. cit.*

9 - *Quercus pedunculata* et *quercus robur*.

10 - A rapprocher de l'aigle solaire des Carnutes, de l'*evn bras* du Mediolanon de Lokronan et, en sortant de Celtie, de l'aigle jupitérien, du faucon fulgurant védique, de l'oiseau céleste égyptien.

11 - La *Valhöll* est, en vieil-islandais, le "Séjour des tués". C'est le *Walhalla* des Allemands.

12 - Il n'existe que quelques exemplaires d'arbres porte-gui en Bretagne armoricaine, dont un à St. Anne d'Auray, une quinzaine pour le territoire français (le gui de chêne abonde dans la région de Vendôme, Loir-et-Cher, chez les Aulerques Cénomans) et douze seulement en Grande-Bretagne (enquête 1969-1979 de la *Royal Botanical Society*). Dans la forêt de Gargano (province de Foggia, l'éperon de la botte italienne) on trouve des chênes parasités, peu nombreux mais couverts de gui. Il est à signaler - en passant - que des blocs de pierre de Gargano furent symboliquement utilisés dans la construction du Mont-St. Michel de Bretagne (Mont Gargan est l'ancien nom du Mont-St. Michel). Le gui parasite très communément pommiers, peupliers, pins et sapins, 118 espèces d'arbres et d'arbrisseaux en tout, dont les bois mous et poreux généralement se prêtent à une implantation facile du parasite ; il est évident, par contre, que l'écorce et le bois des branches de chêne, coriaces, offrent une résistance particulière à son implantation. Le gui de nos régions *Viscum Album*, Loranthacée, ne doit pas être confondu avec le *Loranthus Europaeus*, de la même famille, mais qui est au gui méridional, italien même, à feuilles caduques, ne poussant que sur le chêne et le châtaigner.

13 - La lune, c'est ***Lugra**, "comme Lug", en vieux celtique (d'où *Loar* en breton moderne). **Lug** (vieux-celtique ***Lugus**) est le dieu de Lumière, dont le nom provient probablement de l'le. ***Leuk**, "lumière", "briller" (les Germains ont le dieu *Loki*, originellement dieu de la flamme), et le géant dévorant *Logi* (personnification du feu). Il existe en Espagne, du côté de Gibraltar, une variété de gui à boules rouges ; serait-ce là l'aspect destructeur de l'astre des nuits (la "lune rousse") ?

14 - Le gui n'est pas, à proprement parler, un parasite intégral. Il possède en effet des feuilles vert foncé capables, grâce à la chlorophylle qu'elles contiennent, de synthétiser les éléments qui sont nécessaires à la croissance de la plante. Le gui est dépourvu de racines et, pour subsister, il doit dérober la sève d'une autre plante, toujours un arbre.

Les touffes de gui que l'on voit sur les arbres sont fixées par des suçoirs qui pénètrent à l'intérieur de la branche sur laquelle elles se trouvent. Les suçoirs atteignent les tissus ligneux du bois pour y pomper la sève brute (eau et sels minéraux).

15 - *Draine* est un mot tirant vraisemblablement son origine du nom celtique du chêne.

16 - Les blés d'automne des anciens Celtes étaient semés assez tard ; la légère diminution de rendement due au retard était compensée par l'avantage de pouvoir faire paître les ovins plus longtemps sur les chaumes.

17 - L'efficacité magique et pharmaceutique du gui, comme de beaucoup d'autres simples, tient au fait que la plante est considérée comme participant du "sacré", pour avoir été soit plantée ou cueillie pour la première fois par un dieu, soit recueillie dans un lieu privilégié, isolé de l'espace profane par consécration et, alors, représentatif du Centre du Monde : le cercle de pierre, l'enclos, la source et son bassin, la pierre dressée ; et ainsi la sacralité du dieu qui l'habite a doté la plante de vertus médicinales exceptionnelles. "C'est pourquoi, écrit Mircéa Eliade (Traité d'Histoire des Religions, 258), la cueillette est un rituel, qui s'effectue dans des conditions de pureté cérémonielle, avec des prières et des sacrifices supposant certains dangers, etc... Il ne s'agit pas purement et simplement de cueillir une plante, une certaine espèce botanique mais de répéter une action primordiale (c'est la divinité qui l'a cueillie pour la première fois) pour

obtenir une substance saturée de sacré, variante mineure de l'Arbre de Vie, source de toute guérison".

18 - En Bretagne, on brûlait le gui sur une tuile préparée ou sur un poêle ad hoc. Le roi du Gui distribuait gratuitement les cendres à tous les assistants qui devront les conserver précieusement, comme porte-bonheur, dans de petits sachets qu'ils placent sur la poitrine. M. Constantin, *Le Monde des Plantes*.

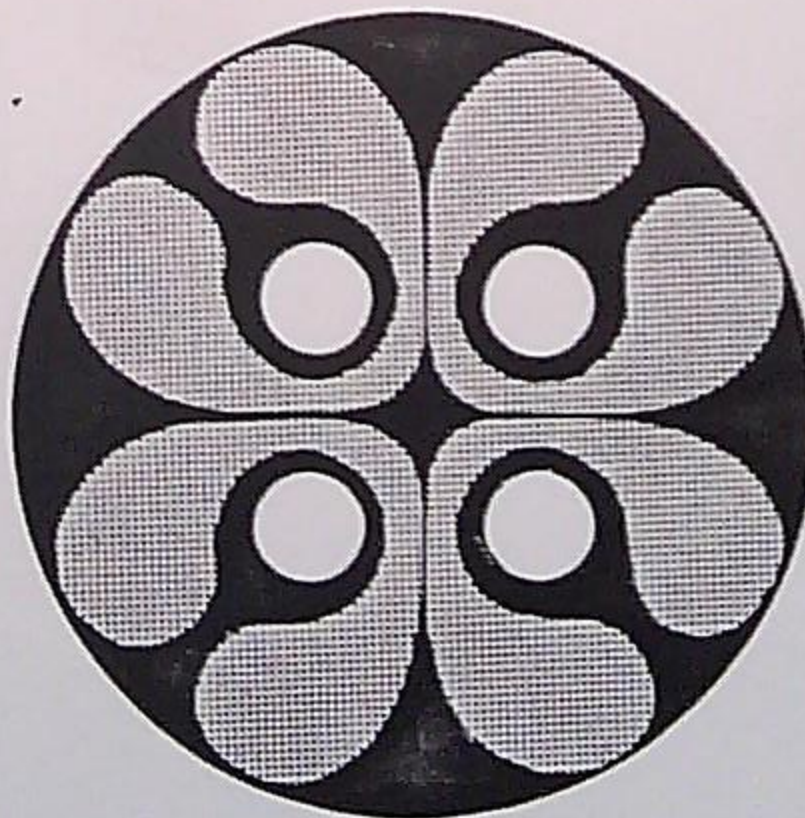
19 - Phuong Nga Guyen Luong, F. Trotin, L. Bezanger-Beauquesne, M. Pinkas et A. Robelet, *Contribution à l'étude du Gui*, in *Plantes médicinales et Phytothérapie*, 1.979, t. XIII, n°2, pp. 66-71. Des formules spécialisées sont employées, en Allemagne, en Autriche, ainsi qu'en Suisse (Institut WELEDA, 4144 - ARLESHEIM, Conf. helvétique). En Grande-Bretagne, le LONDON HOMEOPATHIC HOSPITAL soigne par le gui de façon suivie et normale.

20 - A. Delatte, *Herbarius, Recherches sur le cérémonial usité chez les Anciens pour la cueillette des Simples et Plantes magiques*. Droz, Paris, 1.938.

21 - Juliette Brabant, *Le gui dans le bocage ornais*, in *Le Pays Bas-Normand*, n° 169 (1er trimestre 1.983).

22 - Scetla Segobrani, livre 1er, chapitre 6.

23 - Chaque signe zodiacal est, historiquement, lié au signe qui lui est symétriquement opposé : ainsi l'Ère des Poissons, qui s'achève (et qui est caractérisée par puissances des multitudes, loi du nombre, quantité préférée à qualité, communion et partage, ... et Christianisme), est complétée par l'emblème de la Vierge (Grande-Mère, Jument cornue ou Licorne) ; mais va bientôt s'imposer l'ère nouvelle du Verseau (du Chaudron) dont l'opposé est le Lion - en fait le Carnassier : Lion (lu(k)onos), Loup (Lukos / lupus), Lynx (lugx) -, ou sa variante aérienne et ailée : le Rapace, que d'autres nomment Garuda.





GUTUATIR : Gaèl. GUTHACH « bruyant » = *GUTUAGOS

GUTUATIR accolé au nom de Mars – titre qui se trouve chez les Edwens dans une inscription du Musée de Macon.

GUTUATIR sur inscription d'Autun – plur. GUTUATRI.

GUTUATIR chez les Vellavi, ce titre est porté au 1^{er} siècle par un fonctionnaire ancien préfet de sa colonie (CIL. XIII – 1577 Le Puy en Velais – Haute. Loire)

GUTUATRO chez César, accolé au nom du premier des deux chefs qui furent les antennes du massacre des Romains à Cenalum (orléans).

(GUTUATRO et CONCONNETODUNNOS DUCIBUS) Ce chef s'appelait en réalité KOTUATO.

Les inscriptions établissent de la façon la plus indiscutable qu'il y avait chez les Gaulois un sacerdoce dont le titulaire était désigné par le terme de GUTUATER. (L'article le plus complet sur ce terme et ce sacerdoce se trouve dans (La Revue Epigraphique – 1900 – P. 132-133).

L'interprétation donnée par Zeuss, identifie le premier terme avec l'irlandais GUTH « voix » = *GUTU-

GUTU ou GUTO paraît à J. Loth identique à GOTT Dieu-Gotique GUTH chez les Gots et les Scandinaves. Le prêtre s'appella GUDJA et GODI, termes dérivés de GUTH Dieu.

GUTU-ATIR lui paraît signifier le « Père de l'invocation »

On peut supposer que le sens primitif oblitéré, soit arrivé par la multiplication de ces sacerdoce, a une forme GUTU-ATROI et a même un singulier GUTUATROS. Il est également possible que le terme n'ait été crée chez les Celtes qu'à l'époque où un sacerdoce véritable a commencé chez eux . (Revue Celtique – p. 119-121 J. Loth – 1907 – Vol. XXVIII). † (cf. Revue Celtique XX -1899 – p.110 et 111 – neutre GUTON).

GUTUATRI (les) * GUTUATROS (Le) au nominatif singulier. (CF. Le Annales de Bretagne – J. Loth t. XX – p. 550).

Le suffixe –TRO – s'emploie ordinairement au neutre et sert à former des noms d'instruments (Brugmann, Grundriss – tome II – p.112-113) – (cf. Holder Alt-Jp. T.II –col. 1962) est à comparer avec : le nom d'homme Irlandais RITHAR, ZEUSS, (gramatica Celtica ; 2^{ème} édition p.782) et surtout le gaulois GWALATR, GWALADR « gouverneur » pour un primitif *VALATRO-S (Witley Stokes – Urkeltischer Sprachschatz – p.266). VALATROS , dérive d'un thème UALA – d'une racine UAL « être puissant »



GWYDDON ou GWYDYON – cf. Vidionos et Argantorota)

Ce personnage apparaît dans les Triades de Myvyriam Archéology of Wales (2^{ème} édition Myu. , 489-492). Trois inventeurs de musique et d'inspiration pour la nation des Cymry : GWYDDON GANHEBON (Gwyddon signifie « le Savant ») qui, le premier au monde, composa un chant.

(Myu., 489-492) Trois principaux chefs d'œuvre de l'île de Prydain...; le troisième correspond aux pierres de Guyddon Ganhedon, sur lesquelles se lisaient tous les arts et toutes les sciences du monde.

Il s'agit probablement du même personnage mythique que GWYDYON, fils de DON (Les enfants de DON pendants britanniques des dieux de DANA) soit AMAETHON GILVAETHWY – GOVANNON - HEVEYDD (s'écrit aussi EVEIDD, appelé EUUYD, chez Taliesin) serait pour un plus ancien *SU-VID-. GWYDYON et ARANROT – Le Mabinogi de Math, Fils de Mathonwy, fait de Don leur mère.

GWYDYON, le plus célèbre des fils de DON est un personnage des plus fameux dans la légende galloise. Suivant les IOLO mss, il était roi de MON (Man) et de GWYNED (Vénétia) nom identique à l'irlandais FINE qui désigne la « tribu » synonyme de TUATH.

GWYDYON apparaîtrait comme un TEUTATIS (figure du Dagda irlandais ou d'Ogmios ?) Ce serait lui qui, le premier, aurait appris la lecture et les sciences des livres aux Gaëls de Mon et d'Irlande.

Dans les Triades (Myv.- 409, 489) c'est un des trois astrologues, avec Gawr et Gwynn fils de Nudd. C'est aussi un grand magicien ; il apprend la magie de Math. (Myv. P.409 – col.1) C'est par magie qu'il gouverne Gwynedd, aidé en cela de MOR appelé MORIEN (Iolo. Mss., p. 263, 30).

C'est un des trois grands bergers de l'île ; il garde ses troupeaux de deux mille vaches à lait en Gwynedd, au-dessus de Conwy Le Livre Noir mentionne Caer, Lew et Gwydyon (Skene, Four ancient books – II – p.57).

Un des poèmes de Taliesin le mentionne « *J'ai été au combat de Goddev avec Llew et Gwydyon* ». Un autre de ses poème le mentionne comme : « *L'homme le plus habile dont j'ai entendu parler est Gwydyon , après Don, aux Forces terribles* ».

GWYDONN : de GWYDD « science » en gallois – du vx. Celt. VIDIONOS « Grand Savoir ». Le prénom moderne gall. « Gwyn » peut en provenir.

adaptations de Jubainville portent la marque du temps (car il y a eu des celtistes depuis 1880 !), celles de Dottin sont par trop fragmentaires et, même la Bibliothèque Nationale ne possède pas toujours les grandes éditions et traductions allemandes, anglaises, voire parfois françaises, qui font autorité et sont dispersées dans de très techniques revues ou collections.

Ce sera l'honneur de Christian-J. Guyonvarc'h d'avoir entrepris la rude tâche de donner en français des traductions rigoureuses et fidèles de ces textes difficiles. On ne devrait pas avoir besoin de le préciser, mais c'est sur les originaux eux-mêmes que ce travail a été fait en tenant compte des dernières données de la philologie. Jusqu'ici, on avait un peu l'impression de se trouver en présence de "grands homérisants" ne sachant pas un traître mot de grec ... Il se trouve que l'auteur étudie l'irlandais ancien depuis environ trente ans (un "siècle" celtique donc !) et que depuis deux lustres — on ne quittera jamais le calendrier de Coligny ! — il l'enseigne. Ces études et cet enseignement furent consacrés en octobre dernier par l'obtention d'un doctorat d'Etat et il n'est pas inutile de citer quelques uns des membres du jury qui le conféra : le Président était Georges Dumézil qui, je l'espère, n'a besoin d'être présenté à personne, et dont les livres ont complètement bouleversé tout ce que nous savions de la structure de la société indo-européenne; près de lui, se tenait Jean Haudry, l'un des plus brillants indo-européanistes (sans parler de ses travaux si importants sur le védique, destinés à des spécialistes, qu'on lise donc son petit livre si dense sur L'Indo-européen, publié par "Que sais-je ?"); il y avait encore à Lyon, ce jour-là, Karl-Horst Schmidt, le meilleur spécialiste allemand du celtique continental ancien. Le breton était représenté par J. Le Dû, de l'Université de Bretagne occidentale, dont on attend avec impatience le nouvel Atla linguistique du breton. Tout cela, pour simplement indiquer à ceux qui ne connaîtraient pas Ch. (J. Guyonvarc'h et ignoreraient les importants travaux qu'il a publiés notamment dans Ogam-Celticum, que nous avons enfin ici un celtisant qui sait de quoi il parle lorsqu'il s'agit d'irlandais ancien et que l'on peut se fier à ses traductions qui ne sont plus, elles, des trahisons.

+

Voici donc, rassemblés pour la première fois en français, une vingtaine de textes mythologiques de l'ancienne Irlande, c'est-à-dire à peu près les seuls textes sur lesquels on puisse fonder notre connaissance de la religion qui fut celle de nos pères en extrême-occident avant que "l'implacable flot noir des hommes tonsurés" vienne chasser nos dieux "du sol dont (ils étaient) les maîtres", comme écrivait Morvan Marchal.

Il y a là des récits fameux, comme les deux batailles de Mag Tured, la courtise d'Etain ou la mort tragique des enfants de Tuireann, mais bien d'autres textes moins connus comme l'histoire de Tuan, la légende de Mongan ou encore la fondation du domaine de Tara, qui n'en ont pas moins une importance capitale. Faut-il dire qu'il s'agit de traductions intégrales ? L'auteur a poussé le scrupule religieux de la précision jusqu'à donner les variantes des diverses versions.

Chacun des récits est accompagné de notes très copieuses car Guyonvarc'h sait mieux que quiconque qu'une édition irlandaise ou galloise devient vite imperméable au lecteur moderne qui ne fut pas nourri dans le sérail si on la dépouille d'éclaircissements : toutes ces histoires s'imbriquent les unes dans les autres; une allusion rapide suffisait à l'auditeur ou au lecteur du onzième ou du treizième siècle; elle serait pour nous une énigme sans un guide attentif. Les notes proprement philologiques ont cependant été; à bon droit, écartées : ceux qui s'intéressent à la langue irlandaise ancienne pour elle-même les trouveront dans les éditions publiées par Ogam ou les collections irlandaises, allemandes ou anglaises.

Je ne sais si les moines irlandais juraient plus souvent par leur barbe que par le Christ, mais nous leur devons, en tout cas, une infinie reconnaissance pour

avoir pris la peine de nous transmettre des récits si éloignés de toute tradition chrétienne, qui sont, bien souvent, la négation de toute la conception morale judéo-chrétienne, et d'avoir fait cela avec une sérénité qui nous émerveille lorsqu'on sait que ces personnages, selon le mot féroce d'Anatole France, étaient de saints hommes devant Dieu pour avoir gratté les oeuvres de Sappho, Eschyle et Sophocle, afin de pouvoir recopier deux cent quarante fois l'évangile de Jean... Parfois le bonhomme s'excuse et dit que tout cela c'est des bêtises qui n'ont plus cours depuis que notre doux Jésus est venu nous sauver. N'empêche, il avait noirci quelques centaines de parchemin, ad maiorem maiorum deorum gloriam ! Grâce à eux, et grâce à leur fils spirituel, le file Uuionmarch le Létavien, c'est la plus vénérable culture de nos peuples qui renaît.

Après ce volume in-4° de plus de trois cents pages, un second de commentaires doit paraître prochainement, rédigé par Mme F. Le Roux-Guyonvarc'h; nous avons trop appris et bénéficié de la collaboration des deux auteurs pour ne pas attendre avec impatience ce second tome qui élucidera les problèmes d'histoire des religions et d'histoire des institutions que posent ces vénérables textes.

Goulven PENNAOD

(article conservé ^{-pieusement!} en notre mûrissoir Sacré depuis quelques années !)

Christian-J. Guyonvarc'h - Textes mythologiques irlandais. I (Ogam-Celticum, Rennes 1980; les deux vol. env. 240 F. B.P. 574, 35007 Rennes cédex.

LES MARCHANDS DU TEMPLE ...

Il est là-bas, au seuil
D'un tout vieil hexagone,
Une terre de deuil
De misère et d'aumône !

Morts sont les cormorans
Sur la rive souillée
Et muets les enfants
De sa race humiliée !

Oui ! Notre terre a teinte
D'ordures ménagères.
On la croirait atteinte
D'une légion d'ulcères.

O terre, s'il en fût,
La plus fière de toutes,
D'où te vient, le sais-tu,
Ta seconde dérouté ?

J'ai marché seul à seul,
A l'ombre de ton ombre,
J'ai défié le nombre
Et ouvert ton linceul.

Dieux ! Quel affreux spectacle :
Tes os tout vermoulus !
Ton coeur... Un habitacle
Plein de penseurs pansus !

Il est là-bas, au seuil
D'un tout vieil hexagone
Une terre d'orgueil !
C'est la terre Bretonne.

Marchands de "Gwenn-he-Du"
Ecumeurs de nos peines
Regardez la gangrène
Qui ronge vos écus !

O mes frères, debout !
Que soit fait le ménage,
Que les faiseurs de sous
Vivent notre esclavage !

C'est à chacun son tour !
C'est aujourd'hui le nôtre
De chasser les vautours
Deux mille patenôtres !

Il est là-bas, au seuil
D'un tout vieil hexagone
Une terre d'orgueil
C'est "ma" Terre Bretonne !

O Bretagne, ma mère,
Pardonne-moi, veux-tu,
Si je cloue au parterre
La tribu des déchus !

Une forêt française

Philippe Barthelet ne se console pas du « peu de cas que l'on fait du français en France », mais son chagrin ne rend pas pour autant sa plume chagrine. Ses indignations ne lui font pas perdre son sens de l'humour, son aptitude au rire, laquelle donne à ladite plume une tournure volontiers assassine. Chevalier de la langue française, le chroniqueur érudit et spirituel de *Valeurs actuelles* ne réduit cependant pas le français au corset dans lequel l'ont enfermé le classicisme, « notre raison bien rangée », et le Code civil. Dans son nouveau livre, le buissonneux et buissonnier *Fou forêt*, il avoue même sa nostalgie des âges où notre langue se nourrissait de ses patois, où le théâtre n'avait pas été condamné à la règle pénitentiaire des trois unités, où Rotrou inventait d'extravagants royaumes dans ses pièces. Barthelet est un homme de la France baroque, celle qui revit pour l'éternité dans *Les trois mousquetaires* et *Cyrano de Bergerac*. Il en est même tellement, de cette France-là, que son style lui rend hommage par certaines préciosités charmantes, mêlées d'hermétisme. Écrire, pour Barthelet, est un procès d'alchimie ! On aura compris que s'il accuse la décomposition dont la langue française offre aujourd'hui l'épouvantable spectacle, l'auteur de *Fou forêt* demeure tout autant rétif au jacobinisme langagier, d'où la haine, affirmée à maintes reprises, qu'il voue aux professeurs et plus encore aux instituteurs. Nous ne le suivons pas très longtemps sur ce chemin, cette haine portant un peu trop, à notre goût, la marque de la vieille Action française, alors que nous considérons que la Révolution a rendu la France aux Français et que les instituteurs de la République leur ont appris leur langue.

Mais il y a tellement de sentiers, dans la forêt de Barthelet, qu'il est bien permis, çà et là, de s'y égarer (et de s'y égarer). Ce ne seraient d'ailleurs pas des sentiers de perte, l'auteur gardant toujours le bon cap et ne se trompant pas d'ennemi principal : « L'Occident est une maladie qui s'est répandue sur toute la Terre. » L'Occident, dont la langue est l'anglo-américain et le but la disparition de toutes les cultures et des langues qui en sont l'expression (y compris celle de Shelley et d'Emily Dickinson, bien entendu) : Barthelet nous fait extraordinairement plaisir et nous revanche puissamment lorsqu'il dit sans ambages qu'il ne supporte l'anglais parlé par un Français que lorsque ce Français s'appelle Maurice Chevalier ; Victor Hugo allait plus loin qui, dans *L'homme qui rit*, faisait remarquer qu'« une excellente manière de prononcer les noms anglais, c'est de ne pas les prononcer du tout ». Et puisque nous avons cité trois grands poètes, faisons mention, entre mille digressions étymologiques, de celle où Barthelet, notant qu'*enfant* et langage s'excluent en toute rigueur, l'*infans* étant « celui qui ne parle pas », écrit : « La véritable merveille serait de parler le langage de l'enfance, c'est-à-dire de trouver la langue qui ne trahirait pas cette *infantia*, qui soit la forme vocale, les mots de ce silence avant les mots. Cette gageure est peut-être la définition même de la poésie, et la pierre de touche de toute probité littéraire. »

Michel Marmin

Philippe Barthelet, *Fou forêt*, Pierre-Guillaume de Roux, 320 p., 20 €.



CHRISTIAN

Fait et gestes / In memoriam

GUYONVARC'H.

Christian-J. Guyonvarc'h,
l'explorateur du monde celtique



L'un des plus grands celtisants de langue française, l'universitaire, linguiste et historien Christian-Joseph Guyonvarc'h, est décédé le 9 janvier dernier à l'âge de 85 ans. Né à Auray (Morbihan) en 1926, cet excellent connaisseur de la religion et des langues celtiques, reconnu comme tel dans le monde entier, et lui-même bretonnant de naissance, avait soutenu sa thèse de doctorat d'État en 1980 sous la présidence du plus grand spécialiste français des études indo-européennes, Georges Dumézil. Il avait enseigné pendant plus de vingt ans le breton, le gaulois et le vieil-irlandais à l'Université de Rennes II. Il était aussi l'éditeur de la revue *Ogam Celticum*, basée à Rennes, dont il avait fait un formidable outil au service des études celtiques.

Pendant un demi-siècle, avec son épouse Françoise Le Roux, spécialiste des religions et également élève de Dumézil, disparue en 2004, Christian-J. Guyonvarc'h avait publié des travaux scientifiques qui ont révolutionné notre compréhension du monde celtique. Son idée directrice était d'analyser l'ancienne Celtie dans le cadre indo-européen, en y appliquant notamment le schéma trifonctionnel mis en lumière par Georges Dumézil.

Guyonvarc'h, qui n'était pas d'un caractère commode, avait une détestation particulière pour ceux qu'il appelait les « celtomanes amateurs », ce qui lui avait valu de nombreuses polémiques. Il avait également démontré qu'il n'existe aucune filiation entre le « néo-druidisme » et le druidisme de l'Antiquité. Il était quant à lui l'un des très rares chercheurs à maîtriser les trois principales langues celtiques (le breton, le gaélique et le gallois) dans leurs états ancien, moyen et moderne, ce qui lui permettait d'avoir un accès direct aux sources. C'est à ce titre que Jean-Marie Gustave Le Clézio, directeur de la collection « L'aube des peuples » chez Gallimard, lui avait confié la traduction de l'épopée irlandaise *La razzia des vaches de Cooley*.

Seul ou en collaboration avec sa

femme, Christian-J. Guyonvarc'h avait publié une vingtaine d'ouvrages et plus de 300 articles spécialisés. On citera surtout son *Dictionnaire étymologique du breton ancien, moyen et moderne* (Rennes 1973), *Les druides* (Ouest-France Université, Rennes 1986), *La civilisation celtique* (Rennes 1990), *La société celtique* (Rennes 1991), *Les fêtes celtiques* (Rennes 1995), *Magie, médecine et divination chez les Celtes* (Payot, Paris 1997), *Le sacrifice dans la tradition celtique* (Armeline, Brest 2005), etc. Il avait aussi collaboré à de nombreux ouvrages collectifs, français ou internationaux, parmi lesquels l'*Encyclopedia of Religions* dirigée par Mircea Eliade (1986-87). On lui doit enfin une édition commentée du *Catalicon* de Jehan Lagadeux, premier dictionnaire breton-latin-français publié en 1464. A. B.

